

Traité de la peste, contenant l'histoire de celle qui a régné à Moscou en 1771 ... / Ouvrage publié a'abord en latin ... mis en françois et augmenté ... par l'auteur.

Contributors

Mertens, Charles de, 1737-1788.

Publication/Creation

Vienne ; Strasbourg : Gay, 1784.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/mfmqztzf>

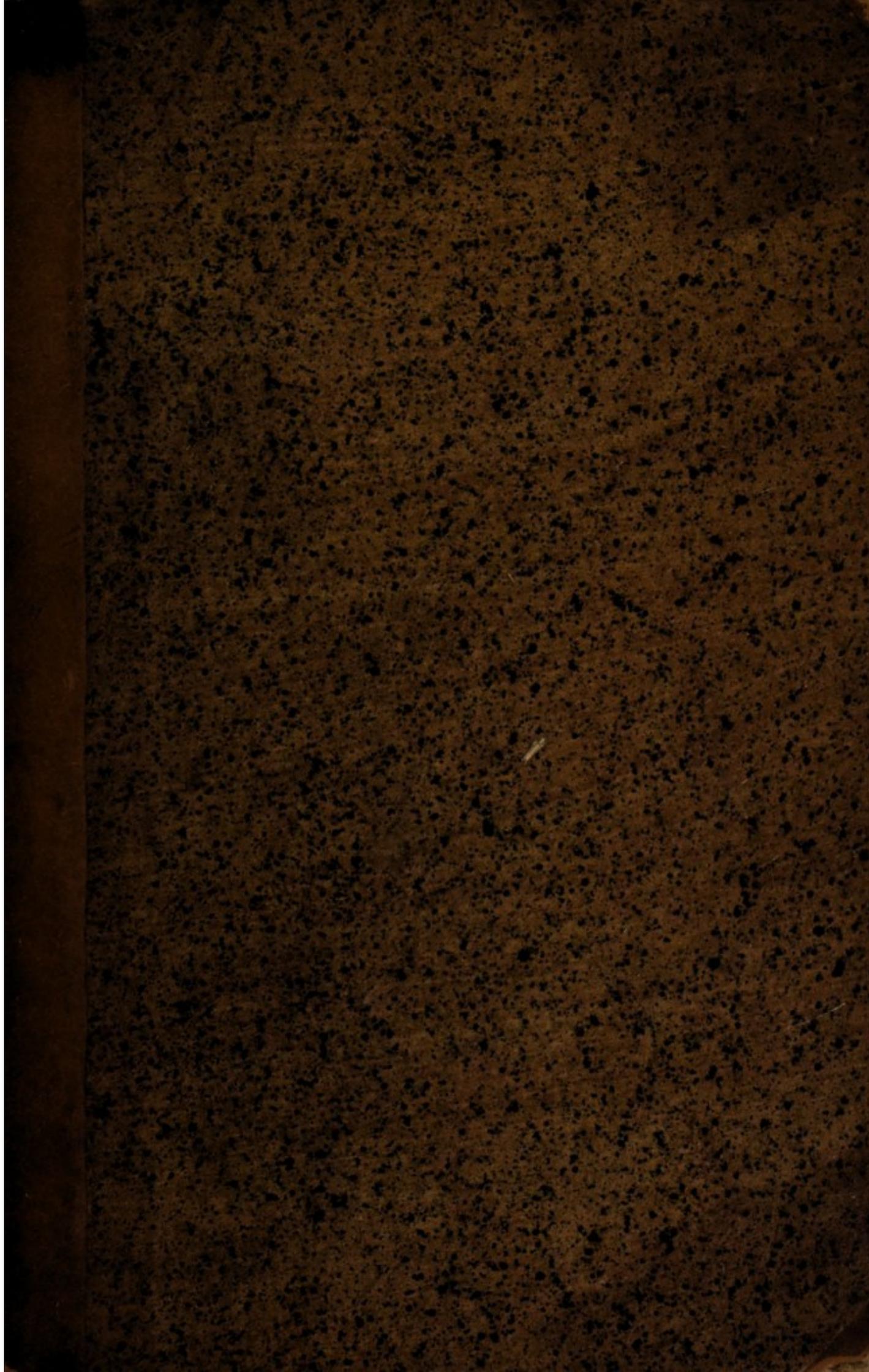
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

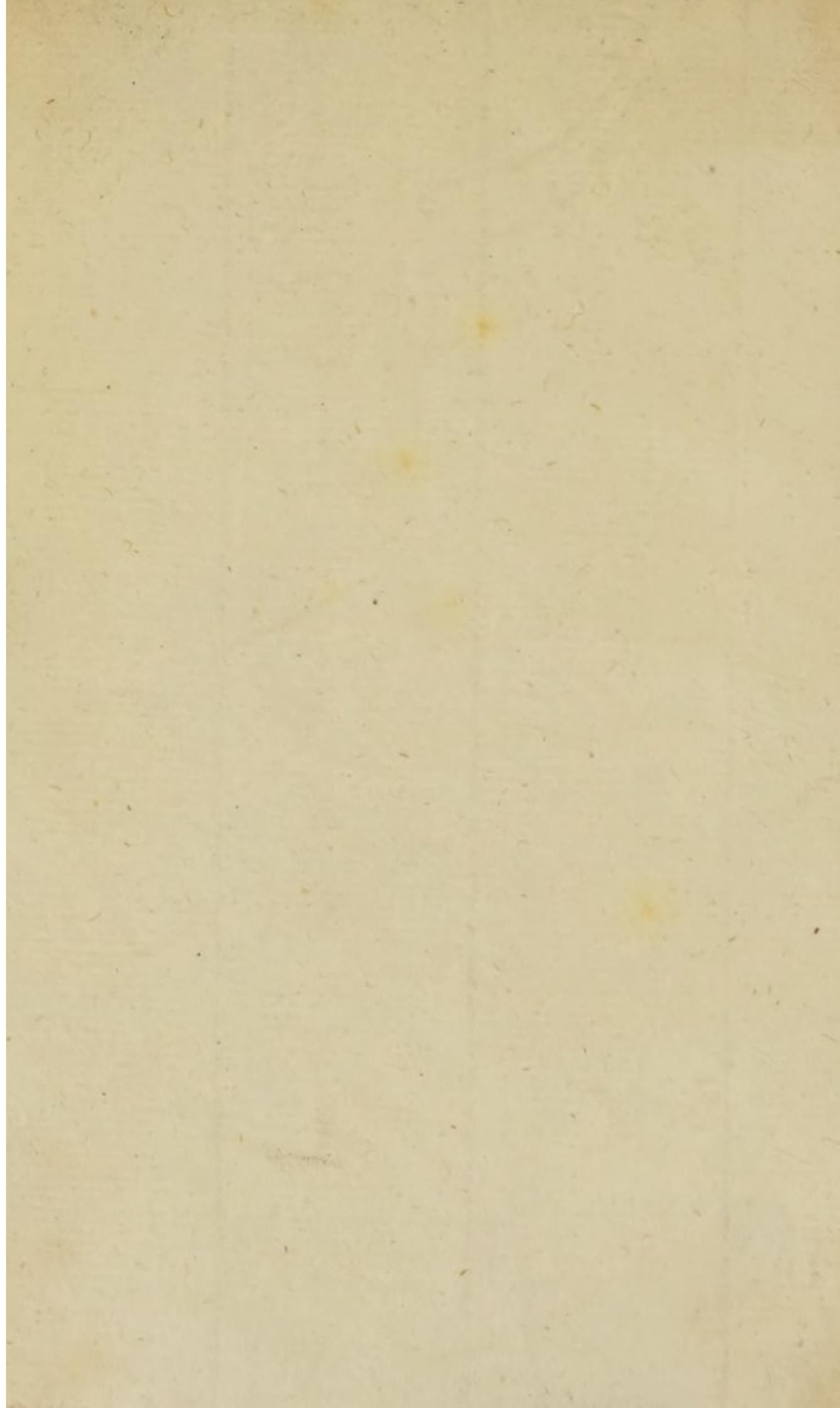


654417

G. XX. 35

T R A K I E E
D O L A
P E S I L

12/7/41



T R A I T É

D E L A

P E S T E.



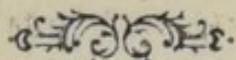
Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28781193>

T R A I T É
D E L A
P E S T E,
CONTENANT L'HISTOIRE
D E C E L L E
Q U I A RÉGNÉ À MOSCOÛ
en 1771;

Par CHARLES DE MERTENS, Docteur en
Médecine, Membre des Facultés de Vienne
& de Strasbourg, ci-devant Censeur Impé-
rial & Royal, Correspondant de la Société
Royale de Médecine de Paris.

*Ouvrage publié d'abord en Latin, actuelle-
ment mis en François & augmenté de plu-
sieurs pièces intéressantes, par l'AUTEUR.*



À VIENNE & à STRASBOURG,

Chez les Frères GAY Imprimeurs-Libraires,

À PARIS,

Chez { DIDOT le Jeune, Quai des Augustins,
{ MEQUIGNON, Rue Des Cordeliers.

M. DCC. LXXXIV.

29260



A V I S.

Cette édition ne présente, quant au texte, que ce qui a été publié ci-devant en latin; les augmentations consistent, outre l'introduction, en plusieurs notes, auxquelles, pour les distinguer des anciennes, on a ajouté un astérisque.

I N T R O D U C T I O N.

DA NS toutes les sciences , principalement dans celle de la médecine, il y a eu de tout tems des opinions différentes sur les mêmes sujets de spéculation & de théorie : l'observation elle-même , base de toute vérité en médecine comme en physique , n'est pas à l'abri des dissentions & des disputes ; parce que chacun ayant sa manière de voir & ses préjugés, les mêmes objets & leurs rapports en sont différemment apperçus. Lorsque je donnai en 1778 mes observations en latin sur les fièvres putrides , la peste , &c. je fis mes efforts pour être exempt de préjugés ; je tâchai de présenter les faits tels qu'ils étoient , sans y rien ajouter qui ne fût nécessaire à mon sujet , & qui n'intéressât le bien public ; j'en écartai , autant que possible , toute théorie hasardée , & ne me permis sur-tout aucune personnalité. Convaincu

de n'avoir rien avancé que de vrai, & dont je ne fusse entièrement persuadé, je crus avoir rempli ma tâche, & fus peu inquiet des tracasseries qu'auroient voulu me susciter des gens d'avis contraire au mien; chacun, selon moi, pouvant en fait d'opinion user du droit d'avoir la sienne (a).

Si la tolérance, quant aux opinions, est une qualité nécessaire au bien de la société & aux progrès des sciences, il n'en est pas de même à l'égard de la calomnie.

Un homme, à qui je n'ai parlé de ma vie, quoique nous ayons pendant quelque tems habité la même ville, M. Samoïlowitz, autrefois chirurgien, présentement docteur en médecine, me calomnie de la façon la plus grossière dans un ouvrage à la tête duquel sont les noms de plusieurs sociétés savantes; dans un ouvrage, que même il a

(a) L'accueil qu'on fit à mon ouvrage m'engagea à rassembler de nouvelles observations, dont je composai un second volume, qui parut l'année dernière.

dédié à cette grande Souveraine que j'ai eu l'honneur de servir, & qui a daigné me protéger.

Dans le chapitre XXIV, & autres endroits de son livre intitulé: *Mémoire sur la peste, &c.* imprimé à Paris en 1783, il assure: 1^o. (pag. 80) que je n'ai pas, comme je l'ai avancé, reconnu la peste au commencement (*b*): 2^o. il dit (pag. 74) que je n'ai jamais assisté à aucune des assemblées dans le tems que la contagion étoit dans sa fureur (*c*): 3^o. (pag. 77 & 78) que je n'ai pas conservé la maison des enfans trouvés de Moscou (*d*): 4^o. (pag. 78) que je n'ai pas soigné & traité dans une maison à part les enfans trouvés & les orphelins dont les parens étoient morts de la peste; que M. de Durnowo seul

(*b*) Voyez les pièces ci-dessous, N^o. 1, 2, 4, 5.

(*c*) Voyez ibid. les pièces, N^o. 4, 5, 6,

(*d*) Voyez les pièces, N^o. 2, 3, 5.

en a fauvé vingt-sept (e) : 5°. (pag. 75) qu'il est faux qu'à l'arrivée du Comte Orlow j'aie été consulté en particulier , & que , comme je l'ai marqué dans mon traité , j'aie donné mon avis séparément & par écrit ; puisque je n'étois même plus alors dans la ville (f) : 6°. il dit encore (pag. 74 & 75) que je me suis approprié les observations d'autrui & n'ai écrit que d'après des ouï-dire ; que je n'ai vu tout au plus que trois malades attaqués de la peste , & cela au commencement , où il étoit impossible de *scruter tous les symptômes internes & les signes externes.* (g)

Il rapporte aussi (page 73) que j'ai dit en plein Sénat : » Que n'ayant jamais vu la » peste, *je n'en connoissois pas les symptômes* » *internes & les signes externes, & qu'ainsi* » *je ne pouvois répondre à la question, si* » *l'épidémie qui commençoit, étoit la peste ou*

(e) Voyez la pièce, N°. 8.

(f) Voyez la pièce N°. 7.

(g) Voyez N°. 9.

» non. » Il est vrai que je proférai en langue Russe devant les Sénateurs assemblés, que je n'avois jamais vu la peste; mais au lieu du reste de cette période, j'ajoutai, que le mal qui étoit alors à Moscou étoit si différent des maladies ordinaires & connues, & si ressemblant dans tous ses symptômes à la peste, telle que les meilleurs auteurs la décrivent, que je prenois Dieu à témoin, que j'étois persuadé que c'étoit elle. Les preuves de ce que j'avance font, outre les pièces sous N°. 1, & le contenu des certificats & de la lettre de M. de Yeropkin qui étoit présent comme Sénateur, ce que rapporte à ce sujet M. Orreus (*h*)

(*h*) M. Orreus dans un traité de la peste, qui vient de paroître à Pétersbourg sous ce titre; *Gustavi Orræi descriptio pestis, &c. Petropoli 1784 in-4°. pag. 29*: dit positivement, qu'excepté deux médecins (Kuhlmann & Schiadan) tous les autres prononcèrent alors que c'étoit la peste, & qu'ils en portèrent témoignage au Sénat dirigeant. Il est à remarquer que c'étoit au mois de Mars que nous fûmes mandés au Sénat, & que celui qui rapporte ma prétendue déclaration,

qui se trouvoit vers ce tems à Moscou & étoit instruit de tout ce qui avoit rapport à la peste. » Moi-même, dit M. Samoïlowitz, *ibid.* pag 74, » étant chirurgien major du Sénat (ainsi à la fin de l'année 1771, ou même plus tard) » j'ai entendu plusieurs fois nos » Sénateurs préconiser l'auteur, » C'est moi qu'il désigne. Les Sénateurs n'auroient certainement pas *préconisé* un médecin qui auroit donné une réponse aussi inepte & aussi déplacée, que celle qu'on suppose que j'ai faite dans un des momens les plus critiques pour le bien-être d'une grande partie de ce vaste Empire.

Par quelle singularité faut-il, qu'après avoir souffert pendant plusieurs mois au commencement de 1771, du fu d'une grande partie de la nation Russe, les désagrémens (*i*) que les

étoit alors en Bessarabie ou en Valachie : voyez le Mémoire de M. Samoïlowitz sur la peste, &c. pag. 66, 67 & 68.

(*i*) Voyez ci-après pag. 15.

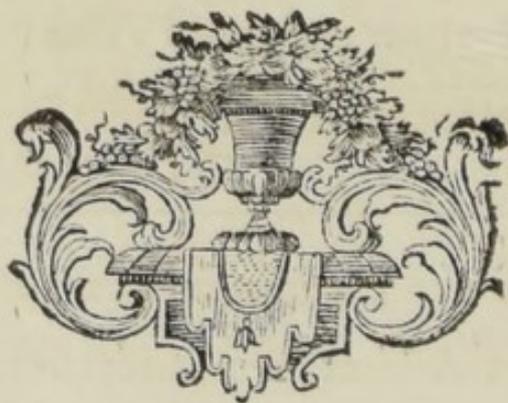
cabales de la méchanceté & de l'envie, jointes à l'ignorance de trois médecins (*k*), purent me causer, parce que j'avois prononcé des premiers (*l*), que la maladie qui se monroit étoit la peste; par quelle étonnante contradiction faut-il, dis-je, que je me voie, plus de douze ans après, accusé publiquement de l'avoir méconnue alors? c'est assurément à quoi je ne me ferois jamais attendu.

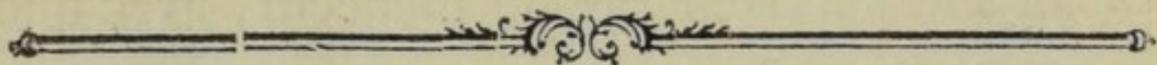
Pour répondre à toutes ces accusations, je vais produire des témoignages authentiques. Je n'ai point inféré dans l'édition latine ces preuves incontestables de ce que j'avançois,

(*k*) Je ne les avois pas nommés dans l'édition latine, ces noms devant peu intéresser le public: je m'étois au contraire empressé de faire connoître la plupart de ceux qui avoient mérité des éloges, au nombre desquels MM. Lado & Sibelin, qui ont eu des quartiers de la ville à soigner, doivent aussi être mis.

(*l*) Dans l'assemblée des médecins du 22 Décembre 1770, où je me chargeai aussi d'en faire le rapport à M. le Feld Maréchal Comte de Soltikoff, Gouverneur de la province.

parce que je ne soupçonnois pas qu'on pût révoquer en doute, & encore moins nier, ce qui s'étoit passé peu d'années auparavant sous les yeux de tant de monde. D'ailleurs, plus ces témoignages sont honorables, moins je crus qu'il me convenoit de les publier, lorsqu'rien ne sembloit m'y obliger; maintenant je m'y vois forcé pour confondre la calomnie.





PIECES RELATIVES
A LA PESTE DE MOSCOU.

N^o. I.

LA lettre de M. de Bachmetew, Lieutenant de police de Moscou, à la suite de l'écrit que j'avois donné le 23 Décembre 1770 au Gouverneur-Général. On trouvera le tout en note au bas de la pag. 7 & suiv.

N^o. II.

» *De la part du Conseil de Tutelle de la mai-*
» *son Impériale d'éducation à Moscou.*

» Nous souffignés, attestons que M. le
» Docteur CHARLES DE MERTENS s'est non
» seulement acquitté, pendant six années con-
» sécutives, auprès de la maison Impériale
» d'éducation à Moscou, de tous les devoirs

» attachés à sa charge de médecin, avec une
» vigilance, un zèle & une habileté des plus
» distinguées; mais qu'il a porté ses soins
» sur tout ce qui pouvoit généralement con-
» cerner le bien public. Ce mérite en lui
» n'a jamais mieux éclaté que dans les tems
» malheureux de la peste qui a tant fait de
» ravages dans la capitale. Alors il a été le
» principal appui de ceux qui étoient char-
» gés de l'inspection sur la dite maison,
» dont par ses soins, bons conseils & les
» peines qu'il s'est données, ce fléau terrible
» a été détourné. Il a également aidé ceux
» qui veilloient à la police générale, à arrê-
» ter les progrès de ce mal destructeur, en
» leur prêtant son secours par-tout au péril
» de sa propre vie. En considération de
» tous ces services, le conseil de tutelle,
» pour marquer sa gratitude sincère à M.
» DE MERTENS, à cru être de son devoir de
» lui faire remettre le présent attestat de
» reconnoissance, signé de ses principaux

» membres & muni de son cachet. FAIT à
 » Moscou, ce 10 Juin 1774.

» Le premier Curateur, Jean BETZKOV.

» Les Curateurs :

» Adrien LOPOUCHIN.

» Alexandre PAWLOW.

» Prince Michel DOLGOROUKOW.

» Pierre NASCHTSOKIN.

» Serge NASONOW.

» J'ai fait confronter la présente traduc-
 » tion de l'attestat ci-dessus, délivré à M. le
 » Docteur CHARLES DE MERTENS par le Con-
 » seil de Tutelle de la Maison Impériale
 » d'éducation à Moscou, & l'ai trouvée en
 » tout conforme à l'original. En foi de quoi
 » j'ai signé la même traduction de mon nom,
 » en y apposant le cachet de mes armes.
 » FAIT à Vienne ce 10 Novembre N. St.
 » 1774.

» D. P. GALIÇIN.

» Conseiller privé actuel & Chambellan

» de Sa Majesté Impériale de toutes les
 » Ruffies, son Ministre Plénipotentiaire
 » auprès de Leurs Majestés Impériales &
 » Royales, & Chevalier de plusieurs Or-
 » dres.»

N^o. III.

LETTRE de M. DE BETZKY à M.
 MERTENS (*m*).

» Pétersbourg le 3 Janvier 1772.

» Je ne faurois trop vous exprimer, Mon-
 » sieur, la satisfaction que je reçois en ap-
 » prenant, comme vous me le marquez,
 » que nos vœux ont touché le ciel, & que
 » la calamité qui nous a si long-tems affligés
 » a totalement cessé en ville, & que tout y

(*m*) L'original de cette lettre est en François, & rendu ici mot pour mot; de même que les autres lettres de M. DE BETZKY.

reprend

» reprend son train accoutumé. Mais ce sen-
 » timent est redoublé en moi, lorsque je
 » considère que la providence a bien voulu
 » garantir totalement notre maison d'un
 » fléau aussi cruel. La principale gloire vous
 » en est due, Monsieur, c'est à votre zèle
 » infatigable, à vos soins, à vos lumières
 » qu'elle est redevable, après Dieu, de sa con-
 » servation: c'est une vérité qui ne fera bornée
 » ni par les lieux, ni par les tems, foyez-en
 » bien persuadé, ainsi que de toute la justice
 » que l'on vous en rendra; votre conduite
 » a forcé l'envie même à vous admirer &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

N^o. IV.

*Traduction du Certificat de S. E. M. le
 Général DE YEROPKIN.*

» Certificat qui est donné à M. le docteur
 » DE MERTENS, en ce que quant à l'occasion
 » de la maladie contagieuse arrivée à Moscou

» l'an 1771, j'étois chargé par ordre spécial
» de Sa Majesté Impériale du soin pour pren-
» dre les précautions nécessaires contre ladite
» maladie, il affistoit aux assemblées généra-
» les de tous les médecins qui se sont trou-
» vés dans cette ville, & par ses conseils loua-
» bles donnoit des moyens utiles pour l'ex-
» tirpation de cette maladie dangereuse, par
» où il a fait voir non seulement le savoir de
» son art, mais aussi son zèle & son empref-
» sement pour le bien public. En foi de
» quoi je lui ai donné le présent certificat,
» signé de ma main & muni de mon cachet
» ordinaire. A Moscou le 19 Avril 1773.

» Pierre YEROPKIN,

» Lieutenant-Général & Sénateur de Sa Ma-
» jesté Impériale mon Auguste Souveraine,
» Chevalier des Ordres de Saint André, de
» Saint Alexandre-Newsky & de Sainte Anne.

» La présente traduction a été faite à la
» Chancellerie de la légation de Russie à
» Vienne, & se trouve en tout conforme au

» véritable sens de l'original. Ce que j'atteste
 » par ma signature. A Vienne ce 23 Décem-
 » bre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA
 » Conseiller de légation de Russie. »

N^o. V.

» Traduction de la lettre écrite par M. le
 » Lieutenant-Général DE YEROPKIN à S.
 » E. M. DE BETZKY, Conseiller privé
 » actuel & Chambellan de S. M. l'Impé-
 » ratrice de toutes les Russies, Directeur-Gé-
 » néral des bâtimens & arts, premier Cura-
 » teur de la maison d'éducation, Chevalier de
 » plusieurs Ordres, &c.

» De Moscou le 12 Avril 1772 (n).

» Assuré, comme je suis par tant de preu-
 » ves, combien le cœur de Votre Excellence
 » est rempli de sentimens d'humanité; &

(n) C'est M. de Yeropkin lui-même qui me fit re-
 mettre le double de cette lettre, en m'envoyant celle-
 si pour la faire passer à M. de Betzky.

» combien il est toujours porté à la géné-
» rosité & à toutes les vertus fans excep-
» tion, je prends la liberté de vous recom-
» mander M. le médecin DE MERTENS, dont
» les mérites, la conduite distinguée & sur-
» tout le zèle & l'empressement qu'il a mon-
» trés dans le tems de la maladie contagieuse,
» m'obligent à lui rendre justice. Chargé
» seulement du soin de la maison des en-
» fans trouvés, & fans être destiné pour les
» quartiers de la ville, il ne laissa point ce-
» pendant par son zèle pour le bien public,
» lorsque la susdite maladie étoit à son plus
» haut période de malignité, d'assister à toutes
» les consultations des médecins d'ici, & de
» prendre part à la recherche des remèdes
» & des précautions nécessaires, en disant
» toujours son sentiment avec un empresse-
» ment particulier, lequel fut suivi du suc-
» cès & de l'avantage désiré. Pour de pa-
» reilles consultations il a été plusieurs fois
» invité dans ma maison avec tous les mé-
» decins ; il n'épargna aucune fatigue ni

» peine , quoiqu'il n'y étoit pas obligé par
» devoir (o). De plus, sous les auspices de
» la providence divine, il a eu autant de
» soins de détourner les accidens funestes de
» la maison dont Votre Excellence est fon-
» dateur, que tous les enfans qu'on y élève
» en ont été préservés parfaitement. Tout
» ceci me donne un juste motif pour prier
» Votre Excellence d'accorder à ce digne
» homme sa protection & son assistance ,
» afin qu'il puisse obtenir la récompense
» qu'il a méritée; par là elle lui fera redou-
» bler son zèle louable, & m'obligera moi-

(o) Lorsque je fus demandé pour la Russie en 1767, il fut stipulé par mon contrat , fait avec l'agrément de mes Souverains, que , sous la protection de Sa Majesté Impériale , j'aurois pour chefs M. de Betzky & le conseil de la maison d'éducation: de plus , à mon arrivée à Moscou, où la cour étoit alors , Sa Majesté l'Impératrice voulut bien ordonner par une *ukase*, que j'aurois le libre exercice de la pratique sans être examiné au college de médecine: ainsi je ne dépendois en rien ni de ce college, ni de son Président.

» même en mon particulier en faisant atten-
 » tion au témoignage que je lui présente à
 » son égard. C'est de cette espérance que je
 » me flatte, & avec laquelle j'ai l'honneur
 » d'être &c.

» Pierre YEROPKIN. »

» La traduction de la lettre ci - dessus a
 » été faite à la Chancellerie de la légation
 » de Russie à Vienne, & se trouve en tout
 » conforme au véritable sens de l'original.
 » Ce que j'atteste par ma signature. A Vienne
 » ce 23 Décembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA

» Conseiller de légation de Russie. »

*Réponse de S. E. M. DE BETZKY à ma
 lettre, où étoit incluse celle de M. le Gé-
 néral DE YEROPKIN.*

» Pétersbourg le 20 Avril 1772.

» Rien n'est plus satisfaisant pour moi,
 » Monsieur, que de voir confirmer par M.
 » le Général de Yeropkin, le jugement que
 » j'ai toujours porté de vous; les jéloges ré-

» pandus dans la lettre qui accompagnoit la
 » vôtre du 12 de ce mois, font d'autant plus
 » flatteurs, que venant d'une telle part, ils
 » emportent un suffrage général, & ne peu-
 » vent laisser aucuns doutes qu'ils n'aient été
 » mérités. Je ferai usage de la lettre de ce
 » Général, & je désire de tout mon cœur
 » qu'après l'avoir communiquée où il con-
 » vient, il en résulte pour vous, Monsieur,
 » tous les bons effets que vous devez vous
 » en promettre &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY, »

N^o. VI.

*Extrait d'une lettre que S. E. M. le Géné-
 ral-en-Chef Comte Pierre DE PANIN
 me fit l'honneur de m'écrire.*

De Nicolsky (p) le 20 Septembre 1771.

» Monsieur,

» Le soin que vous avez toujours eu de

(p) Village à quelques werstes de Moscou, où les

» remplir si dignement vos fonctions , vos
 » services envers ma patrie , & le danger
 » pressant que vous avez couru (q) & cou-
 » rez peut - être encore dans cette funeste
 » occurrence , ne resteront sans doute point
 » sans la juste récompense qu'ils méritent ,
 » lorsque notre incomparable Souveraine &
 » la Société les apprendront. C'est ce que je
 » souhaite infiniment , & ce dont j'ose vous
 » répondre en même tems que de l'estime
 » qui vous est due , & qu'a pour vous en par-
 » ticulier &c.

» Comte P. PANIN. »

N^o. VII.

L'ordre de M. DE YEROPKIN du 30
 Septembre 1771 , avec les six points pro-
 posés par M. le Comte ORLOW , & ma

ravages de la peste en ville avoient obligé ce Seigneur
 de se retirer vers la fin d'Août.

(q) Lors de la révolte , qui commença le soir du 15
 Septembre 1771.

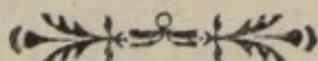
réponse. Je les ai inférés comme note au bas de la page 29 & suiv.

N^o. VIII.

L'approbation du Conseil de santé, pour la maison de quarantaine que j'avois établie, & les lettres de M. DE BETZKY sur le même sujet; voyez la note au bas de la page 140 & suiv.

N^o. IX.

D'après toutes ces pièces, on voit combien l'affertion, *que je n'ai pas eu occasion de voir trois fois la peste*, est éloignée de la vérité; d'autant plus qu'il est avéré, que je n'ai pas quitté la ville un instant pendant l'année où ce fléau a moissonné tant de milliers d'hommes sous mes yeux; que j'en ai arrêté les progrès à sept reprises parmi les soldats & les ouvriers de la maison d'éducation, & différentes fois dans celle de quarantaine destinée aux enfans & aux femmes en couches.



Les personnages que je viens de citer , gens de la première distinction & occupant des places considérables , sont encore vivans ; ils étoient (*r*) presque tous à Moscou pendant le tems de la peste , & par conséquent témoins oculaires. Celui , au contraire , qui publie avec tant d'assurance des calomnies & des absurdités sur mon compte , n'est , de son propre aveu , arrivé à Moscou qu'en Juin (*s*) , six mois après que la peste y avoit commencé ; & a passé les mois de Juillet ,

(*r*) M. DE BETZKY , que ses charges attachoient particulièrement à la personne de la Souveraine , étoit à St. Pétersbourg. Comme premier Curateur de la maison d'éducation , il recevoit au moins une fois par semaine , de la part du Conseil & du premier Inspecteur , le journal de ce qui s'y passoit , & étoit d'ailleurs bien informé de ce qui arrivoit à Moscou , sur-tout pendant la peste.

(*s*) Mémoire sur la peste , &c. par M. Samoïlowitz pag. 81.

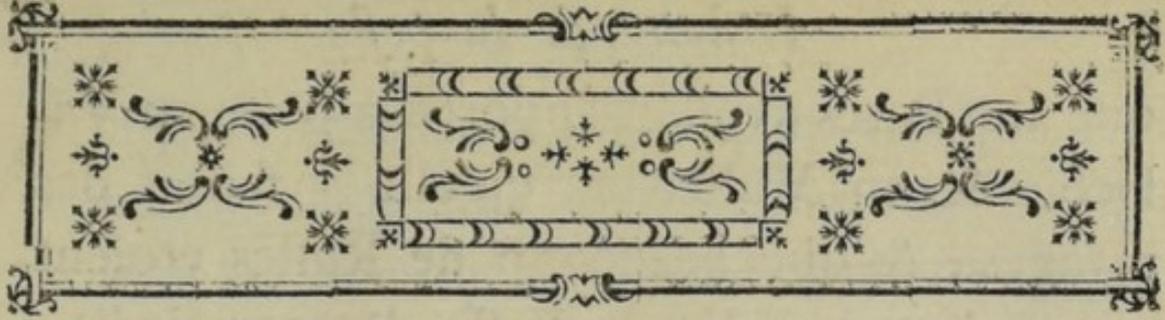
d'Août & de Septembre (*t*) dans les hôpitaux de la peste & dans les quarantaines, d'où il ne pouvoit fortir. Outre qu'il est peu honnête à qui que ce soit de vouloir faire parade de son patriotisme en cherchant à déprimer les services des étrangers envers sa patrie; c'est assurément faire injure à la nation Russe, que de croire lui plaie en les calomniant. Je conserverai toujours avec la plus vive reconnoissance le souvenir des procédés des Grands de la Russie à mon égard, de même que de ceux de la noblesse & des habitans de Moscou, qui, pendant les six années que j'ai passées dans cette ville (*u*), m'ont honoré de leur estime & de leur confiance, & ont mis le comble à leurs bontés pour moi par les regrets qu'ils ont témoignés lors de mon départ. C'est donc aux compa-

(*t*) *Ibid.* pag. 91.

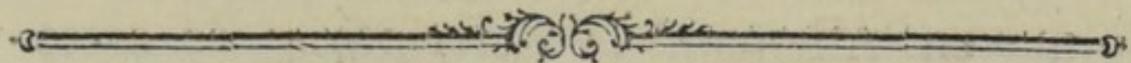
(*u*) Je ne me suis jamais absenté de Moscou vingt-quatre heures de suite pendant les six années de mon séjour dans cette ville; & je n'en suis parti que dix-huit mois après que la peste y eut entièrement cessé.

triotés mêmes de M. Samoïlowitz, aux gens de lettres, aux honnêtes gens de tous les pays, & aux sociétés savantes dont les noms ornent le titre de son livre, que je m'adresse, en leur abandonnant ma cause (x). Il me suffit d'avoir apporté des preuves incontestables de la vérité de ce que j'avois avancé; des preuves qui constatent que je me suis employé avec tout le zèle possible pour la conservation de mes semblables, pour le bien du pays où je vivois, & pour répondre aux vues bienfaisantes de la grande Souveraine que j'avois l'avantage de servir, dont j'eus dans ces circonstances, ainsi que dans beaucoup d'autres, souvent lieu d'admirer le vaste génie & les soins maternels pour le bien-être de ses sujets.

(x) Je me dispense de faire aucune autre remarque sur les écrits de M. Samoïlowitz, & d'entrer en discussion sur les matières où nous ne sommes pas du même avis, ma façon de penser & mes occupations m'éloignant absolument de tout ce qui est du genre polémique. Je m'en tiens d'ailleurs à ce que j'ai écrit, parce que c'est la vérité.



T R A I T É
D E L A P E S T E.



C H A P I T R E I.

HISTOIRE DE LA PESTE QUI A RÉGNÉ
A MOSCOU en 1771.

LA peste avoit au commencement du dix-septième siècle, pour la dernière fois ravagé la ville de Moscou, & n'y avoit plus paru depuis ce tems. Pendant la guerre des Turcs de 1736, elle avoit été parmi la garnison Russe d'Oczakow, d'où elle fut transportée en Ukraine; mais alors elle ne pénétra pas plus loin (a).

En 1769 la guerre commença entre les Russes & les Turcs. Nous apprîmes, l'année suivante,

(a) M. Schreiber, alors professeur de Médecine à l'Académie de Pétersbourg, donna une histoire de cette peste sous le titre: *Observat. & cogitat. de pestilentia quæ 1738 & 1739 in Ucraina grassata est.*

que les Turcs avoient apporté la peste en Valachie & en Moldavie , qu'elle y faisoit des ravages , & que beaucoup de Russes étoient morts dans la ville de Yassy d'une maladie , qu'au commencement quelques-uns avoient nommée fièvre maligne , mais que les meilleurs médecins avoient reconnue être la peste. Le Baron d'Asch , premier médecin de l'armée , donna en Allemand la description de cette maladie dans une lettre à son frere , médecin praticien de Moscou , qui me la communiqua ; en voici la traduction : « Elle attaque les hom-
 » mes de différentes manières ; quelques-uns
 » font légèrement malades , se plaignant pen-
 » dant quelques jours d'un mal de tête , com-
 » me celui que donnent les vapeurs du char-
 » bon , tantôt plus fort , tantôt plus foible ,
 » même quelquefois cessant & revenant. Ils
 » sentent par intervalles des douleurs vagues
 » à la poitrine & sur-tout au cou ; ils devien-
 » nent peu à peu foibles & chagrins , comme
 » enivrés & assoupis. Ils ont un goût particu-
 » lier dans la bouche , lequel se change ensuite
 » en amertume ; leur urine est brûlante »
(ce qui arrive fréquemment au commencement des fièvres) » ces symptômes font suivis de
 » froid , de chaud , & enfin de tous ceux de

» la peste confirmée. Une fièvre critique ter-
» mine quelquefois la maladie avant l'érup-
» tion des exanthèmes & des tumeurs. Ceux
» que la contagion affecte plus vite & plus
» violemment, sont attaqués tout à coup,
» soit au sortir d'un repas trop fort, soit à la
» suite d'un accès de colère, ou d'un exercice
» trop violent, de maux de tête, de nausées
» avec vomissemens; leurs yeux sont inflam-
» més & larmoyans; ils sentent en même tems
» des douleurs dans les endroits où les bubons
» & les charbons doivent sortir. La chaleur
» de la fièvre n'est pas considérable; mais le
» pouls est tantôt plein & dur, tantôt petit,
» mou & à peine sensible, souvent intermit-
» tent, mais sur-tout foible. Tout ceci est
» accompagné de foiblesses, la langue est
» blanche, la peau sèche, les urines de couleur
» de citron, ou troubles, mais sans sédiment;
» plusieurs ont une diarrhée qu'il est difficile
» d'arrêter; enfin les délires, les bubons, les
» charbons, les pétéchies s'y joignent. »

L'été suivant ce mal entra en Pologne, & y
fit un grand ravage; de là il fut apporté à
Kiow, où il enleva quatre mille hommes. Tout
commerce fut d'abord interrompu entre cette
ville & Moscou; on mit des gardes sur les

grandes routes, & l'on ordonna une quarantaine de quelques semaines pour ceux qui vouloient passer outre.

A la fin de Novembre 1770, le professeur d'anatomie à l'hôpital militaire de Moscou est attaqué d'une fièvre putride pétéchiiale, qui l'emporte le troisième jour. Les gardes-malades du même hôpital demeuroient avec leurs familles dans deux chambres séparées des autres. Dans l'une de ces chambres ils tombent malades l'un après l'autre, de sorte que tous, au nombre de onze, y compris les femmes, ont une maladie aiguë putride avec des pétéchies; chez quelques-uns d'entr'eux on remarque des bubons & des charbons; la plupart meurent entre le troisième & le cinquième jour. Le même mal avec des symptômes semblables gagne aussi les infirmiers de l'autre chambre.

Le 22 * Décembre on nous convoque au comptoir de médecine; le premier médecin de l'hôpital militaire fait le rapport que je viens de donner: trois autres médecins en attestent la vérité, & tous ensemble assurent que quinze personnes, tant infirmiers, que leurs

* Dans l'édition latine il y a ici une faute d'impression, le 23 au lieu du 22.

femmes & enfans, font mortes de ce mal depuis la fin de Novembre; que cinq en font encore attaquées, & que d'ailleurs cette maladie ne se trouve nulle part dans l'hôpital. De onze médecins que nous étions, aucun n'hésita à nommer ce mal la peste, excepté le physicien de la ville *, qui ayant été appelé plusieurs fois par M. Schafonsky chez ces malades, avoit prononcé que c'étoit une simple fièvre putride, & le soutenoit encore de vive voix & par écrit.

Cet hôpital est hors de la ville près du faubourg des Allemands, duquel il est séparé par une petite rivière appelée *Yausa*. Nous conseillâmes de le fermer d'abord & de l'entourer de soldats qui empêchassent toute communication; nous demandâmes qu'on mit tous les infirmiers avec leurs femmes & leurs enfans dans un endroit à part, en séparant les malades d'avec les bien-portans; que les habits & les meubles, tant de ceux qui vivoient encore, que des morts, fussent brûlés. Le froid avoit commencé plus tard cette année; la saison fut humide & pluvieuse jusqu'à la fin de Décembre; il survint alors une forte gelée, qui dura le reste de l'hiver.

* M. Rinder.

Outre notre rapport en commun , M. le Feld - Maréchal Comte de Soltikoff me demanda encore mon sentiment en particulier , & voulut que je lui marquasse ce que je pensois qu'il y avoit à faire dans ces circonstances. Je n'hésitai pas dans un si grand danger de la chose publique , à donner mon avis d'une façon claire & sans détour. Ainsi donc , dans un écrit que je remis au Gouverneur-Général , j'insistai principalement sur la nécessité de prendre toutes les précautions possibles quant à l'hôpital , où j'affirmois que la peste étoit parmi les infirmiers ; j'ajoutai qu'il falloit faire des recherches exactes pour savoir si la contagion n'étoit nulle part cachée dans la ville ; & que par-tout où on la découvroit , on devoit l'arrêter de la même façon. Qu'à cette fin il étoit nécessaire d'ordonner aux médecins & chirurgiens , que , s'ils rencontroient quelque chose d'extraordinaire ou de douteux chez leurs malades , ils en fissent incontinent rapport au comptoir de médecine ; d'enjoindre aux officiers & préposés de la police , d'appeler des médecins dès que plusieurs personnes tomberoient malades dans une même maison. J'avouai cependant que la chose feroit très-difficile , s'il y avoit d'autres endroits de la ville

infectés ; mais je disois, qu'en ce cas même, on pouvoit encore espérer d'étouffer ces étincelles pendant le grand froid, pourvu qu'on s'y prit de la manière convenable, & sans retard. (b).

* (b) Voici cet écrit tout au long, tel que je le remis en françois au Feld-Maréchal Comte de Soltikoff.

» *Moscou, le 23 Décembre 1770.*

» Le rapport du médecin du grand hôpital de
 » Moscou, m'ayant convaincu, de même que les
 » médecins de cette ville assemblés, que la peste est
 » réellement dans cet hôpital parmi les gardes-malades,
 » il ne reste plus qu'à prendre toutes les précautions
 » possibles pour empêcher qu'elle ne se communique
 » plus loin, ce qui seroit le plus grand malheur qui
 » pût arriver à une ville aussi peuplée, & où sans doute
 » elle feroit des ravages affreux. Dans l'assemblée que
 » nous avons tenue hier entre médecins, nous avons
 » donné en commun le rapport de ce que nous ju-
 » geons nécessaire pour prévenir ce malheur.

» S. E. M. le Feld-Maréchal m'ayant en outre de-
 » mandé mon avis en particulier, je vais lui détailler
 » ce que mon amour pour le bien public me suggère
 » dans un cas aussi critique. La peste est un mal qui
 » ne se communique que par l'attouchement immédiat
 » des pestiférés mêmes, ou des vêtemens & meubles
 » dont ils se sont servis ; & non répandu dans l'air,
 » quoique les différentes constitutions de l'atmosphère

Nous voulions tenir tout ceci caché pour le public; mais le bruit de la peste qui, quelques mois auparavant avoit affligé Kiow, avoit tellement disposé les esprits, que les précau-

» puissent plus ou moins disposer nos corps à prendre
 » l'infection. Ceci posé, dans le cas où nous nous trou-
 » vons, mon avis, comme celui des autres médecins,
 » est, qu'on entoure le grand hôpital de soldats, qui ne
 » laissent entrer ni sortir personne, & qui interceptent
 » toute communication avec le reste de la ville. Le
 » comptoir de médecine donnera des instructions au
 » médecin de cet hôpital, tant pour le traitement des
 » pestiférés, que pour mettre le reste de ceux qui y
 » sont enfermés, à l'abri de la contagion. Il est absolu-
 » ment nécessaire que les soldats de garde n'aient au-
 » cune communication avec ceux qui sont au dedans
 » de l'hôpital, dont les portes doivent être fermées.
 » Cette première garde fera toujours la même; il de-
 » vroit y en avoir une autre en de çà du pont, & dans
 » toutes les rues qui aboutissent à l'hôpital. Comme
 » celle-ci n'aura rien de commun avec la première,
 » elle peut être relevée par de nouveaux piquets.
 » Il faut y envoyer une quantité de provisions suffi-
 » sante pour plusieurs mois, des vivres de toute es-
 » pèce, comme farine, orge, riz, &c. tant pour les
 » malades, que pour les employés; & linge, toile cirée,
 » habits ordinaires, &c. Il doit y avoir un pourvoyeur
 » chargé d'acheter tout ce dont on pourra en outre y
 » avoir besoin, & que celui-ci n'ait aucune communica-

tions que nous primes pour l'hôpital militaire, causerent une terreur panique dans toute la ville. C'étoit en vain que nous cherchions à relever le courage des habitans.

» tion avec les reclus ; il recevra chaque jour un billet
» de l'économe de l'hôpital ; ce billet sera passé au vi-
» naigre & parfumé : d'après cela il fera les achats ,
» comme viande , & autres choses nécessaires , & les
» fera transporter jusqu'au milieu du pont. Quand il se
» fera retiré avec ses gens , l'économe de l'intérieur
» viendra les prendre & les distribuera suivant que cha-
» cun les aura demandées. Ces deux emplois requiè-
» rent des personnes d'une probité reconnue. Tout
» ceci doit être observé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le
» moindre soupçon de peste dans cet endroit , & qua-
» rante jours après ; c'est le seul moyen d'empêcher
» que l'infection ne gagne la ville de ce côté-là.

» La source du mal venant de l'Ukraine, tout sera
» en vain , & nous aurons chaque jour de nouvelles
» alarmes , si tous ceux qui viennent de cette pro-
» vince, ne sont obligés de garder le plus strictement
» une quarantaine de six semaines, entre les lieux où
» la peste règne & le gouvernement de Moscou, sans
» avoir égard à la condition ni au rang des person-
» nes. A cet effet , les cordons doivent être tirés
» de façon que personne ne puisse les passer d'au-
» cun autre côté , que par les endroits où se trou-
» vent les officiers & chirurgiens qui les commandent.
» Les ordres ne sauroient être trop stricts , & les me-

Mais quelques jours après, lorsqu'on apprit que dans l'hôpital même il n'y avoit que sept infirmiers attaqués de cette maladie, & que le reste en étoit exempt, on tomba dans une

» naces trop fortes; car où il va du salut public, il
 » n'y a plus de considération particulière. Il seroit né-
 » cessaire, en outre, qu'à une distance de dix ou vingt
 » werstes de Moscou à la ronde (suivant le nombre de
 » foldats qui peuvent être employés) on tirât un se-
 » cond cordon complet, où l'on exigeât des passans
 » les certificats des endroits d'où ils viennent en de çà
 » du premier cordon, ou des billets de quarantaine
 » signés par les officiers & chirurgiens, s'ils viennent
 » d'au de là. Pour les quarantaines du cordon le plus
 » éloigné, il faut choisir des villages près des grands
 » chemins; en prendre les meilleures maisons, les
 » bien aérer & parfumer; & au cas qu'il s'y trouve
 » quelque voyageur attaqué de la peste, le renvoyer
 » dans un village plus loin, où il y aura un lazaret
 » avec un chirurgien & plusieurs sous-chirurgiens,
 » afin de ne pas infecter ceux qui tiennent la quaran-
 » taine. Les couriers venant des armées, ne pourront
 » plus aller au de là de ce premier cordon, & y re-
 » mettront leurs paquets parfumés & passés au vinaï-
 » gre, à d'autres qui les porteront à leur destination.
 » Voilà, à mon avis, le seul moyen de sauver la ville
 » de Moscou & ses environs; mais il faut que tout ceci
 » soit observé à la dernière rigueur; car une seule ex-
 » ception peut en entraîner la ruine. Il s'agit aussi de

autre extrémité, & se croyant en pleine sécurité, les grands, les nobles, les marchands, le petit peuple, en un mot, tous les habitans,

» chercher à découvrir si l'infection n'est pas déjà dans
» la ville; à cet effet, tous les officiers de police doi-
» vent être tenus de s'informer dans leurs quartiers
» respectifs, aussi-tôt qu'une personne meurt, combien
» de tems elle a été malade, & de quelle espèce de
» maladie: & pour peu qu'il y ait quelque chose de
» suspect, le chirurgien de la police doit faire l'inspec-
» tion du cadavre, & les perquisitions nécessaires. Si
» l'on trouve que quelqu'un meurt de la peste, il faut
» prendre les mêmes précautions que celles indiquées
» ci-dessus pour l'hôpital; entourer la maison de gar-
» des, &c. si c'est chez du bas peuple, envoyer tous
» ceux qui ont été auprès du malade, à un hôpital
» qu'on pourra faire dans un quartier éloigné de la
» ville, & entièrement séparé. Pendant tout ce tems de
» soupçons & de calamités, chaque médecin & chi-
» rurgien, entre les mains de qui il meurt un malade,
» devrait envoyer au comptoir de médecine une note,
» où il marqueroit de quelle maladie il est mort, au
» moins, s'il y a quelque soupçon de peste.

Signé MERTENS.

M. le Comte de Soltikoff envoya dès le même jour ce mémoire en Cour,

Peu de tems après, au commencement de Janvier, M. de Bachmetew, maître de police de Moscou, m'envoya la lettre suivante:

excepté le gouverneur & un petit nombre de personnes, ne voulurent plus entendre parler de précautions.

Cette fécurité, qu'entretenoit sur-tout l'o-

» *Traduñtion d'une lettre de M. DE BACHME-*
 » *TEW , Lieutenant de police de Moscou , adressée à*
 » *M. DE MERTENS au mois de Janvier 1771.*

» MONSIEUR,

» Son excellence M. de Tschitscherin, Lieutenant-
 » Général de police, vient de me transmettre des or-
 » dres de Sa Majesté Impériale, de la teneur suivante.

» Tâchez de voir le médecin Mertens , & proposez-
 » lui la question : s'il ne valoit pas mieux dans les
 » circonstances présentes, de tenir toutes les chambres
 » de l'hôpital froides, comme cela se pratique avec
 » celles où se trouvent les personnes qui subissent
 » l'inoculation de la petite vérole. Il semble qu'il vau-
 » droit encore mieux de rassembler les malades pour
 » une couple de jours, pendant qu'il fait bien froid ,
 » d'évacuer ainsi quelques chambres pour les bien
 » aérer , & d'y transporter ensuite les malades , les
 » chambres étant de cette façon alternativement ra-
 » fraîchies, on peut les faire chauffer, pourvu que ce
 » soit à un degré de chaleur tempérée. Je vous prie
 » de proposer cet avis à M. Mertens de ma part, afin
 » qu'il aille en consultation là dessus avec les autres
 » médecins ; & au cas que l'un ou l'autre d'entr'eux
 » ne veuille point suivre cette méthode, pourvu qu'il

pinion du phyficien de la ville, dura jufqu'au

» l'adopte lui, ou bien quelqu'un de ceux qui obfer-
 » vent celle de Dimfdale dans l'inoculation de la petite
 » vérole; alors on n'a qu'à garder les malades dans les
 » chambres froides, fans faire attention à l'opinion des
 » autres médecins. Je vous écris ceci par ordre de Sa
 » Majesté Impériale, afin que vous consultiez là deffus
 » M. Mertens, & qu'on s'en tienne enfuite à la mé-
 » thode qu'il jugera à propos d'adopter.

» Comme tout ce que je viens de vous écrire ci-def-
 » fus est une copie exacte de l'ordre qui m'a été adreffé
 » par S. E. M. de Tschitscherin; je me tiens perfuadé
 » que vous ne manquerez pas d'agir en conformité.

» Je fuis à jamais, Monsieur,

» Votre très-humble ferviteur,

» Nicolas BACHMETEW.»

» *Moscou; ce (†) Janvier 1771.*

» La présente traduction a été faite à la Chancel-
 » lerie de la légation de Ruffie à Vienne, & se trouve
 » en tout conforme au véritable fens de l'original. Ce
 » que j'atteste par ma signature. A Vienne ce 23 Dé-
 » cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,

» Conseiller de légation de Ruffie. »

On peut juger par le contenu de cette lettre, de la
 sollicitude de Sa Majesté l'Impératrice pour la confer-

(†) *Il n'y a dans l'original que la date de l'année & du mois : celle du jour a été oubliée, & la place laissée en blanc.*

mois de Mars : il n'étoit plus question de convocation de médecins. Toutes les précautions étoient , malgré nous , négligées en ville : il n'y avoit qu'à l'hôpital militaire que par ordre précis de sa Majesté Impériale , glorieusement régnante , on les observoit ; & qu'ainsi la peste s'y éteignit après avoir attaqué vingt-quatre infirmiers , desquels deux réchapperent. Six semaines après la mort du dernier , tous les effets , habits , lits , &c. qui leur avoient servi , furent brûlés avec la maison de bois où ils avoient demeuré. L'hôpital fut rouvert à la fin de Février.

Le vulgaire , qui ne juge des choses que par les fuites , appelle peste , toute maladie qui a enlevé plusieurs milliers d'hommes ; & ne croit jamais qu'elle existe , à moins qu'un grand nombre de morts ne l'ait confirmée. De plus quantité de gens se font mis en tête , je ne fais

vation de ses sujets ; combien le génie de cette grande Princesse lui faisoit envisager les choses dans leur vrai point de vue , & lui suggéroit , outre les précautions nécessaires , le régime le plus convenable contre la peste. C'est aussi ce qui la termina si heureusement à l'hôpital militaire. Si les habitans de Moscou n'avoient pas été séduits par des apparences trompeuses & par de faux raisonnemens , au point de négliger toutes les précautions , nous aurions vraisemblablement été aussi heureux à la fabrique de draps , qu'à l'hôpital.

par quelle raison, que la peste est un fléau qui tombe du ciel, & tue tout à coup des légions d'hommes. Nous trouvons dans presque toutes les histoires de la peste, que ce préjugé a toujours été la principale cause, qui a empêché qu'on ne s'opposât à ses progrès dès son principe. On peut comparer le commencement de la peste à une étincelle facile à éteindre; mais qui abandonnée, excitera un incendie que rien ne pourra plus arrêter.

L'opinion qui flattoit la sécurité publique, prévalut assez généralement, comme cela arrive presque toujours (c). Il ne nous restoit

* (c) J'eus alors beaucoup plus de désagrémens à esfuyer que mes confrères, ayant été des premiers à nommer la peste, & tout le monde sachant que j'avois outre cela donné une déclaration à part, pour qu'on prit toutes les précautions possibles, & qu'on fît les recherches les plus exactes; j'avois aussi une pratique considérable; ainsi les cris de ceux qui croyoient que nous nous étions trompés, tomberent principalement sur moi, puisqu'ils s'imaginoient que j'avois induit les autres médecins en erreur.

Les clameurs de ceux qui nioient que ce fût la peste, troublèrent d'abord les esprits; & lorsque la calamité fut parvenue à son plus haut degré, en se joignant à la superstition & au désespoir, elles porterent un peuple, d'ailleurs bon & docile, aux excès dont je ferai mention plus bas.

que la tranquillité de la conscience, & la conviction d'avoir agi en médecins instruits & en bons citoyens. Plût à Dieu que les choses en fussent restées là, & que l'événement n'eût pas confirmé la vérité de ce que nous avons avancé! Nous n'aurions pas vu l'affreuse destruction de tant de nos semblables, & nous n'aurions pas été témoins de la plus horrible calamité publique.

Le 11 Mars 1771, on nous convoque de nouveau au comptoir de médecine. Il y avoit au centre de la ville une vaste maison, située près de la rivière, qui servoit à une fabrique de draps pour l'armée: on y occupoit trois mille ouvriers des deux sexes, dont le tiers à peu près, de la classe la plus pauvre, demouroit au rez de chaussée; les autres, après y avoir travaillé pendant le jour, s'en retournoient le soir chez eux dans différens quartiers de la ville. M. Yagelsky, alors second médecin de l'hôpital militaire, que le Gouverneur-Général avoit envoyé le matin dans cette fabrique, nous dit y avoir trouvé quelques malades (huit, si je ne me trompe) attaqués du même mal, qu'il avoit vu trois mois avant chez les infirmiers de l'hôpital militaire, avec des pétéchies, des vibices, des charbons & des bubons;

bons ; il nous dit encore y avoir vu sept cadavres qui portoient les mêmes marques. Lorsqu'il interrogea les ouvriers de cette fabrique, pour favoir comment & depuis quand ce mal y avoit commencé, ils lui avouerent qu'au commencement de Janvier, une femme qui avoit une tumeur à la joue, s'étoit réfugiée chez un de ses parens qui y demeuroit, & qu'elle étoit morte chez lui : que, depuis ce moment, journellement quelqu'un d'entr'eux avoit été attaqué de cette maladie. Ils convinrent de plus, que depuis cette époque jusqu'à ce jour, en comptant les sept cadavres qui n'étoient pas encore inhumés, cent dix-sept personnes y étoient mortes. Cette relation de M. Yagelsky nous fut confirmée par deux autres médecins, qui y avoient aussi été envoyés le même jour pour prendre inspection des malades & des corps morts.

Nous déclarons de nouveau dans un écrit adressé au Gouverneur-Général & au sénat (qui nous avoit convoqués) que cette maladie est la peste (*d*), & nous les requérons de faire sortir de la ville tous ceux qui habitent cette

* (*d*) Voyez *Gustavi Orræi, Descriptio pestis &c.* in-4^o, Petropoli 1784. pag. 29.

maison, en séparant les malades des bien-portans ; nous demandons aussi qu'on brûle les effets des morts & des malades ; & qu'on fasse les perquisitions les plus exactes, pour savoir s'il n'y avoit nulle part ailleurs en ville quelque germe de peste caché. La terreur s'empare derechef de tous les esprits : on voit ce que la négligence à observer les précautions a produit.

Nous étions alors treize médecins assemblés (*e*), desquels deux, qui trois mois auparavant avoient donné avec nous le nom de peste à la maladie des infirmiers de l'hôpital, disoient actuellement que celle-ci n'étoit pas la peste, mais une fièvre putride ; ils le marquèrent aussi dans des relations à part au sénat. Ces deux médecins (*) qui, avec la plupart des chirurgiens, étoient maintenant d'opinion contraire à la nôtre, avoient été induits en cette erreur, en voyant que le nombre des morts dans la ville n'étoit pas augmenté, mais plutôt moindre que les années précédentes, & qu'il y avoit très-peu de malades.

(*e*) Le Physicien de la ville eut à la fin de Février un ulcère gangreneux à la jambe, qui l'empêcha de se trouver à cette assemblée ; il mourut peu après.

(*) Kuhlmann & Schiadan.

Quelques jours après, ayant été mandé au sénat avec les autres médecins & les chirurgiens, afin que chacun de nous déclarât ouvertement son sentiment, j'y pris Dieu à témoin que j'étois persuadé que la maladie dont il s'agissoit, étoit vraiment la peste (*f*); dix de mes collègues furent de mon sentiment, & les deux en question furent d'avis contraire (*g*); ils avouèrent cependant qu'il ne falloit pas rejeter toutes les précautions contre un mal, qui, quoiqu'il ne fût pas la peste, avoit néanmoins quelque chose de contagieux.

Le premier jour (11 de Mars) se passa à délibérer; on ferme la maison infectée, on y met des gardes afin que personne n'y entre, ni n'en sorte; beaucoup de ceux qui s'y trouvent renfermés se sauvent par les fenêtres, le reste est transporté pendant la nuit hors de la ville, les sains au couvent de Saint-Simon, & les malades à celui de Saint-Nicolas, dont l'un est à six, & l'autre à huit werstes. Ces monastères sont entourés de hautes murailles, & n'ont qu'une seule issue. Comme on trouva quelques personnes mortes de la peste parmi les ouvriers de cette fabrique, qui demeuroient

* (*f*) Voyez l'introduction.

* (*g*) Voyez *Gustavi Orræi descriptio pestis* &c. page 29.

dans leurs propres maisons, on enferma ceux-ci dans un troisième couvent, également situé hors de la ville. Il fut ordonné aux chirurgiens, qui eurent soin de tous ces gens, d'envoyer journellement au comptoir de médecine, la liste des malades & des morts. On choisit des médecins qui dûrent veiller à ce que tout ce qui concernoit le traitement des malades, la conservation de ceux qui étoient en quarantaine, & la sépulture des morts, fût exactement observé. Les médecins Erasmus & Yagelsky (*b*) méritèrent beaucoup du public, en s'acquittant de ces deux emplois. Lorsque quelqu'un de ceux qui étoient en quarantaine tomboit malade, on le tenoit dans une chambre à part, jusqu'à ce qu'il parût des signes de peste, & alors il étoit transporté dans une voiture & par des hommes destinés à cet usage, à l'hôpital de la peste, autrement St. Nicolas.

Les bains publics, où le peuple a coutume d'aller au moins une fois par semaine, furent fermés. On partagea la ville en sept quartiers, à chacun desquels on donna un médecin avec deux chirurgiens, afin que tous les malades & tous les corps morts fussent exa-

* (*h*) Tous deux morts depuis.

minés. On leur adjoignit des officiers de police. Les inhumations dans la ville furent défendues, on leur assigna des places convenables de différens côtés, à quelque distance de la ville. On statua, que s'il se trouvoit quelqu'un du bas peuple attaqué de la peste, on le porteroit à l'hôpital de Saint-Nicolas, & qu'après avoir brûlé ses effets, on retiendrait ceux qui habitoient la même chambre, dans des endroits publics hors de la ville pendant quarante jours: que si pareille chose arrivoit dans la maison d'un bourgeois ou d'un noble, tous les domestiques qui demeuroient dans la même chambre que le malade, seroient retenus dans ces quarantaines, & que le maître avec toute sa famille devoit se tenir enfermé dans sa propre maison pendant onze jours. Tout ceci fut confirmé, & porté en forme de loi, par une résolution du sénat. M. le Général Peter Demitrewisch de Yeropkin (*i*), homme aussi distingué par ses mœurs & ses vertus sociales, que par sa naissance & sa valeur, fut nommé par Sa Majesté l'Impératrice, Directeur-Général de santé.

Il n'y avoit pas encore beaucoup de gens qui

* (*i*) C'est ainsi que se prononce ce nom, qu'on écrit en Russe, Eropkin.

fussent convaincus que la peste étoit parvenue jusqu'à Moscou. M. Orreus, médecin de l'armée, qui avoit, de son propre mouvement, pris sur lui le traitement des pestiférés à Yaffi, à son passage alors par Moscou, pour se rendre à Pétersbourg, fut requis de visiter les malades & les cadavres dont j'ai fait mention plus haut; ce qu'ayant fait, il assura que cette maladie ressembloit entièrement à celle qui avoit, peu de tems auparavant, fait de grands ravages en Moldavie & en Valachie; & que c'étoit vraiment la peste. Ceci fut encore confirmé par le Docteur Lœrch, revenu alors de Kiow, où il s'étoit arrêté depuis l'année précédente, pendant que la peste y étoit.

Le tems resta très-froid jusqu'au milieu d'Avril, ce qui fit que le miasme plus fixe & plus inactif, attaquoit uniquement ceux qui demeuroient avec les infectés. Dans l'hôpital de la peste, il n'en mouroit par jour que trois ou quatre; & des fabricans qui étoient en quarantaine, il n'en tomboit malades qu'à peu près autant.

D'après les rapports des médecins, des chirurgiens de quartier, & des officiers de police, la ville paroissoit saine. Presque tout le monde croyoit que les médecins qui avoient nommé

cette maladie la peste , avoient débité des fables ; les autres en doutoient. Les choses en demeurèrent là jusqu'au milieu de Juin , & pendant ce tems , il y eut à peu près deux cents morts à l'hôpital St. Nicolas. Le nombre des malades & des morts y diminuoit de jour en jour , au point même que durant une semaine entière , quoique la saison fut très-chaude , personne ne tomba malade de la peste , & qu'il ne restoit dans l'hôpital que quelques convalescens : on ne trouvoit plus aucun vestige de peste dans la ville.

Comme parmi les ouvriers de la fabrique , qui avoient demeuré en ville , & avoient été mis , pour faire quarantaine , dans un monastère éloigné des deux autres , il ne s'étoit , pendant l'espace de deux mois , trouvé personne attaqué de la peste , on leur permit de retourner chez eux.

Nous commencions à espérer alors que la peste avoit été entièrement étouffée par les précautions qu'on avoit prises. Nous jouissions à peine du bonheur de pouvoir nous livrer à cette douce espérance , que vers la fin de Juin des gens font pris du même mal dans l'hôpital Saint-Simon , où étoit la quarantaine. Dans une maison au faubourg Préobraginsky , le

2 Juillet , six personnes meurent dans une nuit (*k*), une septième qui avoit demeuré avec elles s'enfuit : on trouve sur les cadavres des taches livides , des bubons & des charbons. Les jours suivans il y a beaucoup de malades parmi le peuple de divers quartiers de la ville ; & la mortalité s'augmente au point, que le nombre des morts, qui, d'ordinaire, étoit de dix à quinze par jour, & qui, même dans les tems d'épidémies de fièvres putrides, comme les années précédentes, ne passoit pas trente, monte à la fin de Juillet jusqu'à deux cents en vingt-quatre heures. On trouvoit sur les malades & sur les corps morts, des pétéchies larges, livides, & des vibices; plusieurs avoient des charbons & des bubons; quelques-uns mouroient subitement, ou dans l'espace de vingt-quatre heures, avant que les bubons & les charbons pussent fortir; mais la plupart succomboient le troisième ou le quatrième jour. A la mi - Août, le nombre des morts

(*k*) On n'a pas pu découvrir où ils avoient pris la contagion; peut-être avoient-ils, par la négligence des sentinelles, eu quelque communication avec les gens en quarantaine, ou avoient-ils retiré de dessous terre, ce que ceux-ci pouvoient avoir caché avant qu'on les eût enfermés.

montoit journellement à quatre cents, & à la fin du même mois jusqu'à fix cents : (on observoit alors plus de bubons & de charbons qu'en Juillet) ; au commencement de Septembre on comptoit sept cents morts par jour ; quelques jours après il y en avoit journellement huit cents, & peu après il y en eut mille. La contagion se répandit davantage lorsque, pendant le tems de la révolte qui commença le 15 Septembre au soir, la populace furieuse ouvrit les hôpitaux & les quarantaines, rétablit toutes les cérémonies ecclésiastiques d'usage autour des malades (1) & enterra derechef les morts dans la ville. Le peuple recommença, suivant son ancienne coutume, à embrasser les morts ; il ne vouloit plus admettre de précautions, disant que c'étoit en vain qu'on les employoit, & que cette calamité publique n'étoit (je me fers de ses propres paroles) qu'un fléau de Dieu, en punition de ce qu'on négligeoit l'ancien culte religieux. Il ajoutoit que ceux qui devoient mourir, y étoient déjà

* (1) Outre les prières ordinaires, il est d'usage en Russie de porter en grande pompe chez les malades, des images de saints, que tout le monde, l'un après l'autre, baise,

prédestinés, & qu'ainsi ils ne pouvoient éviter leur fort; que toutes les précautions leur étoient à charge à eux, & odieuses à la divinité, dont la colère devoit être appaisée, en abandonnant tous les secours humains (*m*). Le Général Yeropkin, avec une poignée d'hommes rassemblés dans un instant, rétablit en peu de jours la tranquillité publique, & remit tout sur l'ancien pied. Le concours de tant d'hommes sains & malades augmenta la contagion au point, qu'il en mouroit jusqu'à douze cents & au delà par jour.

Moscou, une des plus grandes villes de l'Europe, contient quatre enceintes l'une

* (*m*) Cette populace dans sa phrénésie voulut se venger des maux qui l'accabloient sur ceux qui travailloient à sa conservation. Après avoir immolé une victime à son aveugle rage, elle en voulut aux médecins & aux chirurgiens. Quelques gens de la lie du peuple saccagèrent ma maison, brisant tout ce qui s'y trouvoit; ils cherchèrent aussi les autres médecins & chirurgiens, & poursuivirent ceux qu'ils purent rencontrer. La providence nous sauva tous de leurs mains. Je m'étois rendu, ne soupçonnant rien de tout ceci, depuis quatre jours, par ordre du conseil, à l'hôtel des enfans trouvés, afin de mieux veiller à sa conservation.

dans l'autre; la plus petite qui occupe le centre, nommée Kremmel, & la seconde qui l'entoure, appelée Kitaya (ou ville Chinoise) font toutes deux entourées de murs de briques, & renferment des maisons construites de même: la troisième Bielogorod (ou ville blanche) est sans murs, parce qu'ils ont été renversés; & la quatrième enfin, Zemlanoïgorod (ainsi nommée de Zemla terre & Gorod ville) est munie en dehors d'un fossé garni d'un parapet de terre: dans ces deux dernières la plupart des maisons sont de bois. Ces maisons ne sont pas contigues, mais un peu éloignées les unes des autres, & chacune d'elles n'est ordinairement habitée que par une seule famille; aussi n'ont-elles qu'un ou deux étages au plus, en comptant le rez de chaussée. Les nobles ont un domestique nombreux. Le peuple se loge en grand nombre & à l'étroit dans de petites maisons de bois.

En hiver les nobles se rendent de toutes les parties de l'Empire dans cette capitale, amenant avec eux un grand nombre de domestiques. Beaucoup de gens du peuple, qui en été sont occupés aux travaux rustiques, retournent en ville l'hiver, pour y gagner leur vie à différens métiers. Ce concours

d'hommes remplit tellement la ville depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mars, que la population dans cette saison va, selon quelques-uns, à deux cents cinquante mille hommes, & , selon d'autres, à trois cents mille. Au mois de Mars, on commence peu à peu à retourner à la campagne, de façon que pendant tout l'été, le nombre des habitans y est d'un quart moindre qu'en hiver. En 1771, la peur de la peste en avoit fait fuir beaucoup plus; de sorte que je ne crois pas qu'au mois d'Août, il y eût plus de cent cinquante mille hommes en ville. On peut se former une idée de la violence de ce mal, & de l'activité de son venin, en se représentant que de ces cent cinquante mille habitans, il en enlevoit douze cents par jour. Le nombre des morts s'en tint là pendant quelques jours, ensuite il descendit à mille. La populace ayant pendant la révolte rétabli toutes les cérémonies ecclésiastiques en usage chez elle pour la sépulture des morts, presque tous les prêtres, diacres & autres ministres des autels périrent alors de la peste.

Cette même populace ramenée à son devoir par la sévérité, & devenue plus traitable en voyant augmenter la calamité publique, com-

mença à implorer notre secours. Les monastères & autres hôpitaux de peste étoient remplis, & la contagion étoit répandue par-tout; ainsi on ne forçoit plus aucun malade d'y aller; d'ailleurs la ville elle-même étoit si pleine de pestiférés, qu'on pouvoit l'appeller un grand hôpital. Nous nous contentions donc d'exhorter un chacun à prendre garde à foi, conjurant tous les gens sains de ne toucher, autant que possible, aucun malade avec les mains nues; de brûler les habits & tout ce qui avoit servi aux personnes attaquées de la peste; & d'entretenir dans les chambres un air libre & pur.

Le Comte Grégoire Orlow (actuellement Prince du Saint Empire Romain) arriva alors à Moscou, muni d'un plein pouvoir de l'Impératrice. Je reçus ordre (n), de même que les

* (n) L'on me remit le 30 Septembre l'écrit suivant de la part de M. le Général Yeropkin.

Ordre à M. le médecin Mertens.

« Je joins ici les copies des articles aux médecins &
 » chirurgiens, que je viens de recevoir de la part de S. E.
 » M. le Comte Grégoire d'Orlow, Grand-Maitre d'ar-
 » tillerie de Sa Majesté Impériale, son Aide de camp
 » général, & Chevalier de plusieurs ordres. Comme

autres médecins, de donner à part mon sentiment par écrit; il étoit enjoint à chacun de nous, d'insister principalement sur ce que nous croirions nécessaire pour détruire la contagion. Ayant raffermi la tranquillité publique, il

» Son Excellence ordonne que chaque médecin, &
 » chaque chirurgien fasse des réponses auxdits articles,
 » je vous les envoie dans cette intention, & afin que
 » vous me fassiez tenir vos réponses sans perdre de
 » tems, pour que je puisse les présenter à S. E.

» Pierre YEROPKIN.

» *Moscou le 30 Septembre 1771.*

« La présente traduction a été faite à la Chancel-
 » lerie de la légation de Russie à Vienne, & se trouve
 » en tout conforme au véritable sens de l'original. Ce
 » que j'atteste par ma signature. A Vienne ce 30 Dé-
 » cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,

» Conseiller de légation de Russie.

» Messieurs les médecins & chirurgiens doivent ré-
 » pondre aux questions suivantes, chacun séparément
 » selon ses propres expériences.

» 1°. De quelle manière la contagion, qui fait ici
 » tant de ravages, se répand-elle proprement?

» 2°. Quels sont les symptômes qui font connoître
 » qu'un malade est infecté de cette maladie? En quoi
 » se distingue-t-elle des autres fièvres ordinaires &

choisit dans ces écrits ce qu'il trouva de mieux, & fit les meilleurs arrangemens, tant pour le traitement des malades, que pour la conservation des bien-portans. Il fit encore construire

» putrides, & qu'a-t-elle de commun avec elles ?
 » Comment le malade lui-même peut-il s'appercevoir
 » qu'il est attaqué de ce terrible mal, afin que dès le
 » commencement il puisse demander des secours ?
 » Comment les personnes, qui sont continuellement
 » auprès des malades, peuvent-elles connoître la ma-
 » ladie pour prendre les précautions de n'en point être
 » infectées ; & finalement, comment le médecin peut-
 » il être sûr que c'est cette maladie dont il est ques-
 » tion, afin qu'on puisse aussi-tôt apporter tous les se-
 » cours possibles pour sauver le malade ?

» 3°. Chacun de vous doit décrire exactement les
 » symptômes de cette maladie par ordre & par degrés,
 » ensuite marquer de quelle façon ils se sont succédés
 » les uns aux autres, quels sont nommément les acci-
 » dens qui sont arrivés à chaque changement, & quels
 » sont ceux qui sont plus ou moins dangereux : enfin,
 » en combien de tems, de quelle manière, & avec
 » quelles marques ce mal contagieux se termine-t-il ?
 » que ce soit par le recouvrement de la santé, ou par
 » la mort.

» 4°. Quels sont les remèdes qui ont été employés
 » jusqu'à présent dans les différens cas, avec quelle
 » gradation, dans quels tems de la maladie, & avec

de nouveaux hôpitaux pour les pauvres atte-
qués de la peste.

Il y avoit déjà quelques mois que la peste
avoit été portée dans beaucoup de villages ,

» quel succès ont - ils été administrés ? C'est ensuite
» sur les observations les plus générales , qu'il faut
» déterminer la manière la plus facile, mais en même
» tems la plus sûre, de guérir ces infortunés.

» 5°. Qu'est ce que le malade doit observer , en
» prenant des remèdes , & sans eux , & quel est le
» meilleur régime pour faciliter la guérison ?

» 6°. Enfin, chacun doit déclarer d'après ses lumières,
» quels sont les moyens , qu'il croit être les meilleurs
» & les plus sûrs , tant pour se préserver de ce terrible
» fléau, que pour le supprimer, & , s'il est possible, pour
» le déraciner entièrement ; mais ces moyens doivent
» être faisables & faciles à exécuter.

L'original étoit signé Comte G. ORLOW.

» La présente traduction a été faite à la chancel-
» lerie de la légation de Russie à Vienne, & se trouve
» en tout conforme au véritable sens de l'original. Ce
» que j'atteste par ma signature. A Vienne ce 23 Dé-
» cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,
» Conseiller de légation de Russie.

tant voisins qu'éloignés de la capitale ; des gens qui s'étoient fauvés de Moscou, l'avoient auffi apportée à Kalomna, Yaroflaw & Tula. On envoya des inspecteurs de fanté, avec des médecins & des chirurgiens, au fecours de ces villes & de ces villages.

Ma réponse à ces six points contenoit fort au long :

1°. Que ce mal contagieux s'étendoit & se multiplioit par l'attouchement des corps malades ou morts, & des choses infectées, comme habits, effets, &c.

2°. Que la connoissance de la peste étoit quelquefois difficile dans le premier abord, mais qu'ensuite elle avoit des marques caractéristiques, qui la distinguoient des autres maladies ; je détaillais ici tout ce que l'on trouvera dans le chapitre second de ce traité, touchant la diagnose, auquel je renvoie pour ne pas me répéter.

3°. Tout ce que l'on trouvera plus bas (Chapitre III) au sujet du prognostic, & de son incertitude en général dans la peste ; quand on pouvoit espérer avec quelque degré de probabilité le rétablissement du malade ; & combien le danger étoit pressant jusqu'au quatrième jour, quelques bons d'ailleurs que fussent les symptômes.

4°. Que les effets des remèdes s'étoient jusqu'à

On forma un tribunal de fanté, composé du Général Yeropkin, comme Président, de quelques Conseillers, de trois médecins & d'un chirurgien. Ce conseil recevoit journallement les rapports des médecins & des offi-

présent réduits à très-peu de chose, le mal étant trop violent pour donner aux médicamens les mieux indiqués le tems d'agir; que le quinquina, les acides minéraux, pris intérieurement à grandes doses, étoient, à mon avis, ce qui devoit faire la base du traitement. J'y joignois le détail des autres remèdes, tant internes qu'externes, qu'on trouvera dans le Chapitre III de ce traité.

5°. Qu'outre cela dans la convalescence, le vin, la bière, le kuas (petite bière Russe) les nourritures légères tirées du règne végétal, & sur-tout le bon air, étoient nécessaires.

6°. Que dans l'état actuel, où la peste étoit si fort répandue, il étoit difficile de déterminer une méthode particulière à suivre, pour arrêter ses progrès, & pour la déraciner entièrement: que tout ce qui pourroit diminuer la communication des malades, de leurs effets, & des personnes infectées avec les saines, tendroit à remplir cet objet (voyez plus bas Chapitre IV, article, *peste divulguée*); que j'espérois que la gelée non seulement affoibliroit la contagion, mais même qu'elle contribueroit beaucoup à la détruire.

ciers de police , & tout ce qui concernoit la santé publique étoit de son ressort. Deux médecins MM. Pogaretzky & Meltzer , sur la promesse d'une récompense de mille roubles, se chargèrent de soigner chacun un hôpital de peste, & s'y rendirent.

J'observai la première gelée le 10 d'Octobre; depuis ce jour la maladie devint un peu moins cruelle , & le miasme pestilentiel plus fixe. Le nombre des malades & des morts diminua insensiblement, & le cours de la maladie, qui, peu auparavant, étoit d'un, de deux, ou de trois jours, s'étendit jusqu'à cinq & six. On ne rencontroit plus tant de grandes pétéchies lenticulaires & autres taches, ni tant de charbons; c'étoit des bubons que l'on trouvoit chez presque tous les malades.

Le grand froid qui régna (*p*) pendant les deux derniers mois de l'année, énerva tellement la violence du miasme pestilentiel, que ceux qui assistoient les malades & enterroient les morts, étoient moins facilement pris de la contagion, & en ressentoient des effets plus

(*p*) Le thermomètre de Réaumur marquoit le matin constamment entre seize & vingt-deux degrés de congélation.

lents ; & que beaucoup de pestiférés même n'étoient que légèrement malades , & marchaient quoiqu'ayant des bubons.

La fin de l'année 1771 termina , graces au ciel , ce cruel fléau , tant à Moscou que dans tout l'Empire de Russie. Outre les trois villes nommées ci-dessus , il y avoit eu plus de quatre cents villages infectés.

Le tems fut très-froid pendant tout l'hiver. Pour détruire tous les germes du levain pestilentiel , on brisa les portes & les fenêtres des chambres où il y avoit eu des pestiférés ; & on parfuma ces lieux avec la poudre fumigatoire antipestilentielle (*q*) ; les vieilles maisons de bois furent entièrement démolies. On rencontra les traces de la peste par toute la ville. On découvrit même au mois de Février 1772 , plus de quatre cents corps morts qui , l'année précédente , avoient été enterrés dans les maisons. Il y a dans le froid une vertu si efficace pour détruire la contagion , qu'aucun de ceux qui déterrèrent ces corps , & les conduisirent aux cimetières publics , n'en tomba malade (*r*).

(*q*) Voyez ci-dessus Chap. IV.

(*r*) M. le Docteur Poparetzky , qui s'étoit chargé ,

Le nombre total des morts de la peste montoit, suivant les rapports au sénat & au conseil de santé, à au delà de soixante & dix mille hommes; on en comptoit plus de vingt-deux mille pendant le mois de Septembre seul (s). Si nous y ajoutons ceux qui ont été enterrés par des particuliers & en secret (t), le total montera facilement à quatre - vingt

au mois d'Octobre, du soin des pestiférés à l'hôpital Laferte, me raconta quelque tems après, que des porteurs de morts se vêtirent de peaux de moutons, qui avoient servi à des pestiférés, après qu'on les eût, au mois de décembre, exposés au grand froid pendant deux fois vingt-quatre heures; & qu'aucun d'entr'eux ne prit la peste.

(s) Ce calcul n'est pas tout à fait juste: il doit y avoir eu jusqu'à vingt sept-mille morts au mois de Septembre; puisque d'abord au commencement de ce mois, il mouroit sept cents hommes par jour, ensuite huit cents; puis mille, & enfin jusqu'à douze cents suivant les rapports de chaque jour. Mais il faut remarquer que le nombre des morts n'ayant pu être inscrit pendant la révolte, il est probable que c'est de là que provient cette erreur dans le calcul.

(t) Le nombre de ceux-ci ne fut pas petit; car dans le fort de la peste, les hommes, les chevaux & les chariots destinés à enlever les cadavres, ne suffi-

mille, auquel il faudra joindre celui des morts dans plus de quatre cents villages, & dans les trois villes de Tula, Yaroslaw & Kalomna (u) : d'où il s'ensuit que cette peste doit avoir enlevé jusqu'à cent mille hommes

On se servit d'abord pour emporter & enter-
rer les cadavres, de gens condamnés à mort
ou aux travaux publics; & lorsque ceux-ci
manquèrent, on engagea à cet effet des pau-
vres que l'on payoit : on leur donnoit à cha-
cun un manteau, des gants & un masque,
faits de toile cirée; nous leur enjoignîmes de
ne jamais toucher un cadavre avec les mains
nues. Ils refusèrent de nous obéir, leur pa-

foient pas à beaucoup près. Il y en avoit alors qui
restoient deux ou trois jours sans sépulture : les parens,
les amis, ou des pauvres engagés à prix d'argent, les
emportoient; tous par conséquent ne purent être
notés, de même que quantité d'autres que l'on en-
terroit clandestinement, & dont il n'étoit fait aucune
mention dans les rapports au sénat.

(u) Ces villes ne souffrirent pas beaucoup de la
peste, parce que leurs habitans, instruits par l'exemple
malheureux de Moscou, admirèrent d'abord toutes les
précautions. Elle fit plus de ravages dans les villages,
sur-tout dans ceux qui étoient les plus éloignés de la
capitale.

roissant impossible qu'on pût tomber malade par le seul attouchement de corps morts ou de vêtemens , ils attribuoient plutôt les effets de la contagion à une fatalité inévitable. Nous perdîmes plusieurs milliers de ces gens, qui rarement restoient bien-portans au delà d'une semaine ; j'ai appris des inspecteurs de santé, que la plupart tomboient malades dès le quatrième ou cinquième jour.

La peste , comme de coutume , n'accabla que le petit peuple : parmi les nobles & les marchands un peu aisés, si l'on en excepte quelques-uns qui furent les victimes de leur témérité & de leur négligence, elle n'attaqua presque personne. Elle se communiquoit uniquement par l'attouchement des malades & des choses infectées ; l'atmosphère ne répandoit nullement la contagion, & resta toujours très-saine. Lorsque nous visitions quelques malades, nous (x) nous en approchions assez, de façon que souvent il n'y avoit qu'un pied de distance entre eux & nous ; & sans nous servir d'aucune autre précaution que de

* (x) Il n'est ici question que des médecins qui, de même que moi, restèrent en ville ; mais nullement de ceux qui avoient des hôpitaux de peste à soigner.

ne toucher ni leurs corps, ni leurs habits, ni leurs lits, nous demeurâmes à l'abri de la peste. En regardant la langue du malade, j'avois coutume de tenir devant la bouche & le nez, un mouchoir imbibé de vinaigre.

Parmi tant de morts, je ne fache que trois gentilshommes qui aient été attaqués de la peste, très-peu de bons bourgeois, & seulement trois cents étrangers du plus bas étage; tout le reste étoit du petit peuple Russe. Les premiers n'achetoient, pendant tout ce tems de calamité, que ce qui étoit nécessaire à leur nourriture : les autres faisoient emplette de tout ce qui avoit été soustrait aux flammes, & qui se vendoit à bas prix; ils refusoient de brûler les effets qu'ils héritoient, ils emportoient même quantité de choses clandestinement; quoique nous pussions dire & faire, rien n'aidoit.

Il mourut de la peste, en ville deux chirurgiens, & quantité de sous-chirurgiens dans les hôpitaux. M. le Docteur Pogaretzky, & M. Samoïlowitz, premier chirurgien de l'hôpital Saint-Nicolas, eurent tous deux plusieurs fois la peste, & en furent guéris par des sueurs critiques, qu'ils eurent au commencement de la maladie.

La Maison Impériale des enfans trouvés, qui renfermoit à peu près mille enfans (y) & quatre cents adultes, tant nourrices & gardes-enfans, que maîtres & ouvriers, fut préservée de la peste par les précautions que je décrirai plus bas (z); il n'y eut que quatre ouvriers & autant de soldats, qui ayant franchi les haies pendant la nuit, en furent attaqués en différens tems; mais en les tenant d'abord séparés du reste de la maison, le mal n'alla jamais plus loin. C'est ainsi que cette maison entière resta saine, quoique toutes celles d'alentour fussent ravagées par la peste. Ainsi donc l'atmosphère, aussi bien pendant les plus grandes chaleurs de l'été, que pendant le tems froid (aa), ne communiqua en aucune façon la contagion;

(y) Presque tous les plus petits enfans étoient en nourrice à la campagne.

(z) Chapitre IV.

(aa) Il est étonnant que ce soit vers le solstice d'été, comme l'assurent Ruffel, (*in the natural history of Aleppo*) & Prosper Alpinus (*de medicina Ægyptiorum*) que cesse ordinairement la peste en Asie & en Afrique, tandis qu'en Europe, c'est alors qu'elle fait ses ravages, & qu'elle y est subjuguée par le froid de l'hiver.

elle se propageoit uniquement par le contact des malades & des effets infectés.

La peste attaquoit beaucoup plus facilement les personnes jeunes & robustes, que les vieillards & les foibles ; les femmes grosses & les nourrices n'en étoient pas à l'abri. Il m'a paru que les enfans au dessous de quatre ans la prenoient plus difficilement, mais, qu'une fois infectés, ils avoient les plus mauvais symptômes.

Quoique chez quelques-uns on n'observât point de fièvre marquée; presque tous ceux cependant qui étoient malades de la peste, avoient plus ou moins de fièvre. Il y en avoit, en petit nombre à la vérité, qui tomboient dès le commencement, du délire dans une phrénésie accompagnée d'une fièvre violente. La plupart étoient foibles, & ne se plaignoient que d'angoisses & de maux de tête.

Cette histoire de la peste paroîtra peut-être trop longue à beaucoup de personnes; mais je suis persuadé qu'il fera infiniment plus aisé de découvrir la nature de ce mal, de s'assurer de la façon dont il se répand, & de chercher des méthodes curatives & préservatives convenables, d'après le simple récit de son commencement, de ses progrès; d'après la des-

cription des symptômes & autres circonstances, que par tous les raisonnemens & les dissertations qu'on trouve dans les gros volumes écrits sur cette maladie.

Le médecin de l'hôpital militaire chercha long-tems, comment, & de quelle façon la peste y étoit venue, & trouva enfin que deux soldats y étoient morts au mois de Novembre 1770, peu après leur arrivée de Choczim, où la peste régnoit alors; & qu'un Colonel qu'ils avoient suivi, étoit mort en chemin. Le professeur d'anatomie disséqua peut-être les corps de ces deux gens; & si c'est la peste qui l'enleva, c'est d'eux qu'il l'avoit prise. Il est vraisemblable que les infirmiers furent infectés en touchant souvent ces deux soldats lorsqu'ils vivoient encore, ou bien que ce fut par l'atouchement de leurs vêtemens & de leurs cadavres; ils répandirent ensuite la contagion parmi leurs familles.



 CHAPITRE II.

 DIAGNOSE OU CONNOISSANCE
 DE LA PESTE.

D'APRÈS le contenu du chapitre précédent & d'autres histoires de pestes, il est certain que c'est une maladie très-aigüe, le plus souvent accompagnée de pétéchies, de bubons, de charbons, d'anthrax; avec de la fièvre, à moins qu'elle ne tue subitement; fort contagieuse, & apportée par voie de contagion d'Egypte, ou d'autres provinces de l'Empire Turc.

Pour pouvoir absolument déterminer qu'une maladie est la peste, il faut qu'elle ait tous les symptômes que je viens de décrire, dans un ou plusieurs malades qui en sont atteints. Nous avons vu plus haut, qu'ils se rencontroient tous dès le commencement de la peste de Moscöu, de sorte qu'ils n'auroient dû laisser aucun doute sur la nature du mal. Ces mêmes symptômes pris à part, ne constituent pas la peste; car la rapidité du cours de cette maladie lui est commune avec plusieurs autres: on trouve des pétéchies, & même d'assez

grandes, dans les fièvres putrides ordinaires ; il y en a aussi d'autres où on rencontre des charbons & des anthrax ; les bubons sont aussi produits par le mal vénérien & par le scorbut ; & quelquefois même, quoique rarement, dans les fièvres putrides la crise se fait par des abcès sous les aisselles, mais ils surviennent alors plus tard, & ces fièvres n'ont pas les autres symptômes qui, joints aux bubons, constituent la peste. La forte contagion, par laquelle ce mal se communique d'une personne à l'autre, doit nécessairement entrer dans la définition de la peste ; car sans une telle contagion il n'y a pas de peste. En un mot, s'il y a communication, soit par le commerce, soit en tems de guerre, avec les Turcs ou l'Égypte, & que quelques personnes, ou beaucoup de monde, soient attaquées d'une maladie à laquelle la définition que je viens de donner convient entièrement, il est sûr que c'est la peste. En pareils cas, les médecins ne sauroient être trop sur leurs gardes ; la moindre erreur de leur part peut causer de grands dommages. S'ils donnent le nom de peste à une maladie qui ne l'est pas, ils font un grand tort au commerce & à la chose publique, ils jettent, sans raison, la terreur dans tous

les esprits ; mais si , d'un autre côté , ils ne la reconnoissent pas lorsqu'elle existe , ou qu'ils négligent de déclarer au gouvernement que c'est elle , ils empêchent qu'on ne s'oppose à ses progrès dès le commencement , & font par conséquent cause de l'horrible calamité qui accable des peuples entiers.

Nous avons vu dans le chapitre précédent , combien aisément la peste , que nous avons reconnue dès le commencement , a été étouffée dans l'hôpital militaire ; & on peut juger de là combien sûrement on auroit pu , avec les mêmes précautions , l'éteindre dans la fabrique de draps , si on l'avoit déclarée dès le mois de Janvier quand elle y commença. Dans ce tems-là le venin pestilentiel , comme engourdi & plus fixe à cause de la saison froide , se répandoit plus lentement ; mais ensuite , excité & rendu plus subtil par les chaleurs de l'été , il commença au mois de Juin ses ravages , infectant promptement , & tuant en très-peu de tems.

Ce mal commence différemment suivant les diverses constitutions des personnes qu'il attaque , & les saisons de l'année : il se présente quelquefois sous le masque d'autres ma-

ladies (a); mais le plus souvent les premiers symptômes font, le mal de tête, l'abafourdissement comme s'il l'on étoit ivre, les frissons, l'abattement & le manque de forces, une petite fièvre avec des nausées & des vomissemens d'une plus ou moins grande quantité de différentes matières; les malades ont alors les yeux rouges, le regard triste, la langue blanche & chargée. Dans cet état ils peuvent quelquefois pendant des heures, & même un jour ou deux, se tenir debout & marcher. Ils sentent de la démangeaison & des douleurs aux endroits où les bubons & les charbons font prêts à paroître. Dans le fort de la peste beaucoup de malades périssent le second ou le troisième jour, avant que les tumeurs aient pû fortir, n'ayant que des pétéchies ou des

(a) » La peste même prit quelquefois le masque
 » d'autres maladies. Lorsqu'en 1713 elle régnoit à
 » Vienne, elle se cachoit souvent sous la forme de
 » pleurésie, de catarrhe, de squinancie; peu après
 » survenoient des bubons & des charbons, marques
 » certaines de la peste, & accompagnés des symptô-
 » mes ordinaires. » Van Swieten *Comment. sur les*
Aphoris: de Boerhave au §. 1404, Tom. 5. pag. 152,
 152. Voyez encore *Description de la peste de Vienne,*
 &c. en Allemand page 245.

taches rouges, qui paroissent sur la peau peu avant la mort, & quelques-uns même sans ces taches (*b*). Les bubons & les charbons forment ordinairement le second ou le troisième jour, rarement le quatrième. Chez quelques-uns la peste s'annonce sous l'apparence d'une maladie inflammatoire, comme le dénotent alors la forte chaleur, la soif, les urines foncées, la rougeur des joues, le délire furieux & phrénétique; mais chez la plupart elle prend au commencement la forme d'une fièvre nerveuse: la chaleur est légère, la soif de même, les urines sont crues & claires; ils ne se croient que légèrement malades, jusqu'à ce qu'un violent abattement, des bubons, des charbons, des pétéchies & des vibices, ne leur laissent plus à eux-mêmes & à ceux qui les entourent, aucun doute sur le danger où ils se trouvent. Il arrive, mais rarement, qu'elle prend le type d'une fièvre intermittente. Presque tous ceux que la peste emporte, meurent avant le sixième jour; ceux qui passent le septième, ont tout lieu d'espérer d'en réchapper.

(*b*) Consult. *Chenot de Peste Chap. IV, pag. 97, & Sydenham Sect. II, Chap. II.*

Les Bubons.

Le bubon (*d*) est une tumeur glanduleuse, sensible, plus ou moins élevée & profonde, qui a son siège dans les glandes inguinales ou subaxillaires. Dans la peste ce même nom se donne aux autres tumeurs glanduleuses externes dans toutes les parties du corps; de là vient qu'on dit qu'il y a des bubons aux joues, au cou, &c. Leur siège ordinaire aux aines, est un peu au dessous du pli de la cuisse; & sous les aisselles, quelques travers de doigt plus bas que le fond de leur cavité. Les bubons font la vraie crise de la peste; cette crise pour ramener la santé, doit être rendue parfaite par l'entière maturité & suppuration de ces tumeurs. Il arrive souvent qu'un bubon parvient à la grosseur d'une noisette, ou même d'une noix, & qu'il disparoît peu après; ou bien que

» (*d*) Les aines, dit Van Swieten, se nomment en
 » Grec *bubones* & l'on donne aussi le même nom aux
 » tumeurs de ces glandes. Les tumeurs glanduleuses
 » situées dans d'autres parties du corps furent égale-
 » ment appellées *bubons*. L'usage a cependant voulu
 » ensuite que l'on réservât ce nom aux tumeurs sous
 » les aisselles & aux aines » : Voyez *Comment. in Apho-*
rism. Boerhav. ad § 1448, Tom. V, pag. 437, & § 416;
 Tom. I, pag. 727, & suiv.

nonobstant qu'il reste, il ne s'enflamme pas, & demeure insensible: dans l'un & l'autre cas le malade ne s'en trouve pas foulagé, & dans le premier, la mort n'est pas éloignée. Il survient quelquefois tout à coup de gros bubons, flasques, sans inflammation ni douleurs remarquables, qui foulagent tellement, que les malades, qui peu auparavant sembloient être à l'extrémité, se lèvent, mangent, & se croient en santé; mais peu d'heures après ils meurent subitement. Lors donc que les bubons croissent insensiblement, qu'ils sont rouges, douloureux, tendant à suppuration, & que les autres symptômes de la maladie s'apaisent, il y a lieu de s'attendre à une crise parfaite. Ordinairement il n'y a qu'un seul bubon à une aine ou sous une même aisselle; on rencontre quelquefois un bubon à chaque aine, plus rarement aux deux aisselles, mais plus fréquemment à une aine & à une aisselle en même tems.

Les Parotides.

Les parotides accompagnent quelquefois la peste, & peuvent alors être comparées aux bubons; mais elles ne font pas une crise aussi complète que les bubons des aines ou des aisselles.

Les Charbons & les Anthrax.

Le charbon est une tache gangreneuse de la peau, ressemblante à une brûlure, d'où ce nom peut lui être venu; il consiste en une rougeur surmontée de petites vessies pâles, livides ou noires, entourée d'un cercle enflammé; cette rougeur dégénère bientôt en une croûte noire & dure (*d*). Le nom d'anthrax, qui signifie en grec la même chose que *carbo* en latin, est ordinairement donné à un mal semblable au charbon, mais plus considérable & plus élevé que lui; il pénètre plus avant dans la graisse, & est entouré de chairs enflammées & douloureuses (*e*).

On trouve les charbons au cou, aux joues, sur la poitrine, sur le dos & aux extrémités; quelquefois même sur les bubons; on rencontre communément les anthrax au cou & au dos. Le charbon commence par un petit point, d'où il s'étend comme d'un centre; il a une ou plusieurs petites vessies, qui, en se rompant, laissent couler de la sanie; & la peau

(*d*) Voyez *Aur. Cornel. Celsi medic. Lib. V: Cap. 28, N^o. 8.*

(*e*) *Ibid. N^o. 1, & consult. Van Swieten Comment. in Boerhavi Aphor. ad § 416, Tom. I, pag. 729:*

livide en dessous se gangrene. Quand les forces manquent au malade, le charbon ne s'éleve pas; mais s'il lui en reste encore assez, les parties voisines s'enflamment, il paroît autour de l'escarre un cercle rouge, qui va en suppuration, & commence ainsi à détacher la partie morte du vif: lorsque cette suppuration continue sous la partie gangrenée vers le fond, l'escarre détachée de tous côtés, tombe & laisse un ulcère. Les charbons paroissent quelquefois sans qu'il y ait des bubons, souvent ils les accompagnent, & paroissent alors communément plus tard.

Les Pétéchies & les Vibices.

Les pétéchies sont semblables à celles que nous voyons dans les fièvres putrides, ou bien plus grandes; quelquefois elles sont même du diamètre d'une lentille, de couleur pourpre, livide ou noire. Il arrive encore que la peau est bigarrée d'un nombre infini de petits points & de vibices livides ou noires, qui la font paroître comme si elle avoit été fouettée. Toutes ces taches sont très-mauvaises, & les dernières annoncent une mort prochaine.

Le Pouls.

Quant au pouls dans cette maladie, je n'en

puis rien dire d'après ma propre expérience. La peste de Moscou ayant été si contagieuse, qu'on en étoit infecté par le seul attouchement des malades, nous nous abstenions de tâter le pouls. Les médecins & chirurgiens des hôpitaux le tâtoient, ayant des gants aux mains; d'autres se servoient de feuilles de tabac, qu'ils mettoient auparavant sur le poignet du malade. Je fais par les rapports qu'ils ont envoyés au comptoir de médecine, que le pouls différoit beaucoup chez différens malades, qu'il étoit très-inconstant dans le même homme, tantôt fréquent, dur, fort; tantôt lent, mou, petit; mais le plus souvent foible & plus ou moins fréquent. Si notre propre conservation (*f*) ne nous eut pas porté à éviter un danger certain en nous abstenant de tâter le pouls des malades, nous aurions dû le faire par égard pour les autres citoyens, que, sans cette précaution, nous aurions infectés en leur apportant la contagion. Les médecins accoutumés à l'observation des maladies, pouvoient en quelque sorte juger par

* (*f*) Je parle encore ici de moi & des autres médecins, qui n'ayant point d'hôpitaux de peste, étions restés en ville & suivions notre pratique.

analogie du degré de chaleur & de la force de la circulation , en examinant la couleur du visage , la disposition de tout le corps , la respiration , l'état de la langue & de la bouche , la soif , les urines & toutes les autres circonstances. Il ne faut cependant pas croire , que je veuille conclure de là , qu'il est inutile & superflu de tâter le pouls dans cette maladie.

La diversité des symptômes a donné lieu à l'opinion qu'il y a trois espèces de pestes : la peste pétéchiale , celle accompagnée de charbons , & celle à bubons. L'histoire que je viens de donner , démontre suffisamment que c'est une seule & même maladie , qui , sous diverses circonstances , & en différens tems , est plus ou moins violente. On rencontre souvent des pétéchies , des bubons & des charbons à la fois chez le même malade ; ou bien ils s'y succèdent les uns aux autres. Au mois de Juillet le grand nombre des pestiférés mourait avant l'éruption des tumeurs , avec les seules pétéchies ; en Août & en Septembre , on trouvoit ces exanthèmes joints aux bubons & aux charbons chez presque tous ; depuis la mi-
Octobre ce mal , devenu moins cruel , produisoit encore des pétéchies & des charbons , mais ils n'étoient plus ni si malins , ni si fréquens.

Avant ce dernier période, sur cent malades, il en réchappoit à peine quatre; tandis que pendant les derniers mois de l'année il en guériffoit bien davantage. Sydenham observa la même chose dans la peste de Londres (*g*);

» Les premiers mois, dit-il, que la peste régna,
» presque chaque jour des gens infectés mou-
» roient subitement dans les places publiques,
» sans s'appercevoir d'avance d'aucun mal;
» tandis que lors que la peste eut duré quel-
» que tems, elle ne tuoit plus personne, à
» moins que la fièvre & les autres symptômes
» n'eussent précédé : d'où il s'enfuit que ce
» mal fut plus cruel, & plus vif dans son
» commencement que dans la suite (*b*), quoi-
» que d'abord il eut emporté moins de mon-
» de, que lorsque son influence sur les corps
» humains eut augmenté » . La nature cher-
che à se délivrer du mal par les bubons. Les
charbons & les pétéchies sont simplement des
symptômes qui dénotent la solution putride
des humeurs, & une très-grande acrimonie;
d'où il s'enfuit, que plus on rencontre des

(*g*) Sydenham *Seçt. IV, Cap. III.*

(*h*) Il est à remarquer qu'elle commença en été.

premiers, & moins de ceux-ci, plus la peste est légère.

Le Prognostic.

Il est impossible de former un prognostic certain sur chaque malade en particulier. « En » effet, dit Chenot, cette maladie, qui est un » vrai Protée, prend en peu de tems différen- » tes formes, présente de nouveaux phéno- » mènes, offre des scènes qui varient singu- » lièrement par leur origine, leurs liaisons, » leurs progrès & leurs suites, non seulement » chez plusieurs, mais chez un seul & même » malade. Dans celui-ci une légère attaque » précède un enchaînement imprévu de maux ; » chez celui-là une violente secousse se ter- » mine heureusement : un autre réchappe con- » tre toute espérance, lorsque la force du » mal sembloit le condamner à mourir. Vous » en voyez périr un, qui à peine se croit ma- » lade, & marcher d'autres comme des gens » en bonne santé, qui meurent quelques heu- » res après » (i).

Une bonne suppuration des bubons, & la séparation de l'escarre des charbons, jointes à

(i) Chenot *de Peste* pag. 93. Consult. Ruffel *The natural history of Aleppo.*, page 229 & 235.

la diminution des autres symptômes, donnent un bon prognostic.

Différence entre la peste & les fièvres putrides.

Tout ceci fait voir clairement quelle distance il y a de la peste aux fièvres putrides & malignes, que quelques auteurs ont nommées pestilentielle (*k*), à cause de leurs effets destructeurs; & combien elles en diffèrent. Ces fièvres putrides ont ordinairement un cours beaucoup plus lent; elles n'ont jamais tous les symptômes qui accompagnent la peste, & ne sont pas si meurtrières; quand elles deviennent contagieuses, ce n'est qu'à un beau-

(*k*) Chenot de Peste, pag. 52, dit: « Je conseille
 » donc que l'on donne aux maladies épidémiques,
 » qui par la contagion, la violence de leurs symptô-
 » mes, & quelques irrégularités, semblent approcher
 » de la peste, un nom d'après quelque symptôme
 » prédominant, préférablement à leur donner mal à
 » propos celui de peste, source d'erreurs pour les fa-
 » vans, & de frayeurs pour le peuple ». Sauvages
 dans sa Nosologie, Tom. I, pag. 414, s'exprime ainsi:
 » La peste diffère des maladies pestilentielle, en ce
 » qu'elle constitue un genre de maladie unique & dé-
 » fini; & qu'il y a autant de maladies pestilentielle,
 » qu'il y en a de malignes & d'épidémiques, qui em-
 » portent plus de monde, qu'il n'en réchappe ».

coup moindre degré qu'elles possèdent ce pouvoir de se propager.

Comment la peste se communique.

Les argumens que je vais produire , me semblent mettre hors de doute , que le venin pestilentiel apporté parmi nous , s'y propage par l'attouchement des malades & des effets infectés , ou d'un air renfermé & chargé de particules contagieuses , & point du tout par l'air libre de l'atmosphère. Personne n'est à l'abri des maux épidémiques , dont les causes sont dans l'atmosphère , ils sont inévitables. Dans la peste ceux qui s'abstiennent de communication quelconque avec les malades , tant immédiate , que par diverses substances qui contiennent le venin , en restent exempts , quoiqu'ils vivent dans un pays ou dans une ville où elle fait des ravages ; tandis que les pauvres , obligés de gagner leur vie par le travail , & moins inquiets de leur conservation , n'évitant pas le commerce des malades , se couvrant de vêtemens qu'ils achètent à vil prix , ou qu'ils héritent , & ainsi continuellement exposés à la contagion , sont principalement attaqués de ce mal. Si la cause de la peste étoit dans l'atmosphère , ou qu'elle y fût portée çà & là dans son état d'activité , il s'ensuivroit ,

au contraire de ce qui arrive, que tous les habitans du même pays, au moins du même lieu, de quelque condition qu'ils soient, en devroient être attaqués indifféremment, comme on l'observe dans plusieurs maladies épidémiques. La seule chose qu'on puisse, quant à la peste, attribuer à l'atmosphère, est que ses différentes températures peuvent plus ou moins disposer nos corps à recevoir la contagion, qu'elles peuvent augmenter la violence du miasme, l'émousser ou le détruire. Ceci étoit déjà connu de Sydenham, lorsqu'il écrivit: « Je soupçonne cependant fort que la » disposition de l'atmosphère, quelque favorable qu'elle soit à la peste, ne peut pas la » produire; mais que la peste, toujours quelque part existante, est apportée d'endroits » infectés dans d'autres par des effets ou l'arrivée de quelques pestiférés, & qu'elle ne » s'y répand pour lors qu'à la faveur d'une » disposition favorable de l'air (l) ». L'opinion de Van Swieten est conforme à notre expérience (m): « Ceux, dit-il, qui à la première

(l) *Seçt. II, Cap. II.*

(m) *Comment. in Aphorism. Boerhaviï ; ad § 1407, Tom. V. pag. 157 & suiv.*

» nouvelle que la peste est dans le voisinage ,
» ont changé de demeure , & ont vécu loin
» de la contagion , en font , comme l'on fait ,
» restés faufs. Mais des observations appren-
» nent aussi , que ceux qui se sont renfermés
» dans leurs maisons , séparés de tout com-
» merce des hommes , n'ont point eu la peste.
» On trouve dans les auteurs plusieurs cas
» semblables (*n*) de gens , qui ayant eu soin
» de s'approvisionner d'abord de choses né-
» cessaires à la vie , ont ensuite fermé leurs
» maisons , de façon que pendant tout le tems
» que la peste régnoit , on n'entendit pas par-
» ler d'eux. La calamité publique finie , on
» trouvoit qu'il n'y avoit point eu de mort
» dans leurs familles. Lorsqu'en 1718 & 1719 ,
» la peste fit tant de ravages à Alep , qu'en six
» mois de tems elle fit périr quatre - vingts
» mille hommes , les familles Angloises , qui
» s'étoient enfermées dans leurs maisons , res-
» tèrent saines. Les collèges habités par des
» étudiants , & les couvents , se préservèrent
» la plupart de ce fléau de la même manière.
» Dans d'autres tems aussi , lorsque la peste
» régné à Alep , les Européens en restent à

(*n*) Il cite ici Lobb *Of the plague* , pag. 45 , &c.

» l'abri , en se tenant renfermés dans leurs
» maisons , & fans avoir aucun commerce
» avec les autres ; tandis que les habitans Ma-
» hométans , croyant par principe de leur re-
» ligion à la fatalité , ne veulent admettre au-
» cune précaution , & périssent en grand nom-
» bre. Les plus prudens cependant d'entre
» eux , sous prétexte d'un saint pèlerinage au
» tombeau de Mahomet , se soustraient au
» danger de la contagion. Quelques-uns se
» figuroient que les Européens , par une dis-
» position particulière , étoient moins sujets à
» la peste ; mais des observations certaines ont
» démontré que les natifs de ces contrées ,
» lorsqu'ils restent enfermés avec les Euro-
» péens , jouissent des mêmes avantages qu'eux ;
» & que d'un autre côté , lorsque ceux-ci né-
» gligent cette précaution , ou la mettent
» trop tard en usage , ou bien paroissent en
» public avant que la peste ait cessé , ils en
» sont infectés aussi bien que les autres (o). Il
» est cependant vrai qu'on lit dans le même

(o) Il cite Ruffel *The natural history of Aleppo* ,
pag. 250 — 262 , pour les précautions qui se prati-
quent avec succès , afin de se mettre à l'abri de la
peste.

» auteur (p) que les Européens ainsi renfer-
 » més causent le soir avec leurs voisins reclus
 » comme eux , de dessus les terrasses de leurs
 » maisons , & même par les fenêtres. Il paroît
 » donc qu'on en peut conclure , que la con-
 » tagion de la peste n'existe pas dans l'air ,
 » puisque ces habitans d'une ville infectée ,
 » quoiqu'enfermés , respirent le même air que
 » les autres citoyens , & que leurs corps sont
 » entourés d'air impur , sans cependant qu'ils
 » en soient infectés. Mais il est à remarquer
 » que ces conversations se font seulement au
 » haut des maisons , (q) qu'ainsi la conta-
 » gion qu'exhalent les corps pestiférés , est
 » dispersée dans toute l'atmosphère , & , pour
 » ainsi dire , divisée dans la partie inférieure
 » de l'air , & par - là devenue incapable de
 » nuire. On fait que les poisons les plus forts ,
 » délayés dans une grande quantité d'eau ,

(p) Lobb *Of the plague* , pag. 45.

(q) Ils auroient pu aussi impunément se promener dans les rues & les places publiques , & même entrer dans les maisons où il y avoit des pestiférés , pourvu qu'ils n'eussent pas touché les malades ni les choses infectées : j'en suis convaincu par ma propre expérience , aussi bien que par celle des autres.

» ne peuvent plus nuire. Il paroît donc que
» le venin de la peste est sur-tout très-dange-
» reux dans les endroits où il est rassemblé en
» quantité, & beaucoup moins dans ceux où
» il est délayé & épars. Quantité d'expérien-
» ces confirment cette opinion, &c. » C'est
ainsi que ce grand homme, doué d'un génie
supérieur, en faisant les observations d'autrui,
tire des conclusions, par où il démontre qu'il
ne faut jamais regarder les qualités de l'atmos-
phère comme causes de la peste, & que l'air ne
transporte pas la contagion au loin. Il me pa-
roît que ce que j'ai déjà dit, & que je confir-
merai plus bas par de nouveaux exemples,
rend la vérité de ce sentiment plus claire que
le jour. Les mêmes observations constatent
que l'air libre ne devient jamais contagieux,
sinon dans le voisinage des places où plusieurs
cadavres d'hommes morts de la peste, restent
sans sépulture, & y pourrissent; mais que l'air
renfermé & chargé de quantité d'exhalaisons
épaisses qui sortent des corps de beaucoup de
malades entassés dans une même chambre,
peut infecter les gens sains qui y entrent;
& qu'enfin ces mêmes exhalaisons perdent
leurs qualités nuisibles, dès que par une com-
munication libre avec l'atmosphère, elles y

font dispersées & divisées. Nous avons vu que le froid de l'hiver a émoussé, & comme gelé le venin de la peste; que la chaleur de l'été, au contraire, l'a rendu plus violent & plus volatil; & que cependant l'atmosphère est restée aussi saine en été qu'en hiver.

Comparaison de la peste avec la petite vérole.

Il n'y a pas de maladie à qui la peste puisse être mieux comparée qu'à la petite vérole. L'une & l'autre se prennent par la contagion; leur attaque à toutes deux est accompagnée de maux de tête & de vomissemens; la fièvre est d'ordinaire plus forte dans la petite vérole, que dans la peste; surviennent ensuite les tumeurs qui sont propres à chacune d'elles; dans l'une, des pustules d'une forme déterminée & particulière; dans l'autre des bubons: alors les autres symptômes diminuent, &, s'il se fait une bonne suppuration, les malades réchappent de ces deux maladies.

Outre cela il y a dans la peste, comme dans la petite vérole, des éruptions symptômatiques; on rencontre dans la petite vérole des pétéchies & quelquefois des charbons; mais ils sont beaucoup plus fréquens dans la peste. Il arrive quelquefois que des sueurs guérissent

des

des malades de la peste avant l'apparition des tumeurs & des exanthèmes; il y a de même une fièvre variolique sans varioles (*r*). Le venin de la petite vérole, quoique présent, est dans certaines saisons fixe & inactif, au point de n'attaquer que ceux qui ont une communication immédiate avec les malades; tandis que dans d'autres tems, & d'autres dispositions de l'air, devenu plus volatil & plus actif, il se répand facilement au loin par les diverses substances qui le renferment; c'est encore ce que la petite vérole a de commun avec la peste (*s*). Sur mille hommes il y en a un ou deux qui ne prennent jamais la petite vérole, lors même qu'ils vivent avec des personnes qui

(*r*) Sydenham, *sect. II, cap. III.*

* (*s*) De peur de mal-entendu, il faut que je m'explique: je veux dire qu'il y a des tems, où les matières empestées, comme celles qui contiennent le venin variolique, n'infectent pas si vite ceux qui les touchent; tandis que dans d'autres circonstances un léger attouchement de pareils effets suffit pour être infecté; quoique le danger soit toujours très-grand, lors même que l'un ou l'autre miasme paroît sans activité. Il y avoit, par exemple, beaucoup d'effets empestés dans la ville de Moscou en Décembre 1771; mais le miasme ayant perdu de force, peu de gens en étoient attaqués.

l'ont; j'ai aussi vu quelques gens qui n'ont jamais été attaqués de la peste, quoique continuellement exposés à la contagion. Une femme Allemande, mère d'un tailleur, soigna son fils, sa brue, & sept de leurs enfans, qui tous, avec une servante, avoient la peste, & en moururent; elle seule resta saine, & continua de se bien porter. Une vieille femme Russe demeuroit dans une chambre avec deux autres femmes & huit enfans, elle seule, avec un enfant de six mois, survécut à tous les autres, que la peste enleva; ces cadavres restèrent dans la maison deux jours entiers avant qu'on les inhumât, elle les avoit embrassés plusieurs fois sans aucune précaution, elle avoit servi les malades; malgré cela elle n'eut pas la peste. De même, la femme du maître ramoneur, dont je parlerai plus bas (*t*), qui soigna son mari, & un autre malade couché dans la même chambre, pendant tout le tems de leurs maladies, resta bien-portante. De pareils exemples sont cependant fort rares; & peut-être un seul homme entre mille a cette prérogative.

(*t*) Chap. IV.

La petite vérole est chez nous (*u*) beaucoup moins destructive que la peste ; la plupart en réchappent ; & ceux qui l'ont une fois eue, ne la reprennent plus de leur vie. Elle est continuellement parmi nous, depuis qu'elle nous a été apportée d'Asie par les Arabes, au septième siècle (*x*). En cela elle ne ressemble point à la peste, qui tue presque tous ceux qu'elle attaque ; qui revient plusieurs fois dans le même individu ; & enfin, qui, une fois éteinte, ne reparoit plus en Europe, à moins

(*u*) La petite vérole fait autant de ravages chez les Kalmoucs, que la peste chez nous ; de là vient leur coutume, que lorsque quelqu'un parmi eux est attaqué de cette maladie, ils levent leur camp, & s'enfuient au loin, laissant le malade avec autant de nourriture & d'eau qu'il lui en faut pour quelques jours.

(*x*) Presque tous les gens du peuple ont la petite vérole dans leur enfance, parce qu'ils sont exposés sans aucune précaution à la contagion ; tandis que les enfans des grands, lorsque la petite vérole est épidémique, n'ont aucune communication avec les autres. C'est par-là qu'on peut expliquer, pourquoi beaucoup de Princes, avant que l'inoculation fut admise dans les cours, mouroient de la petite vérole dans un âge déjà avancé : car ils en restoit à l'abri, jusqu'à ce que par quelque hasard la contagion pénétrât jusqu'à eux.

qu'elle n'y foit encore de nouveau apportée d'ailleurs.

Ainsi donc l'inoculation, qui donne des petites véroles si légères, par lesquelles, aussi bien que par la petite vérole naturelle, on est préservé pour toute la vie du retour de cette maladie, ne convient pas quant à la peste : car il est prouvé par l'expérience, que celle-ci peut attaquer le même homme plusieurs fois, non seulement dans différentes époques de la vie, mais aussi dans la même épidémie (y).

* (y) M. Orreus dans sa description de la peste, imprimée à Pétersbourg en 1784, in-4°, pag. 159, dit, que pendant la peste de Moscou quelques médecins proposèrent d'essayer de l'inoculer; mais que cette idée fut rejetée parce que » 1°. tant par les écrits sur » la peste, que par les observations faites à Yassy & » à Moscou, il étoit certain que ce mal, différent en » cela de la petite vérole qui ne revenoit jamais, atta- » quoit dans certaines circonstances plusieurs fois le » même individu. 2°. Que ce mal n'étant pas inévita- » ble, & dans l'espérance qu'il cesseroit bientôt, cette » opération, terrible par elle-même, seroit inutile & » ridicule. 3°. Qu'il paroïssoit dur & même inhumain » de forcer des gens du bas peuple, & qui vraisemblable- » ment en pourroient rester exempts, ou même » des prisonniers condamnés à mort, de passer avec si » peu d'espérance de succès, par une expérience que

Les tems de l'astrologie & des prestiges étant passé, pour faire place à la saine philosophie & à l'étude de la nature, j'aurois honte de m'arrêter aux contes & aux fables, que l'on trouve dans beaucoup d'écrits sur la peste; & il me paroît inutile de refuter les prédictions de la peste, faites sur l'apparition des comètes, sur les jeux des enfans lorsqu'ils représentent des enterremens, & construisent des tombeaux (z). La populace peut imaginer & croire des choses aussi dénuées de bon sens; mais il est étonnant qu'elles aient jamais été adoptées & écrites par des médecins. Il y auroit plus de vraisemblance à ce qu'on rapporte, que les oiseaux quittent les lieux où la peste régne; quoique je puisse assurer que cela est très-faux. Nous n'avons pas pendant toute l'année, où la peste régna à Moscou, vu voler moins d'oiseaux qu'à l'ordinaire; & ceux-mêmes qu'on gardoit dans les maisons, enfermés dans des cages, ne s'y trouvoient pas plus mal tant qu'on avoit soin de les nourrir; mais on

» chacun surement refuseroit de subir de son propre
 » mouvement, à cause du danger qui l'accompagne,»

(z) Diemberbroek de peste.

peut aisément se figurer que dans un bouleversement pareil, on avoit en général peu soin d'eux; de forte qu'il y en avoit beaucoup qui mouroient de faim & de soif. C'est ici qu'appartiennent aussi les rêves d'autres auteurs, qui se font imaginés voir des nuages (*aa*) nager dans l'air, qui infectoient les maisons sur lesquelles ils tomboient; ou des globes enflammés ou bleus (*bb*), qui apportoit la peste. En Juillet & Août le ciel a été serein à Moscou, ensuite il a été souvent couvert, & jamais personne n'a rien vu de semblable. D'ailleurs cela est trop éloigné de toute vraisemblance, pour qu'on puisse y ajouter foi le moins que ce soit. L'esprit des hommes frappés de frayeur, est enclin à imaginer des fables & à chercher de l'extraordinaire ou du merveilleux dans les causes & les effets des grandes calamités; en négligeant d'observer le cours naturel des choses (*cc*).

(*aa*) Schreiber de *Pestilentia*, pag. 6. Sorbait *Consil. de peste* pag. 34 — 36.

(*bb*) Sorbait *ibid.* pag. 137 — 140, § *medic. practic. tractatus VIII, cap. XV.*

* (*cc*) C'est dans ce chapitre que j'aurois dû par des argumens, refuter l'opinion de ceux qui croient que la

peste n'est que le plus haut degré des fièvres putrides ; qu'elle n'est pas une maladie essentielle par elle-même ; que sa cause est dans l'air , comme celle des autres maladies épidémiques ; & qu'elle naît dans nos climats , sans y être apportée d'ailleurs : mais cette doctrine se ressent tellement des ténèbres du moyen âge , elle est si peu conforme à l'esprit philosophique & observateur du dix - huitième siècle , que je ne crois pas devoir m'arrêter à la combattre , & à prouver par des répétitions , ce que l'expérience de la plus grande partie de l'Europe , depuis plus d'un siècle , démontre. D'ailleurs il ne faut que faire attention à l'effet des quarantaines ; comment elles arrêtent les progrès de la peste , en lui barrant le chemin ; & lire les observations de ceux qui ont vu ce fléau , pour être convaincu qu'il nous est apporté d'Égypte , ou par les Turcs ; & que c'est par le seul attouchement des malades ou des choses infectées , que ce mal se communique & se propage. Les faits que je rapporte dans ce traité me paroissent avoir mis cette vérité dans un tel jour , que ce seroit se refuser à l'évidence que d'en douter.



CHAPITRE III.

TRAITEMENT DE LA PESTE.

ON n'a encore trouvé contre la peste aucun remède spécifique, qui, par une vertu particulière, puisse rendre le miasme pestilentiel incapable de nuire, ou le détruire lorsqu'il a déjà pénétré dans le corps humain; qui plus est, on ne connoît jusqu'à ce jour aucune méthode certaine, ni traitement qui guérisse beaucoup de ceux qui en sont attaqués. Au commencement & pendant la fureur de la peste, la violence du miasme surpasse infiniment la force de tous les remèdes, & presque tous ceux qui en sont attaqués meurent, soit qu'ils en usent ou non. Lorsque la peste est devenue moins violente, plusieurs personnes guérissent sans le secours de l'art. De là vient que des auteurs, d'ailleurs dignes de foi, prônent différens remèdes pour la guérison de la peste; & qu'ils assurent avoir par leur moyen guéri beaucoup de gens de cette maladie. Quel amas de médicamens ne trouve-t-on pas chez la plupart des loïmograpes? Quelles formules ne renferment pas leurs li-

vres? Des recettes, dans lesquelles le mélange des remèdes contraires les uns aux autres, sans ordre & sans méthode, prouvent que leurs auteurs n'ont suivi aucune indication réelle.

Tant qu'on n'aura pas de remède spécifique contre la peste, il ne nous restera d'autre ressource que de faire des recherches sur la nature de la maladie, que le miasme pestilentiel produit: d'observer les effets qui s'ensuivent, les efforts que la nature emploie, les voies par lesquelles elle a coutume de se débarrasser du mal, & enfin les symptômes qui annoncent une bonne ou mauvaise issue: ceci connu, il faudra se laisser guider par l'analogie, & faire usage des moyens, que l'expérience nous a enseigné réussir dans des maladies, dont l'espèce approche le plus de la peste; il faudra aussi aider la nature dans ses efforts, & lever les obstacles qui s'y opposent. Nous voyons par l'histoire de la peste, que ceux qui sont attaqués de ce mal, ressentent des affections nerveuses avant que la fièvre paroisse, & que celle-ci est des plus putrides; qu'elle est accompagnée de symptômes qui lui sont propres, & qui la distinguent des autres fièvres. Il est aussi avéré qu'il y a peu de gens

chez qui elle paroît sous la forme d'une fièvre inflammatoire, & que lorsque cela arrive, ce n'est qu'au commencement de la maladie, quand le venin agissant sur les nerfs dans des personnes fort pléthoriques, cause cette espèce de fièvre avant qu'il ait porté la corruption dans les humeurs; ce qui doit survenir peu après. C'est ainsi que d'une maladie inflammatoire, on tombe tout à coup dans la plus putride.

D'après tout ceci, je trouve une double chaîne de symptômes dans la peste: les premiers dépendent de l'irritation des nerfs par le venin, qui trouble ainsi l'économie animale; les autres proviennent des effets du même venin sur la masse du sang, c'est-à-dire, de la solution putride & d'une acrimonie particulière, analogue à la nature de son levain. Je nomme le premier période *état nerveux*, & le second *putride*.

L'Etat nerveux.

Dans cet état le miasme est quelquefois chassé du corps par les sueurs: il n'a pas besoin de coction, puisqu'il est subtil & volatil, & qu'ainsi il passe facilement par les pores, par où il est chassé avec les fluides les

plus légers. Il faut venir au secours de la nature avec des remèdes qui provoquent une légère transpiration, comme les boissons tièdes, aigrelettes, des infusions en forme de thé avec du jus de citron ou du vinaigre, des émulsions camphrées, le julep camphré avec le vinaigre & le musc : ces derniers portent d'autant plus efficacement à la transpiration, qu'ils appaisent aussi les troubles des nerfs. Si jamais la saignée peut avoir lieu dans la peste, c'est dans cet état, quand ces premières agitations nerveuses produisent de violents symptômes inflammatoires chez des gens fort pléthoriques. C'est ainsi que l'on doit aider le malade dans l'état nerveux ; mais il est rare que les médecins trouvent l'occasion de le faire ; car, ou le miasme, attaquant violemment les nerfs, tue comme par un coup de foudre ; ou lorsqu'il n'excite que des troubles légers au commencement, la plupart refusent tout secours, se croyant à peine malades ; ou bien enfin cet état nerveux est de trop courte durée, comme cela est arrivé dans notre peste depuis Juillet jusqu'à la fin d'Octobre, lorsque le plus souvent, peu d'heures après l'invasion du mal, l'état putride commençoit déjà.

L'état putride.

Quand le miasme pestilentiel commence à dissoudre la masse du sang, & à lui communiquer son acrimonie, je ne doute pas que le quinquina & les acides minéraux, qui résistent si efficacement à la pourriture dans les fièvres putrides ordinaires, ne soient alors d'un grand secours. Quoiqu'un petit nombre de ceux à qui ces remèdes furent administrés, soient réchappés, l'expérience cependant ne paroît nullement contraire à ce raisonnement, fait par analogie. Les effets du quinquina & des acides minéraux sont lents, & ces remèdes doivent avoir été pris en grande quantité pendant plusieurs jours dans les fièvres putrides, avant qu'ils puissent arrêter la pourriture des humeurs qui commence : la peste l'emporte de beaucoup sur ces fièvres par la célérité de son cours, qui menace d'une très-prompte ruine, & par la violence de ses symptômes. Il ne manque donc à ces remèdes, que le degré de force dans leurs qualités, proportionné à la violence & à la rapidité du mal. Outre les difficultés causées par le mal même, on en rencontre quantité, qui dépendent uniquement de mille

circonstances , qui se présentent en tems de peste , & qui empêchent souvent les médecins de faire de bonnes observations , & de suivre une méthode dans le traitement. La plupart du tems ils sont appelés trop tard chez les malades , qui tâchent de cacher leur état , pour n'être pas séparés par force de leurs parens , de leurs amis , & transportés dans des hôpitaux : le peuple refuse tous les secours de l'art , ayant beaucoup plus de confiance dans les remèdes domestiques conseillés par les vieilles femmes ; sur-tout lorsqu'il voit qu'il en meurt tout autant de ceux que les médecins traitent. Dans les hôpitaux remplis de malades , l'air impur & contagieux , l'inspiration des vapeurs fétides , la violence avec laquelle on y est transporté , la crainte , la tristesse , le manque de la plupart des choses nécessaires à tant de malades entassés ; la dureté des infirmiers & gardes , augmentée par l'aspect continuel de tant & de si grands maux , le peu d'attention qu'on porte à chaque individu , le traitement uniforme employé pour tous , changent ces lieux de miséricorde & de charité en amas d'horreurs & de calamités , en séjour de douleur & de désespoir ; & font des temples de la santé , des antres de la mort ;

de forte que je suis encore surpris que sur cent malades il s'y en rétablisse un seul. Lisons tous les traités de la peste, nous trouverons que de semblables maux l'ont accompagnée par-tout. Qui donc s'attendra à de bonnes observations faites dans les hôpitaux de peste? Comment pourra-t-on y exiger des cures heureuses de la part des médecins même les plus savans, & employant les meilleurs remèdes? Il est par conséquent très-difficile & très-rare d'avoir de bonnes observations sur les effets des méthodes & des remèdes employés, quand la peste ravage des villes fort peuplées. Avant de pouvoir chercher des secours dans notre art, il faut que l'administration civile, & celle de la santé publique, soient dirigées de façon qu'on pourvoie au salut des citoyens, sans que cela tourne tant au détriment des malades.

Comme dans le commencement de la peste de Moscou, tous ceux qui en étoient attaqués, étoient traînés dans les hôpitaux, j'eus, de même que les autres médecins de la ville, très-rarement occasion d'essayer les effets des médicamens indiqués : plus tard, lorsque toute la ville fut infectée & ressembla à un hôpital, je me proposai de donner à ceux que je trouverois dociles, d'abord un vomitif, puis

le quinquina & les acides minéraux en grande quantité; mais la peste étoit alors parvenue à un tel degré de malignité, que presque tous mouroient inopinément dès le premier ou le second jour, avant qu'on pût administrer ces remèdes. Au mois de Septembre, une femme de vingt-quatre ans est saisie d'un mal de tête avec fièvre & vomissement, il lui survient peu après un bubon à l'aîne droite, & un autre sous l'aisselle du même côté, de la grosseur d'une noisette; le jour suivant de petites pétéchies parurent sur tout le corps; elle étoit foible, & comme étourdie, ayant la langue blanche, humide; les urines étoient pâles; elle se plaignoit sur-tout de maux de tête & d'angoisses. Après que je l'eus fait vomir moyennant vingt grains de racine d'ipeacuanha, je lui fis prendre une décoction très-forte de quinquina, sur deux livres de laquelle j'avois mis un gros & demi d'extrait de la même écorce, & un gros d'élixir de vitriol acide du dispensatoire de Londres, avec une once de sirop d'althéa: elle prenoit toutes les deux heures trois onces de ce remède, & outre cela, encore quatre fois par jour, un demi-gros de quinquina en poudre. Elle avoit pour sa boisson ordinaire une décoction d'orge, acidulée

avec de l'esprit de vitriol. Les bubons s'augmenterent insensiblement, au point que dans l'espace de quelques jours, ils étoient de la grosseur d'une noix; ils restèrent dans cet état, sans aucune marque de suppuration. La malade commença à se remettre insensiblement; & au bout d'une semaine elle étoit presque entièrement rétablie: alors elle fut mise, malgré moi, à l'hôpital, d'où elle sortit peu après, & vint me voir, jouissant d'une parfaite santé.

Nous eumes rarement occasion, par les raisons détaillées ci-dessus, de traiter de ces malades; je suis cependant persuadé qu'une pareille méthode auroit pu arracher à la mort quantité de ceux, chez qui le mal étoit foible & lent. Les cas de trois enfans, dont l'un étoit âgé d'un an, & les deux autres plus jeunes encore, semblent confirmer ce que je viens d'avancer; tous trois avoient un bubon pestilentiel à l'aîne, avec de la fièvre & une grande foiblesse. Leur ayant fait prendre une décoction de quinquina avec son extrait, ils se trouverent mieux; les bubons mûrirent & vinrent en bonne suppuration. Deux de ces enfans se rétablirent; le troisième fut enlevé, dans le tems de sa convalescence, par des convulsions provenant de la dentition. Quoique cela soit arrivé au mois de Décembre

bre

bré , où le mal , devenu plus léger , laissoit réchapper beaucoup de monde , cette observation peut pourtant servir à confirmer l'efficacité du remède , puisque les enfans sont toujours plus fortement saisis de la peste que les adultes , (a) & qu'il eut les mêmes effets salutaires dans trois qui étoient malades en même tems.

On ne peut , comme je l'ai déjà dit , espérer la guérison de la peste par les acides minéraux & le quinquina , que lorsqu'elle est dans un degré moins fort ; je fais que ces remèdes ont été donnés à bien des gens , que non seulement ils n'ont pas guéri , mais dont ils n'ont pas même retardé la mort d'un instant. Quantité d'autres médicamens de différentes espèces , comme la thériaque qu'on loue à tort contre la peste , le camphre , l'esprit de nitre doux , n'ont eu aucun succès. On doit donc en conclure que la nature horrible de ce mal l'emporte de beaucoup sur les vertus de tous les remèdes connus jusqu'à présent , de ceux même qui sembleroient le mieux devoir convenir pour le dompter. L'analogie & les observations précédentes me portent à mettre plus de con-

(a) Chenot , de *Peste* , pag. 169.

fiance dans le quinquina & les acides, donnés en grande quantité, qu'en tout autre remède; en y ajoutant, pour relever la foiblesse du malade, le camphre, l'élixir de vitriol, le vin & les vésicatoires. Ceux qui meurent dans l'état nerveux, semblent être enlevés par une affection violente de la substance médullaire du cerveau; les autres par une fièvre très-putride d'une nature particulière.

Les Vomitifs.

Quelques malades se trouverent un peu foulagés par de légers vomitifs, comme la racine d'ipécacuanha. Un chirurgien qui avoit apporté d'Angleterre une grande provision de poudre de *James*, en donna à des malades; mais je n'ai pas oui dire qu'elle ait fait un meilleur effet.

Les Purgatifs.

Les purgatifs, même les plus légers, faisoient beaucoup de mal; ils causoient un cours de ventre qu'on pouvoit à peine arrêter, & qui affoiblissoit extrêmement les malades.

La Saignée.

Sydenham conseille la saignée au commencement de la peste, avant que les tumeurs

paroissent à la superficie du corps; il marque avoir guéri par là beaucoup de malades (*b*): Sorbait (*c*) au contraire avoue avoir appris par une triste expérience, que la plupart de ceux qu'on avoit faignés étoient morts. Je regarde la saignée comme très-nuisible dans la peste. Je ne voudrois cependant pas la déconseiller entièrement & absolument, si l'état nerveux produisoit chez des personnes pléthoriques une maladie inflammatoire avec phrénésie (*d*); ce qui arriva très-rarement dans la peste de Moscou, de même que dans celle dont M. Chenot fait l'histoire (*e*).

Le traitement des Bubons.

Lorsque le venin est déjà entièrement mêlé avec les humeurs, & qu'il vient à corrompre

(*b*) *Señ. II, cap. I.* Ruffel, *The natural history of Aleppo*, pag. 242, écrit, que dans la peste d'Alep en 1742 — 1744, une forte saignée faisoit du bien le premier jour de la maladie, & que plus tard elle étoit toujours nuisible.

(*c*) *Consil. medic. de Peste*, pag. 76.

* (*d*) Voyez plus haut, au commencement de ce chapitre.

(*e*) *De Peste*, pag. 130.

la masse du fang, la nature cherche à se débarrasser de la matière de la maladie par des dépôts aux glandes externes. Dès que ces glandes commencent à grossir & à faire mal, il faut les amollir par des cataplasmes & des fomentations émoullientes, afin qu'elles reçoivent plus facilement les humeurs qui y sont poussées, & qu'elles parviennent ensuite en suppuration & à maturité; car c'est de là que dépend la guérison. On fait que cela arrive, si ces tumeurs glanduleuses augmentent peu à peu, si elles sont douloureuses, & qu'elles s'enflamment, le malade se trouvant foulagé, & les symptômes diminuant en même tems. Il faut irriter les bubons insensibles & flasques, en ajoutant aux cataplasmes émoullients, des oignons cuits sous les cendres, ou bien en mettant dessus des emplâtres stimulant, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre mélitote, auquel on ajoute le vésicatoire; ou celui-ci seul, si la grande foiblesse du malade exige une plus forte irritation. Le bubon, lorsqu'il est mûr, doit être ouvert avec une lancette, & pansé de la manière qu'on a coutume de traiter les abcès; en se servant en même tems de remèdes internes qui résistent à la pourriture, & soutiennent les forces :

le quinquina répond encore entièrement à ces deux indications. Les ulcères qui restent après les bubons, se ferment difficilement & lentement. Quelquefois, quoique rarement, les malades guérissent sans que les bubons aillent en suppuration; & il reste des tumeurs skirrhueuses, qui ne causent d'autre mal, que la légère incommodité d'un gonflement. On a aussi vu que des bubons commençoient à se dissiper, tandis que les malades se rétablissoient; mais des cas semblables étoient fort rares.

Le traitement des Charbons & des Anthrax.

Le charbon est un mal gangreneux purement symptomatique, & n'est jamais critique; car plus il y a de charbons, & plus ils sont grands; plus aussi la maladie est dangereuse (*f*): c'est pourquoi l'anthrax (*g*) est plus mauvais que le charbon. Tous ceux qui ont écrit de la peste, conseillent de scarifier les charbons jusqu'au vif, afin que l'escarre se sépare plus facilement. On a fait dans la peste

(*f*) Voyez plus haut chap. II, & Chenot de *Peste*, pag. 183, 184.

* (*g*) Grand charbon, voyez ci-dessus pag. 51.

de Moscou ces scarifications à quantité de gens, fans qu'elles aient retardé leur mort. La séparation de l'escarre est l'ouvrage de la nature, & peut, dans cette maladie, uniquement avoir lieu, quand la dégénération putride des humeurs est déjà corrigée au point, qu'elles sont en état de préserver les parties voisines de la gangrene: alors la force de la circulation seule détache les extrémités des vaisseaux sains de ceux qui ne reçoivent plus le sang; & ainsi les parties saines d'alentour & du fond, se détachent de celles qui sont gangrenées. Lorsque la condition des humeurs est telle que je viens de le dire, les scarifications facilitent la séparation de l'escarre, en délivrant les parties vivantes de la compression (*b*). Les fomentations de décoction de quinquina conviennent également ici. Lorsque l'inflammation des parties voisines est considérable, avant la chute de l'escarre, il faut l'adoucir par l'application des cataplasmes émollients. On doit irriter les charbons insensibles & flasques par des fomentations & des

(*b*) *Consult. Van Swieten Comment. in Aphorism. Boerhav. § 435, N°. 2, Tom. I, pag. 778, & § 444, 445, Tom. I, pag. 787 & suiv.*

cataplasmes antiseptiques irritans, composés de scordium, de rue, d'oignons. Les ulcères que les charbons laissent, requièrent le traitement externe qui convient à d'autres plaies, & la continuation des antiseptiques pris intérieurement.

Les Pétéchies.

Les pétéchies paroissent en différens tems dans la peste; le plus souvent cependant entre le second & le quatrième jour: le danger est d'autant plus grand, qu'elles se montrent plutôt. Les pétéchies de la grandeur des lentilles, & les vibices, sont de très-mauvais signes. Un garçon d'un an, que j'avois vu bien-portant la veille, avoit plusieurs pétéchies lenticulaires, violettes, dans différentes parties du corps, & entr'autres, une du diamètre de deux lignes au front; il mourut le même jour. Beaucoup de malades ont déjà les pétéchies un ou deux jours avant leur mort; mais chez la plupart elles ne la précèdent que de quelques heures. Plus leur couleur approche du noir, plus elles sont mauvaises: cependant le degré de danger ne peut pas être toujours déterminé par la couleur; puisqu'il arrive quelquefois que de petites taches pourpres sortent sur la poitrine

& sur le dos peu avant la mort (*i*), & que la peste enleve des hommes de différentes manières, & dérouté tous les systêmes par des symptômes imprévus & étonnans. C'est ainsi que ceux qu'on croiroit devoir mourir à l'heure même, en réchappent; & qu'au contraire ceux qui, d'après les symptômes légers, la couleur des taches & leurs forces, sembloient pouvoir aisément en revenir, meurent subitement. On ne peut rien prononcer avant le quatrième jour; celui-là passé, il y a quelque espérance de guérison. Tout ce qui peut corriger la solution putride du sang, convient aussi pour les pétéchies; aucun remède connu jusqu'ici n'a cette vertu à un plus haut degré que le quinquina & l'acide vitriolique.

Des Défaillances & des Asphyxies.

Les défaillances sont fréquentes dans la peste, & il y survient des asphyxies, dans lesquelles les malades semblent être morts: il faut donc que les magistrats aient soin qu'on n'enterre personne, avant qu'on soit bien assuré de sa mort. Cet article exige d'autant plus leur attention, que ceux qui sont char-

(*i*) Voyez Sydenham, *Seçt. II, cap. II,*

gés d'enlever les cadavres, privés de tout sentiment d'humanité par l'aspect continuel de tant de maux, en remplissent les chariots avec le même sang froid que les bouchers les chargent de veaux & de moutons égorgés.

De la Diète.

La diète qui convient dans les fièvres putrides, est également bonne dans la peste. J'ai conseillé de la bière bien fermentée, ou du vin trempé pour les foibles & les convalescens : rien ne sert plus à fortifier les esprits languissans, & à relever les forces.

Des Vers.

Il arrive souvent dans la peste, que les malades rendent des vers ronds par le haut & par le bas ; quelquefois même en quantité. Ceci n'est gueres d'un bon augure, quoique les vers ne soient, comme quelques personnes l'ont cru, ni la cause, ni l'effet de la peste. Quand les humeurs, & la bile sur-tout, parviennent au plus haut degré de pourriture & d'âcreté, les vers s'attachent moins aux intestins, & quittent facilement une demeure, qui ne leur convient plus.

Les femmes grosses attaquées de la peste

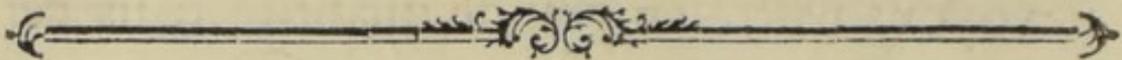
avortent presque toutes, & périssent d'hémorrhagie de matrice.

Avant de finir ce chapitre, je ne puis m'empêcher de rapporter le sentiment de M. Chenot sur l'antidote de la peste (*k*): « Le véritable
 » antidote de la peste est inconnu & le restera
 » peut-être toujours, à moins que nous ne
 » suivions une autre route que nos prédé-
 » cesseurs; & que nous ne fassions, & ne répé-
 » tions les expériences propres à nous faire par-
 » venir à une certitude à cet égard. L'inutilité
 » des remèdes composés, employés pendant
 » tant de siècles, démontre que c'est dans les sim-
 » ples qu'il faut chercher cet antidote. Le petit
 » nombre des spécifiques que nous possédons,
 » étant tous simples, nous indiquent la même
 » chose par analogie. En effet, si l'opium sou-
 » lage les douleurs, si le quinquina chasse la
 » fièvre, si le mercure guérit le mal vénérien,
 » ou au moins le fait sortir du corps, si la
 » ciguë résoud les skirrhes *cancéreux*, qui
 » osera assurer que Dieu n'a pas créé, & ac-
 » cordé aux hommes, un remède particulier
 » contre la plus cruelle des maladies. Il nous
 » l'offre peut-être dans les plantes, que nous

(*k*) *De Peste*, pag. 288.

» voyons naître en grande quantité dans cer-
» taines années & en certains tems , quoique
» rares d'ailleurs ; ou même qu'on n'a pas vues
» auparavant dans telles régions ou en tels
» lieux ; dans celles, que la confiance aveugle
» que nous mettons dans les remèdes connus,
» méprise, ou au moins que notre inattention
» nous fait négliger : peut-être est-il renfermé
» dans des remèdes composés, mais de façon
» que ses vertus y sont détruites, ou rendues
» inefficaces. Peut-être les remèdes, que nous
» employons à d'autres usages, le contiennent-
» ils. Peut-être est-il dans les plantes dont
» nous ignorons les vertus ; peut-être dans
» celles que nous regardons comme suspectes ;
» peut-être même dans les vénéneuses, dans
» les animaux, ou enfin dans les minéraux. »





C H A P I T R E I V.

D E S P R É C A U T I O N S C O N T R E
L A P E S T E.

LES précautions générales pour munir les frontières des états contre la peste, sont si bien établies chez toutes les puissances chrétiennes de l'Europe, où elles sont nécessaires, que l'entrée lui est fermée de tous côtés, & qu'elle ne peut y pénétrer, à moins que la négligence n'y donne lieu. J'en ferai mention plus bas.

*Précautions pendant les guerres contre les
Turcs.*

Avant d'en venir à ce que je crois nécessaire pour prévenir les progrès ultérieurs de la contagion dans les lieux où la peste a déjà pénétré, je crois qu'il ne sera pas inutile de dire en peu de mots les précautions qu'on doit prendre, durant les guerres avec les Turcs, afin de préserver autant que possible les armées de la peste; & d'ajouter comment on pourroit empêcher que du théâtre de la guerre elle ne fut transportée dans d'autres provinces.

Nous savons que, depuis plusieurs siècles, les

Turcs ont souvent fait plus de mal à leurs ennemis en leurs apportant la peste, que par leurs armes. Dans les croisades, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à celle du treizième, les peuples de différentes parties de l'Europe, courant à la terre sainte, ont plusieurs fois vu la plus grande partie de leurs armées moissonnée par la peste en Asie & en Afrique.

Après la prise de Constantinople par les Turcs au quinzième siècle, & la destruction de l'Empire d'Orient, il s'éleva de tems en tems des guerres entre eux & les Allemands, les Polonois & les Russes, dans lesquelles la peste ravagea les armées de ces peuples, & pénétra dans leurs pays.

Il est très-difficile, dans les guerres avec les Turcs, de préserver entièrement les armées de cette maladie : après les batailles, les soldats s'emparent des dépouilles des vaincus, & emmènent les prisonniers ; si la peste est parmi ceux-ci, tant eux, que leurs effets la communiquent aux autres.

Mais les progrès de la peste peuvent être arrêtés dans les armées, si l'on ordonne que tous les malades soient d'abord transportés dans les hôpitaux, & qu'aucun ne reste parmi les gens sains ; si les médecins & les chirurgiens

observent attentivement les symptômes des maladies; si aussitôt qu'ils trouvent quelqu'un attaqué de la peste, ils l'envoient avec ses habits, son lit, &c. (a) à un hôpital destiné à ce mal & convenablement éloigné de l'armée; si l'on a soin que les armes des pestiférés soient lavées avec du vinaigre, avant que de les donner à d'autres; & si les trophées restent long-tems exposés à l'air libre.

Lorsqu'on prend une ville, où l'on trouve encore des traces de la peste, avant de loger les soldats dans les maisons, il faut parfumer les chambres avec de la poudre à canon, ou, si faire se peut, en choisir qu'aucun pestiféré n'ait habité. M. le Général en chef, Comte Pierre Yvanowitsch de Panin, vainqueur des Turcs à Bender, m'a raconté que lorsqu'il commença le siège de cette ville, la peste y faisoit des ravages, & qu'elle y finit avant qu'il l'eût prise; ce qu'il croyoit devoir attribuer à la fumée de la poudre, qui sortoit de tant de bouches à feu, & environnoit nuit & jour les assiégés. Je suis du même avis. Il est certain que tous les acides détruisent

* (a) Il vaut mieux dire ici: que la paille sur laquelle il a couché, soit brûlée.

le germe de la peste ; la poudre est principalement composée de soufre & de nitre ; lors de la détonation , il en sort des esprits acides minéraux , qui sous la forme de vapeurs très-subtiles , pénètrent tout. Le soufre & le nitre formoient aussi la base de la poudre fumigatoire antipestilentielle , dont on se servit à Moscou (*b*)

Entre les pays , qui sont le théâtre de la guerre , & les provinces intérieures , il faut tirer des lignes gardées par des piquets , que personne , de quelque condition qu'il soit , ne puisse passer. Sur les grands chemins près de ces lignes , on établira des maisons de quarantaines , ayant plusieurs chambres séparées , où tous ceux qui reviendront de l'armée , devront , avant de passer outre , s'arrêter aussi long-tems qu'il sera nécessaire pour ôter tout soupçon sur leur compte quant à la peste. Les précautions doivent s'y observer stricte-

(*b*) On fait par les expériences de M. Priestley , que l'air nitreux a la faculté de préserver les substances animales de la pourriture , & même d'arrêter la putréfaction lorsqu'elle commence. Voyez *Experiments and observations on different Kinds of air* , London 1774 , *sect. VI* , pag. 123 & suiv.

ment: les hardes feront retirées des coffres & exposées à l'air libre. Si quelqu'un y est attaqué de la peste, il faut le transporter à l'hôpital, purifier & parfumer la chambre qu'il occupoit. Aucune marchandise ne pourra entrer, à moins qu'elle n'ait passé par les épreuves, & la même chose se fera quant aux trophées. Les couriers y déposeront les lettres, qui, après avoir été piquées avec des épingles, passées au vinaigre, & séchées à la fumée du bois de genièvre, feront données à d'autres; ceux-ci demeurant en de-çà des lignes, les porteront plus loin.

Au commencement de la peste.

Le sort des médecins est triste & déplorable depuis le commencement de la peste jusqu'à la fin; à moins qu'après l'avoir déclarée aux magistrats, & qu'en travaillant d'abord de concert avec eux de tout leur pouvoir à la détruire, ils ne soient assez heureux pour l'éteindre, à l'insçu de tout le monde, dès qu'elle paroît. Car lorsqu'elle s'est répandue au point, que les précautions que ce mal exige en divulguent la nature & les dangers, ils ont à souffrir les injures de leurs concitoyens, surtout des marchands & autres gens avides de gain,

gain, qui nient ordinairement alors que c'est la peste, parce qu'elle n'a pas encore tué plusieurs milliers d'hommes. L'unique ressource qui reste aux médecins en pareilles circonstances, est dans le témoignage de leur propre conscience, dans la religion, & l'amour du prochain, seuls capables de soutenir leur courage contre les injustices & les adversités, qui leur surviennent de toutes parts. Ainsi donc, après avoir tout bien pesé, ils n'ont qu'à suivre le mouvement de leur conscience, & remettre à Dieu le soin de leur conservation, de leur tranquillité & de leur réputation. Lorsqu'au mois de Février 1771, nous croyons avoir entièrement extirpé la peste dans son origine, notre joie étoit inexprimable ; & nous supportions volontiers les injures de ceux que nous nous imaginions alors avoir préservés d'un si grand malheur. Dans le fort de la calamité, lorsque la peste ravage tout avec la plus grande fureur, & que personne ne doute plus de la nature du mal, les médecins se trouvent encore dans des circonstances bien terribles ; puisqu'outre le danger qu'ils courent continuellement avec leurs familles, ils sont témoins du grand nombre de victimes que la mort enleve. Mais à quel point doit être malheureux celui, à qui

la conscience reproche que c'est lui qui par sa négligence est cause de tant de maux ; ou que ses concitoyens accusent avec raison de les avoir attirés sur eux par son ignorance !

Il faut étouffer la peste en secret lorsqu'elle commence.

Lorsque dans une ville ou dans quelque autre endroit, on rencontre une maladie qui répond tout à fait à la définition que j'ai donnée (c), c'est-à-dire, aiguë, très-rapide dans son cours ; dans laquelle entre le second & le quatrième jour il survient des bubons, des charbons, des pétéchies de différentes grandeurs & de diverses couleurs ; qui est aussi fort contagieuse, & commence le plus souvent par des maux de tête, & les vomissemens ; s'il y a en même tems de la possibilité que cette maladie ait été apportée par le commerce, par la guerre ou par quelque autre voie, des lieux où la peste règne ; les médecins peuvent déclarer au gouvernement qu'ils soupçonnent que c'est la peste, tandis qu'ils en font un mystère au reste de leurs concitoyens, pour ne pas causer une terreur subite, & faire tort au com-

(c) Chap. II.

merce, sans nécessité. Le haut degré de contagion faisant un des principaux caractères de la peste, il est impossible aux médecins de déterminer absolument que c'est elle, d'après le premier ou le second individu qui, dans un pays ou une ville, sont attaqués d'un semblable mal, quoique tous les autres symptômes s'y trouvent; sur-tout si la peste ne règne pas dans le voisinage. Ce doute pourra être levé en peu de jours; car si c'est la peste, elle attaquera aussi les autres personnes qui habitent la même chambre que les malades.

Lorsque des médecins, dont la science & la probité sont reconnues, dénoncent qu'ils sont convaincus de la présence de la peste; les magistrats doivent, sans faire attention aux sentimens contraires d'autres médecins, prendre soin de la santé publique, en reléguant le plutôt possible les pestiférés, & ceux qu'on soupçonne de contagion, hors de la ville dans une maison isolée qu'ils entoureront de gardes, afin que personne n'ait communication avec eux. Une famille infectée peut, sous un prétexte quelconque, être ainsi transportée de nuit, pour que les habitans ne soupçonnent pas que c'est la peste; car si la contagion est dans une seule maison,

elle pourra facilement être éteinte en secret. S'il reste aux magistrats encore du doute sur la nature du mal, ils n'ont qu'à enfermer quelques gens condamnés à mort avec les malades, & les revêtir de leurs habits, en ne négligeant cependant rien quant aux précautions : deux ou trois semaines suffiront pour parvenir à la vérité, car la peste a coutume de suivre plutôt l'infection.

Lorsque la peste est divulguée.

Quand plusieurs maisons sont infectées, il est impossible d'en faire un mystère au public, parce que les précautions qu'on doit nécessairement prendre divulguent tout. Dans pareil cas les pestiférés, & tous ceux qui ont demeuré avec eux, ne doivent plus avoir de communication avec le reste des habitans. Il faut brûler les effets des malades, excepté ceux de consistance solide & dure, qu'il suffira de laver avec du vinaigre. Ce que l'on jette au feu ne doit pas être touché, mais pris avec des pinces & des bâtons armés de crochets ; c'est de la même façon qu'il faut charger les corps morts sur les chariots qui les transportent aux lieux de la sépulture. On doit nommer des hommes de probité reconnue, fermes

& résolus, qui empêchent par leur présence & par leur autorité, que rien ne soit détourné. On doit aussi exhorter les parens & les amis des malades, à brûler les habits ou autres effets qu'ils pourroient en avoir reçus peu de tems auparavant: & les médecins doivent veiller à leur fanté, pour voir si aucun d'eux ne sera attaqué de la peste.

Un tribunal de fanté, composé de quelques personnes de qualité, de deux ou trois médecins, & d'autant de citoyens distingués, dirigera, sous l'autorité du magistrat, tout ce qui concerne la fanté publique. Il divisera la ville en quartiers, dans chacun desquels il mettra un médecin qui visitera tous les malades; il donnera ordre aux habitans d'avertir dès que quelqu'un de leurs familles tombera malade; & statuera aussi que personne ne pourra être enterré avant qu'un médecin n'ait examiné le corps & n'ait donné un billet où il soit marqué de quelle maladie il est mort. Si le nombre des médecins ne suffit pas; on y emploiera aussi des chirurgiens,

La pauvreté du peuple, & l'avarice d'autres gens, ont toujours & par-tout été les principales causes, qui ont répandu la contagion. Le pauvre, qui craint plus la faim que la

mort, se voit avec douleur privé de l'héritage d'un parent ou d'un allié; & dans la persuasion que c'est une injustice qu'on lui fait, il tâche de s'emparer en secret de tout ce qu'il peut: l'autre attiré par l'appas du gain, ne connoît plus de crainte, pourvu qu'il puisse acheter à vil prix. Il n'y a qu'un seul remède efficace contre ce mal, sans lequel on n'a rien à espérer de toutes les autres précautions; c'est de tirer du trésor public une somme, qui serve à payer à l'instant tout ce que l'on jette au feu. En effet, le sort de ceux, dont la famille est attaquée de la peste, est assez triste: perdant leurs proches, & séparés de la société, ils attendent la mort; pourquoi doivent-ils encore souffrir la perte de leurs effets, & n'avoir aucune espérance; mais prévoir même l'extrême pauvreté qui les attend, s'ils réchappent? Qu'on choisisse donc des citoyens, qui mettent un juste prix aux effets qu'on brûle, & les payent; ou bien qu'ils déposent cet argent dans une caisse publique, avec le nom de ceux à qui il appartient, afin que s'ils guérissent, on le leur restitue, & que s'ils meurent, on le donne à leurs héritiers. Tant les pestiférés, que ceux qui sont suspects de contagion, doivent être nourris & entre-

tenus aux dépens du public: l'humanité & la conservation des autres habitans l'exigent. Il faut destiner à cet usage une somme assez considérable, afin, qu'en cas de besoin, rien ne souffre de retard. Si l'on arrange tout de la sorte dès le commencement de la peste, cela n'exigera pas beaucoup de dépenses, la contagion sera facilement arrêtée, & le mal étouffé dans son origine. Lorsque la peste sera finie, tous ceux qui en seront guéris, ou auront assisté les malades, devront encore rester enfermés jusqu'à ce qu'il soit absolument sûr & hors de doute, qu'il n'y a plus rien à craindre de leur communication pour les autres citoyens. L'usage à porté chez toutes les nations Européennes le tems de l'épreuve à quarante jours, d'où on l'a nommé *quarantaine*; j'en dirai plus bas mon sentiment. Avant de leur permettre une communication libre avec le reste des habitans, il faut les dépouiller de leurs habits, les laver avec du vinaigre par tout le corps, leur donner d'autres vêtemens, brûler les anciens avec le reste des effets, & parfumer la maison avec la poudre fumigatoire antipestilentielle. Ceci fait, il ne faut cependant pas encore négliger les autres précautions; mais chercher pendant plusieurs

mois, si le germe de la peste n'est caché nulle part; si personne n'a enfermé dans des coffres, ou enfoui des vêtemens ou des marchandises infectées; car la peste pourroit, lorsqu'on s'y attendroit le moins, renaître d'une semblable source. Le germe pestilentiel contenu dans des hardes, ou renfermé dans des ballots, en devient plus mauvais, & peut être transporté de la sorte à de grandes distances & conservé long-tems. Le pouvoir destructeur de ce venin s'augmente tellement, lorsqu'il est renfermé dans des paquets de hardes bien couverts & clos, qu'il y a des exemples d'hommes qui furent attaqués des plus violens symptômes, & moururent subitement en les ouvrant (d). Dans le siècle dernier, un an après que la peste eût cessé à Varsovie, Erndtel qui rapporte l'histoire suivante, y passa pour aller avec la cour à Mariembourg & à Danzick: dans la ville de Langenfurth la femme d'un cocher, prête à accoucher, emporta au mois d'Octobre des matelas sur lesquels des gens qui étoient morts de la peste avoient couché un an auparavant. S'en étant servie,

(d) Antrechaux, *Relation de la peste*, pag. 65, &c. Chenot, *de Peste*, pag. 166.

elle fut bientôt attaquée du même mal avec des bubons aux aines , peu après elle accoucha heureusement ; mais une hémorrhagie de matrice lui étant survenue , elle mourut , de même que son enfant. Le mari périt aussi bientôt après ayant des bubons & des charbons ; & plusieurs autres personnes furent infectées , dont au delà de vingt moururent. Cette contagion dura jusqu'au mois de Février , sans cependant faire plus de dégât , parce que les gens appartenans à la cour étoient dispersés dans plusieurs campagnes & villages ; au commencement de Mars elle cessa tout-à-fait (e).

Lorsque la peste règne.

Quand ce mal est déjà répandu , il devient infiniment plus difficile à arrêter & menace d'une grande calamité prochaine. Il ne faut cependant pas désespérer entièrement : car si d'un côté le gouvernement & le tribunal de santé s'y emploient de tout leur pouvoir , & que de l'autre les habitans sont dociles , la peste pourra encore être arrêtée , sur-tout si la saison est favorable. Il faut d'abord empêcher

(e) Erndtel *Warsavia physice illustrata* , pag. 171, 172.

qu'elle ne soit transportée dans le voisinage, & dans d'autres lieux. On fera bien alors de déclarer par un imprimé, que c'est la peste qui règne, que la contagion n'existe pas dans l'air, mais qu'elle se communique uniquement par le contact des malades & des choses infectées; on enjoindra aux habitans d'obéir ponctuellement aux ordres qui seront donnés pour le salut public, & la conservation des particuliers; on les exhortera à ne pas acheter de vêtemens ni d'effets qui ont déjà servi: il ne sera d'ailleurs permis à personne de les vendre. En outre, si la peste n'est que dans une seule partie de la ville, on lui ôtera toute communication avec le reste.

Au commencement, lorsqu'il n'y a qu'un petit nombre de familles infectées, le salut public exige qu'on les transporte hors de la ville, ou bien qu'on les y relègue dans un lieu écarté, & que tout commerce avec les autres citoyens leur soit interdit; ce qui doit se faire avec humanité, avec douceur, & avec le moins d'inconvéniens que possible pour ces infortunés. Mais quand par malheur, ou par négligence, la calamité en est venue au point, que beaucoup de gens sont attaqués de la peste, & qu'elle est dispersée par toute la

ville ; il ne reste plus d'espoir que ces précautions puissent la déraciner entièrement. Il seroit alors inhumain & barbare de troubler tant de familles malheureuses, en séparant de force les malades de ceux qui sont encore en santé, en privant le pere des soins & de la présence de ses enfans, la femme de ceux de son mari, le vieillard de ceux de sa famille. Dans de pareilles circonstances cela empire le mal, en forçant en quelque façon les malades à cacher leur état. Il est d'ailleurs impossible d'arranger des endroits commodes & assez vastes pour en contenir un si grand nombre. Il ne faut cependant rien négliger pour s'opposer à un mal aussi terrible, qui se répand de tous côtés par la contagion.

Dans cette funeste situation le malheur est d'autant plus grand, que, quoiqu'on puisse imaginer, on ne trouve rien qui réponde de toutes parts à l'humanité avec laquelle on doit secourir les infortunés & les affligés, & à ce qu'exige le salut public. Si vous tirez de leurs maisons les peres de famille, les meres, les enfans, pour les envoyer dans les hôpitaux ; vous leur ôtez la seule consolation qui leur reste, vous ajoutez de nouveaux maux au malheur, & vous jetez les hommes dans un désespoir,

que rien ne fera plus capable d'arrêter. Quoique l'autre extrémité paroisse moins inhumaine; il est cependant aussi cruel & funeste au bien public de tout négliger, & de laisser un libre cours à la contagion; car la peste ravagera des villes & des provinces entières. Il faut donc choisir le milieu entre ces deux extrémités.

Qu'on destine un hôpital avec les maisons voisines, ou bien un faubourg (1) entier, aux pauvres attaqués de la peste; & que tout

(1) Les malades ainsi dispersés dans plusieurs maisons, se nuiront moins les uns les autres; ils respireront un air plus pur, & se rétabliront plus facilement. Mead conseille de faire camper les pestiférés sous des tentes; je crois qu'on ne peut rien imaginer de mieux pour arrêter la contagion: mais la saison, le climat ou d'autres circonstances rendent souvent ce moyen impraticable; il faut alors tenir ouvertes les portes & les fenêtres des chambres des malades, & y entretenir l'air continuellement en mouvement. L'exposition au vent me paroît être la principale cause de ce que la peste fait moins de ravages dans les armées lorsqu'elles campent; car, quoique le vent ait très-peu de pouvoir sur le venin qui est intimement mêlé au sang, il emporte cependant les exhalaisons, & les dissipe plus promptement; de sorte que les bien-portans ne sont ni aussi vite, ni aussi facilement infectés par les malades.

ce qui est nécessaire à la vie & pour leur traitement, y soit si bien ordonné, que ces infortunés s'y rendent volontiers, sans qu'on force qui que ce soit d'y aller. Qu'il soit permis aux autres de rester chez eux, pourvu que les maisons infectées aient un signe commun, qui les fasse reconnoître, afin que les gens sains n'y entrent qu'avec précaution. Que le tribunal de santé publique, de quelle façon ceux-ci doivent se conduire près des malades, les avertissant de tenir les portes ou les fenêtres ouvertes, d'éviter l'haleine des pestiférés, les exhalaisons de leurs corps & de leur excréments; de parfumer souvent les chambres avec du vinaigre, &, tant que faire se pourra, de ne toucher avec les mains nues ni les hommes ni les effets infectés; ou, s'ils les ont touchés, de tremper d'abord leurs mains dans le vinaigre.

Il faut nommer des prêtres, des médecins, des chirurgiens & des infirmiers qui prennent soin des pestiférés; & leur accorder de bons honoraires.

Les magistrats doivent être attentifs à ce que les cadavres ne restent pas long-tems sans sépulture, mais simplement l'espace de tems nécessaire pour constater la mort.

Il faut munir ceux qui enterrent les morts contre la contagion, en leur donnant des manteaux & des gants de toile cirée, qu'ils devront laver souvent dans le vinaigre; & pour qu'ils ne prennent pas les cadavres avec les mains, on pourra faire divers instrumens avec lesquels ils les enleveront.

Les lieux destinés à la sépulture feront hors des villes, & à quelque distance des grands chemins: on mettra les cadavres dans des fosses profondes, on les couvrira toujours d'une couche de terre, pour en arrêter les exhalaisons, & empêcher que les chiens ou les corbeaux n'en emportent des lambeaux.

J'ai déjà souvent démontré que l'atmosphère à Moscou, dans le fort même de la peste, a toujours été saine, & point du tout contagieuse, non seulement en hiver, mais aussi dans le milieu de l'été, où la saison est dans cette ville aussi chaude que dans les autres parties de l'Europe, excepté celles qui sont tout-à-fait au midi, le thermomètre de Réaumur marquant continuellement alors de seize à vingt-deux degrés à l'ombre au milieu du jour, & quelquefois même vingt-quatre. Mais si quantité de cadavres de pestiférés restoient long-tems sans sépulture & pourrissoient, ils pour-

roient tellement charger l'atmosphère de leurs exhalaisons, qu'elle même, par qui d'ailleurs ce mal ne se répand pas, deviendrait, en été sur-tout, contagieuse & porterait une destruction inévitable dans le voisinage. On fait que les animaux morts & pourrissans, répandent une forte puanteur par les exhalaisons dont ils remplissent l'atmosphère qui les environne; & quoique ces exhalaisons ne renferment point de venin pestilentiel, elles causent pourtant des fièvres putrides malignes. Plusieurs auteurs rapportent des histoires de semblables maladies épidémiques, occasionnées par la puanteur qui sortoit des cadavres d'hommes entassés après des combats, ou des corps d'animaux qui pourrissoient dans les eaux croupissantes & sur des rivages. Entr'autres Forestus (g) fait l'histoire d'une maladie épidémique très-maligne, causée par un énorme poisson du genre des baleines, qui pourrit sur le rivage de la mer. A combien plus forte raison la putréfaction des cadavres ne doit-elle pas avoir un pouvoir destructeur dans la peste, où les simples exhalaisons des malades sont déjà si funestes aux personnes saines.

(g) *Lib. 4^o. Observat. IX, tom. I, pag. 202.*

De l'exposition des bardes & marchandises à l'évent.

Le venin pestilentiel est emporté par le vent, mais je ne voudrois pas en conclure que pour le chasser des habits, des matelas, de la laine, du coton, des pelleteries & d'autres choses semblables, il suffise de les exposer à l'air libre & au vent: car nous ignorons combien de tems il faut pour cela; & il est avéré par des observations, que dans des endroits où la peste avoit cessé, il y est survenu long-tems après des maladies par le seul atouchement d'effets qui avoient servi aux malades, & qui étoient restés entassés, même à l'air libre. Diemberbroek (*b*) fait mention d'un apothicaire, qui sentit une douleur aiguë à la partie inférieure de la jambe près du pied, comme si elle avoit été brûlée par de l'eau bouillante, après avoir remué par hasard du pied droit la paille, sur laquelle huit mois auparavant le lit de son domestique malade de la peste avoit été posé; quoiqu'elle fut restée pendant l'automne & l'hiver sous un petit toit, exposée au vent, à la pluie & au froid. Le

(*b*) *De Peste*, lib. 4^o. observ. 119.

jour suivant il s'éleva à la partie malade une grande vessie; lorsque l'épiderme fut piqué, il en sortit un peu d'eau noirâtre, & l'on trouva dessous un charbon pestilentiel, qui se guérit à peine dans l'espace de quinze jours; d'ailleurs l'homme dont il s'agit se portoit bien. Qui pourra donc absolument déterminer comment, & combien long-tems, telle, ou telle substance infectée devra être exposée au vent, pour qu'elle ne contienne plus rien de nuisible? Ceci devant être encore très-différent, respectivement aux divers degrés de chaleur, de froid, d'humidité & de sécheresse de l'atmosphère; il sera toujours plus sûr en tems de peste de brûler les effets (*i*) qui retiennent ce venin, & de laver avec du vinaigre les choses plus compactes, comme bois, métaux, &c.

L'air des hôpitaux sera corrigé, & sa force

(*i*) Les principaux sont la laine, les pelleteries, les plumes, le coton, le chanvre, les draps, le linge, les foieries, le papier. La farine, le vin, l'eau ne renferment jamais ce venin, à moins qu'elles n'aient quantité de parties hétérogènes qui le contiennent: le vinaigre le détruit. Il ne pénètre pas les substances dures comme les métaux, le bois, le verre; mais il s'attache à leur superficie.

destructive anéantie , en le renouvelant continuellement par les portes & les fenêtres , & en allumant souvent de la poudre à canon , ou jettant du vinaigre sur des briques ardentes : les chambres doivent être hautes , & il faut mettre aussi peu de malades que possible dans chacune. Les prêtres , les médecins , les chirurgiens , & tous ceux qui ont soin des malades , mettront par dessus leurs habits un manteau fait de toile cirée ; ils auront des gants & des bottes de la même matière ; ils les tremperont souvent dans le vinaigre , & tiendront à la bouche & au nez une éponge imbibée de cette liqueur.

La manière dont on purifie les maisons infectées.

Les maisons & les chambres où les malades de la peste ont demeuré , sont purifiées par la fumée de la poudre à canon. Nous nous sommes servis à Moscou avec succès d'une poudre qu'on appelloit *antipestilentielle* , dont la base étoit le soufre & le nitre ; on avoit ajouté du son & quelques végétaux , de l'abrotanum , des baies de genièvre & autres semblables , & aussi des résines : mais à mon avis ces résines sont tout-à-fait inutiles , & augmen-

tent le prix de la poudre (*k*). Les esprits acides minéraux détachés dans la détonation du nitre avec le soufre , font tenus long-tems suspendus en l'air par la fumée des végétaux. Le plus ou moins de force de ces poudres dé-

* (*k*) Voici la composition de ces poudres pour la fumigation , telle que le conseil de santé la publiâ alors. Voyez *Gustavi Orræi descriptio pestis* , &c. *Petroz poli* 1784 , in-4°. pag. 136 , 137.

Poudre antipestilentielle forte.

Feuilles de genièvre hachées très-menu :		
Raclure de bois de gaiac :		
Baies de genièvre concassées :		
Son de froment :	de chaque	6 Livres :
Nitre crud :	} pulvérisés :	8 Liv :
Soufre citrin :		6 Liv :
Myrrhe :		2 Liv :
Mêlez le tout :		

Poudre antipestilentielle foible.

Herbe d'abrotanum hachée menu :	6 Livres :
Feuilles de genièvre hachées de même :	4 Liv :
Baies de genièvre concassées :	3 Liv :
Nitre crud réduit en poudre :	4 Liv :
Soufre citrin pulvérisé :	2 Liv. $\frac{1}{2}$
Myrrhe :	1 Liv. $\frac{1}{2}$
Mêlez le tout :	

pend de la proportion du soufre & du nitre aux autres ingrédients. Après avoir brûlé les chiffons qu'on trouve dans les chambres, on les remplit de fumée, en jettant de cette poudre sur un brasier; on ferme les portes & les fenêtres, pour conserver long-tems cette fumée. Elle est nuisible aux poumons, & suffoque; c'est pourquoi celui qui la jette sur les charbons ardents, doit s'enfuir d'abord: on renouvelle cette opération trois ou quatre

Poudre antipestilentielle odoriférante.

Racines de <i>Calamus aromaticus</i> hachées.	3 Livres.
Encens.	2 Liv.
Succin.	1 Liv.
Styrax.	} de chaque $\frac{1}{2}$ Liv.
Fleurs de Roses.	
Myrrhe.	1 Liv.
Nitre crud.	} pulvérisés. 1 Liv. 8 onc.
Soufre citrin.	
	4 Onc.

Mélez le tout.

La première servoit à parfumer les maisons & les effets fort infectés, laines, pelisses, cuirs, &c. La seconde étoit destinée aux maisons seulement suspectes & aux matières délicates que la première auroit gâtées; la troisième étoit employée pour les maisons habitées.

fois en vingt-quatre heures pendant quelques jours consécutifs, & ensuite on ouvre les portes & les fenêtres.

Comment on doit brûler les effets infectés.

Lorsqu'on brûle les hardes, les matelas, les couvertures, &c. qui ont servi aux pestiférés, il ne faut pas s'exposer à la fumée: car les particules les plus volatiles du venin pourroient s'élever en l'air par la chaleur, avant qu'elles fussent détruites par l'action du feu.

« De cette façon, dit Chenot, nous avons
» vu un valet qui s'étoit imprudemment ex-
» posé à la fumée d'effets infectés qu'on brû-
» loit, rapporter la peste chez lui (l). »
Sorbaït (m) & Lobb (n) ne craignent pas seulement que la combustion des effets n'infecte ceux qui y assistent; mais même, qu'elle ne répande la contagion dans la ville. Le venin délayé & dispersé à une certaine distance dans l'atmosphère, ne nuit plus; il n'y a rien à craindre de la combustion des effets infectés, sinon pour ceux qui en approchent de

(l) *De Peste*, pag. 119.

(m) *Consilia de peste Viennensi*, pag. 52.

(n) *Of the plague*, pag. 356 seq.

trop près, & restent exposés dès le commencement à la fumée épaisse qui en fort : ce qu'on pourra aussi prévenir en jettant en même tems dans le feu de la poudre à canon, ou de la poudre antipestilentielle, qui par leurs vapeurs détruiront les particules du venin, s'il s'en élève avec la fumée. Il y a infiniment plus de sûreté à brûler les effets infectés, qu'à les enfouir, comme quelques auteurs le conseillent, en les couvrant de terre ou de chaux : car l'avarice pourroit porter les gens à les déterrer.

Les acides.

Le vinaigre détruit le venin pestilentiel, qui s'attache aux corps compactes & durs : lorsque celui-ci s'imprime davantage, & qu'il est retenu dans des substances molles & spongieuses, comme pelleteries, laine, coton, &c. le vinaigre ne peut pas y atteindre ; mais les acides minéraux en forme de vapeurs, pénétrant leurs pores, & parvenant jusqu'aux plus petits recoins, détruisent le miasme qui y est caché, pourvu que ces vapeurs soient assez fortes pour n'en laisser aucune particule intacte. Il est vrai qu'alors ces vapeurs rongent les draps mêmes, & les pelleteries. Je fais qu'on a fait

des expériences avec la poudre à fumigation antipestilentielle ; je veux dire, qu'on a parfumé avec cette poudre des pelisses infectées, & qu'on les a fait mettre à des criminels qui cependant sont restés bien-portans : mais comme ces expériences ont été faites sur la fin de la peste pendant le grand froid (o), lorsque le miasme étoit devenu plus foible, on n'en peut pas conclure que des pelisses & d'autres effets semblables, parfumés de la sorte, feroient en tout tems débarrassés du venin. La moindre particule contagieuse, qui auroit échappé par hafard à l'effet des vapeurs, tromperoit l'espérance qu'on en auroit conçue. Il fera donc toujours plus prudent, & plus sûr, dans une affaire aussi délicate & aussi dangereuse, de brûler les effets infectés ; cela ne causera d'ailleurs pas un beaucoup plus grand dommage que la fumigation, qui faite comme il faut, les ronge & les rend presque inutiles.

Le vinaigre des quatre voleurs.

Je dois ôter au vinaigre prophylactique, autrement nommé des quatre voleurs, une

(o) Voyez plus haut, chap. I. note (r) pag. 36 & 37.

partie de sa renommée, acquise mal à propos; puisqu'il ne possède pas plus de vertu préservative que le vinaigre ordinaire, & qu'il n'opère pas davantage que celui-ci contre la contagion. Les qualités que j'ai attribuées à tout vinaigre en général, lui conviennent donc aussi, mais rien de plus.

Les préjugés.

Parmi les préjugés reçus quant à la peste, un des premiers, est l'opinion presque générale, que la frayeur cause cette maladie, quand elle règne; ou au moins que les gens timides & épouvantés en sont facilement atteints. Lorsque la peste ravageoit la ville de Moscou, presque tous les gentilshommes avoient pris la fuite; il n'y restoit, outre une grande partie du peuple, que quelques familles de ces nobles, des marchands & des étrangers: excepté la populace, le reste des habitans étoit constamment dans la plus grande frayeur, malgré nos efforts pour relever par différens raisonnemens leurs esprits abattus, les assurant qu'ils n'avoient rien à craindre, pourvu qu'ils fussent prudents & circonspects. Les gens du peuple au contraire, imbus de certains principes de prédestination, ne craignoient rien; & lorsque

nous les avertissions de prendre les précautions nécessaires à la conservation de chacun d'eux, la plupart répondoient, que de même qu'un cheveu ne peut tomber de la tête de l'homme sans la volonté de Dieu, ils n'avoient rien à craindre, si leur dernière heure, marquée par la divinité, n'étoit pas venue; & que si elle étoit arrivée, toutes les précautions étoient inutiles. Les personnes mieux instruites leur répondoient avec nous, que le créateur a donné la raison & le jugement aux hommes pour leur faire distinguer le bien du mal, afin qu'ils cherchent à obtenir l'un, & à éviter l'autre; mais c'étoit parler en vain. Ils prenoient en secret les effets qui leur venoient par héritage, ou ils les détournoient; ils touchoient les malades & les cadavres avec les mains nues, & embrassoient ceux-ci, suivant leur ancien usage. Ce peuple imprudent & intrépide porta presque seul le poids de la calamité, tandis que les autres habitans, quoique craintifs, restèrent sains & saufs dans la même ville; d'où nous devons conclure, que la crainte & la terreur en tems de peste ne la donnent pas, & que d'un autre côté un courage audacieux n'en exempte nullement. Au mois

d'Août, lorsque beaucoup de gens mouroient dans mon voisinage, ma femme apprend qu'une personne, qui la veille s'étoit trouvée avec une autre qui demeuroid dans ma maison, étoit morte de la peste; faisie d'effroi elle prend une fièvre inflammatoire avec la cardialgie. Après deux saignées du pied, elle se trouve mieux le lendemain, quoiqu'ayant toujours la fièvre. Sur ces entrefaites arrive une de ses amies, qui revenoit d'une campagne voisine, où nous croyons que la peste n'étoit pas encore; elle raconte en pleurant, qu'elle a pris la fuite & qu'elle vient demander asyle à son amie, parce que le même matin elle avoit trouvé devant la porte de sa chambre sa servante morte de la peste. Ma malade ayant à peine entendu ce récit, tomba en foiblesse, & eut derechef tous les symptômes de la veille; elle resta pendant plusieurs jours de la sorte entre la vie & la mort. Elle se remit enfin entièrement, & ni elle, ni son amie, n'ont jamais ressenti rien qui ressemblât à la peste. Je pourrois joindre ici quantité d'autres histoires de maladies causées par les angoisses & la peur dans le tems que la peste faisoit les plus grands dégâts; il ne se passoit pas de jour que nous ne fussions appelés

chez des personnes qui étoient attaquées de telle ou telle autre maladie, occasionnée uniquement par la peur. Je crois cependant que les troubles de l'ame causent des symptômes plus graves chez les infectés, qu'ils font que les malades se trouvent plus mal, & guérissent plus difficilement; car ils produisent généralement des affections nerveuses, & empêchent la transpiration.

D'après ce qu'on lit (p) qu'Hippocrate a fait cesser la peste d'Athènes en allumant des feux, beaucoup d'auteurs les recommandent en pareilles circonstances. On en fit de différens végétaux à Moscou depuis le commencement de la peste, non seulement dans les carrefours & places publiques, mais aussi devant chaque maison, de façon que toute la ville étoit continuellement couverte d'une épaisse fumée. La contagion n'en alla pas plus lentement, ni les familles dont les maisons étoient entourées d'un plus grand nombre de feux, n'en furent pas plus exemptes. On trouve que la même chose est arrivée pendant la peste

(p) Galenus *de theriaca ad Pison*, lib. I, cap. 16, & Aëtius lib. V, cap. 94.

qui l'année 1721 dévasta Toulon (*q*). Si la maladie épidémique d'Athènes, dont il s'agit, a été la vraie peste, il n'y a aucun doute que les feux seuls n'ont pu la faire cesser ; mais qu'il doit y avoir en un concours d'autres circonstances pour détruire un fléau si cruel, sur-tout dans un pays fort chaud. Il me paroît plutôt croyable, que c'étoit une maladie populaire, causée par un air chargé de vapeurs putrides, dans une ville qui renfermoit, outre les citoyens, une multitude d'hommes entassés, qui s'y étoient réfugiés de la campagne (*r*); ces exhalaisons auront été corrigées

(*q*) D'Antrechaux, *Relation de la peste de Toulon*, chap. 22, pag. 148, & Voyez Lobb *of the plague*, pag. 54, 55.

(*r*) Plutarque dans la vie de Nicias Athénien, contemporain d'Hippocrate, rapporte la cause de cette maladie de la manière suivante : » Pour ce qui est » de la peste dont Athènes fut affligée, le principal » reproche en est dû à Périclès, qui enferma dans la » ville, à cause de la guerre, tout le peuple de la » campagne, ce qui par le changement des lieux & » par la différente manière de vivre, produisit cette » horrible contagion ». Plutarque dans la vie de Nicias, Edit. in-4°. de M. Dacier, tom. IV, pag. 531. Périclès est donc accusé d'avoir occasionné la

par les feux faits d'herbes aromatiques, ou bien le vent, que ces feux ont excité, les aura dissipées, & ainsi mis fin à ce mal épidémique. Hippocrate ne désigne pas par le mot *loïmos* la peste proprement dite, mais une fièvre commune à plusieurs habitans du même lieu. Lorsqu'il donne la division des fièvres, il dit: » Il y a deux genres de fièvres; l'un commun à tous, s'appelle peste, *loïmos*; & l'autre provenant de mauvaise diète particulière, arrive à ceux qui ont une mauvaise diète ». *De Flatibus, cap, 3.* Voyez Van Swieten, *Commentar. in Aphor. Boerhav.* § 566, tom. II, pag. 10.

Les remèdes préservatifs.

Il feroit ennuyeux de faire mention de tous les préservatifs prônés par les auteurs qui ont

maladie épidémique en enfermant dans la ville les gens de la campagne, à cause de la guerre: le concours & l'amas de tant d'hommes dans une ville fermée ont produit ce mal plutôt que le changement de lieux & de genre de vie, comme Plutarque le croit. Dans tous les tems, & dans tous les pays, on a observé que des fièvres putrides épidémiques & contagieuses ont ravagé les villes assiégées, remplies d'un grand nombre d'habitans.

écrit de la peste; je choisirai les principaux, d'après lesquels on pourra aisément juger ce qu'on doit penser des autres.

Les cauterés.

Tous ces auteurs recommandent les cauterés à un bras ou à une jambe, ou à l'un & à l'autre en même tems, & allèguent plusieurs exemples de gens qui ont vécu parmi les pestiférés, & qui par ce moyen sont demeurés sains & saufs. Quelques personnes à Moscou avoient des fonticules; moi-même j'en ai porté une ouverte pendant un an entier à mon bras gauche: mais n'ayant pas plus négligé les précautions que les autres médecins qui n'avoient point de cauterés, & m'abstenant comme eux de toucher les malades & les choses infectées, je n'en puis rien conclure. M. Yagelsky, qui dirigeoit le principal hôpital de peste, m'a dit que parmi les chirurgiens qui y traitoient les malades, il y en avoit quatre qui avoient des cauterés, & que néanmoins ils étoient morts; il ajouta qu'il ignoroit cependant, si l'ouvrage dont ils étoient accablés, ne leur avoit pas fait négliger de les panser & de les tenir ouverts. C'est pourquoi tout ce qu'on en dit me paroît encore fort douteux: mais puisque beaucoup

d'auteurs les recommandent, & qu'ils causent peu d'incommodité, je conseille à tous ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés, d'en avoir un, & de ne pas négliger en même tems les autres précautions, de peur que s'ils étoient déçus de leurs espérances, ils ne prennent eux-mêmes la peste, ou qu'en en demeurant à l'abri ils n'infectent les autres. Les médecins & chirurgiens qui visitent avec prudence les malades dans les maisons particulières, ne sont pas si exposés à la contagion, & peuvent mieux s'en préserver : mais comme la peste auroit pu pénétrer dans la maison des enfans trouvés, où la plupart des gens observoient malgré eux les précautions que j'avois prescrites, & qu'alors elle auroit fait de grands ravages parmi tant d'enfans, de gardes & de valets, je m'étois fait un cautere d'avance, afin que si cela fût arrivé, il eût été en parfaite suppuration; ce que ces mêmes auteurs jugent nécessaire.

Beaucoup de gens croient que la gonorrhée virulente & les ulcères préservent de la peste. Nous avons vu plusieurs personnes, qui en sont mortes, quoiqu'ayant ces incommodités. Nonobstant que dans un aussi grand nombre de malades, il y en eut beaucoup qui

avoient la cachexie & d'autres maux chroïiques, il paroïsoit cependant que la contagion attaquoit plus facilement les gens sains & robustes, que les foibles & les vieillards. Un vieux gentilhomme, fort gouteux, resta à l'abri de la peste dans la même chambre où sa femme mourut de cette maladie, quoique ses domestiques de l'un & de l'autre sexe en aient été infectés.

Quelques personnes regardoient l'esprit de nitre doux comme un excellent préservatif; elles en prenoient plusieurs fois par jour vingt à trente gouttes sur du sucre. D'autres prenoient à cette même fin du quinquina sous différentes formes; mais comme toutes ces personnes évitoient en même tems la contagion, les vertus préservatives de ces remèdes sont encore fort douteuses.

Les Amulettes.

Lorsqu'on considère la violence du mal & la force de la contagion, on ne sera pas surpris que les hommes aient dans tous les tems imaginé des préservatifs. Ils ont aussi cherché dans les amulettes des vertus spécifiques, qui les préservassent d'un mal qu'ils voyoient agir sur tant de monde par un pouvoir caché. Les

princi-

principales choses, dont on se sert en amulettes, sont l'arsenic & le camphre; on porte le premier enveloppé dans du linge & suspendu au cou par un fil, de façon qu'il tombe sur le *sternum* ou le creux de l'estomac (s): on porte le camphre cousu dans plusieurs endroits des vêtements, ou bien dans ses poches. La raison & l'expérience convainquent, sans doute, qu'il ne faut rien espérer de ceux-ci, ni d'autres amulettes (t).

La fumée de tabac.

Diemerbroeck attribue de grandes vertus préservatives à la fumée de tabac, & après lui d'autres auteurs ont prétendu la même chose;

(s) Non seulement il ne possède aucune vertu contre la peste; mais même Diemerbroeck vit qu'un amulette arsenical, que des imposteurs vendoient fort cher, comme un souverain préservatif, causa à beaucoup de personnes une ardeur intérieure & des angoisses; il leur fit venir des pustules noirâtres au milieu de la poitrine où elles le portoient; ces personnes se croyoient attaquées de la peste, mais les pustules se dissipoiént dès qu'on avoit ôté l'amulette. Diemerbroeck *de peste*, lib. IV, cap. 99.

(t) Voyez Chenot, *de peste*, pag. 242.

de façon qu'on croit généralement que cette fumée éloigne la peste. On fait que les Turcs ont continuellement la pipe à la bouche, & que néanmoins la peste en tue un grand nombre tous les ans. Cette réflexion n'a pas pu lever le préjugé : tant il est difficile de détruire une opinion reçue, quelque fautive qu'elle soit. Lorsque la peste se répandit à Moscou, beaucoup de gentilshommes Russes, & les étrangers mettoient toute leur espérance dans la fumée de tabac, comme dans un préservatif infail-
liblé. Ceux qui y étoient accoutumés fumoient plus souvent, & les autres s'y habituèrent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils virent que la peste enlevoit aussi parmi les étrangers des gens de basse condition, malgré la fumée de tabac dont ils se feroient. Le maître ramoneur de la maison des enfans trouvés, qui avoit été autrefois soldat Prussien, faisoit tant de cas de la fumée de tabac, que depuis le matin jusqu'au soir on le voyoit avec sa pipe : & par cette raison il se glorifioit que la peste ne pourroit jamais l'attaquer. Ne faisant aucun cas des précautions, même au mois de Septembre, il franchit pendant la nuit la haie qui fermoit l'enceinte de la maison des enfans trouvés, pour aller voir sa femme & ses amis

qui étoient en ville. Il lui survint tout à coup un mal de tête, il commença à vomir, & eut le lendemain un bubon à l'aîne & un sous l'aisselle; il s'y joignit un grand abattement, & de la fièvre; il mourut au bout de deux fois vingt-quatre heures. Son apprenti, âgé de douze ans, eut un grand bubon flasque sous l'aisselle, & le suivit bientôt après.

On croit communément qu'en tems de peste on ne rencontre pas d'autres maladies. Pendant toute cette année 1771, j'ai traité des maladies sporadiques de toutes espèces; & même la rougeole étoit épidémique. Dans les quarantaines au couvent de Saint-Simon, plusieurs enfans prirent cette maladie.

*Précautions continuellement nécessaires dans
les endroits exposés à la contagion, &
aux frontières des pays voi-
sins des Turcs.*

Par tout ce qui a été rapporté plus haut, il est démontré combien il est nécessaire de munir de bonnes gardes les frontières des provinces qui avoisinent celles des Turcs, pour empêcher que les hommes & les marchandises n'y puissent entrer, avant qu'on ne soit sûr qu'ils n'apportent pas la contagion. Il est

très-difficile de déterminer exactement l'espace de tems nécessaire pour qu'on puisse être à cet égard en parfaite sécurité ; car cela dépend , quant aux marchandises , non seulement de leurs différentes espèces , plus ou moins propres à renfermer le germe de la peste ; mais aussi des différentes méthodes dont on se sert pour éprouver si elles sont infectées ou non. Le venin pénètre plus fortement les pelletteries , la laine & le coton , & s'y fixe davantage que dans le chanvre & dans la soie : il s'attache seulement à la superficie des choses solides , des métaux , bois , &c. d'où il se détache plus aisément , lorsqu'on les expose au vent , ou qu'on les lave. Je crois , de même que M. Chenot (u) , qu'en ouvrant les sacs de laine , & de coton , qu'en détachant les paquets & en les étendant , on est beaucoup plus sûr , que par la méthode superficielle dont il dit qu'on se sert dans la plupart des quarantaines. Le miasme ne peut pas demeurer long-tems caché dans le corps de l'homme sans se manifester par ses effets , j'entends la peste. Quoiqu'il soit très-difficile de déterminer combien de tems il faut pour cela , il paroît cependant

(u) *De peste* , pag. 215.

que l'épreuve est portée peut-être trop au delà du terme nécessaire pour les hommes seuls, lorsqu'on la fixe à quarante jours (x), mais il y a quant à cela chez chaque nation des usages différens, établis & confirmés par une longue expérience, desquels on ne peut pas s'écarter avec sûreté.

Rien ne démontre plus la nécessité de ces précautions, que la sécurité dont jouissent les pays aux frontières desquels elles sont strictement observées, quoique la peste ait souvent affligé leurs voisins; de même que les calamités terribles qu'ont causées les moindres négligences à cet égard: témoins dans ce siècle les pestes de Marseille, de Lisbonne, de Messine & de Moscou. Un bout de fil long d'une ligne, imprégné de pus variolique, peut après plusieurs mois & peut-être des années, produire la petite vérole dans un homme bien portant, qui ensuite en infectera mille autres; ceux-ci deviendront comme autant de centres, d'où sortiront une infinité de rayons contagieux. On observe la même faculté dans le miasme pestilentiel; combien donc ne doit-on pas employer de soins pour lui fermer

(x) Voyez *Chenot de Peste*, pag. 208 & suiv.

l'entrée des pays , & pour empêcher que la moindre particule de ce venin n'y pénètre ? Il faut ouvrir tous les paquets ; les marchandises & les hardes doivent être exposées à l'air libre ; & il faut , pour savoir si elles renferment de la contagion , que les valets les remuent souvent avec leurs bras nus.

Lorsqu'un voyageur tombe malade , & qu'il lui survient des symptômes de la peste , ses effets doivent être brûlés , excepté ceux de bois & de métal , qu'on lave ou qu'on trempe dans le vinaigre ; & l'on tient pour suspects tous ceux qui ont eu quelque communication avec lui.

Il faut confier la direction des affaires de santé dans ces lieux , à des personnes d'une probité reconnue , de mœurs intègres , & recommandables par leur amour pour la patrie ; qu'aucune raison quelconque , ni aucune crainte , ne puisse jamais faire manquer à leurs devoirs. Il faut y mettre des médecins & des chirurgiens , à qui la peste & ses symptômes sont connus , doués de courage , & exempts de crainte , afin que dans des cas douteux ils soient en état d'observer de sang froid , & qu'ils ne répandent pas de vaines terreurs , ou ne se livrent pas à une sécurité dangereuse.

Moyens par lesquels la maison des enfans trouvés de Moscou a été préservée de la peste.

Je vais actuellement détailler les moyens par lesquels j'ai conservé la maison des enfans trouvés de Moscou à l'abri de la peste, tout le tems que ce fléau a régné dans cette ville, où pendant les six derniers mois il a moissonné tant de milliers d'hommes. De là chacun pourra aisément comprendre comment il est possible en tems de peste de s'en préserver soi-même, sa famille, des maisons entières, particulières & publiques.

L'hôtel des enfans trouvés (y) est situé au milieu de la ville, au confluent de la Yaufa & de la Moscua. Il occupe un emplacement dont la circonférence, munie alors seulement d'une haie de six pieds de hauteur, a un tiers de

(y) Cet asyle de l'innocence & de l'infortune occupe le premier rang entre tous les établissemens, du même genre en Europe, & est dû à la munificence de l'Impératrice Catherine Seconde. C'est sous ses auspices & par les soins de M. de Betzky, qui a généralement si bien mérité de sa patrie en employant ses jours & ses biens à l'encouragement des arts & au bien public, que cet établissement touche à sa perfection.

mille d'Allemagne (z). On y bâtit un édifice considérable , qui pourra aisément contenir cinq mille enfans. La partie de ce bâtiment , qui étoit déjà finie en 1769 , étoit habitée par mille enfans & trois cents adultes ; le reste tant maîtres , que valets, ouvriers & soldats, demouroit au nombre d'à peu près cent, dans des maisons de bois attenantes à celle de pierres & comprises dans l'enceinte. Cette enceinte avoit trois portes. Au mois de Juillet , dès que je m'apperçus que la peste se répandoit dans la ville , je priai le conseil de la maison de faire fermer les portes , à l'exception de celle où étoit le portier, & qu'on ne laissât entrer ni sortir personne , sans la permission du premier inspecteur ; je demandai aussi qu'on fit acheter en grande quantité, dans des endroits encoré sains, de la farine, du drap, du linge, des fouliers, & beaucoup d'autres choses nécessaires. Lorsqu'au mois d'Août, la peste faisoit des ravages , il ne fut plus permis à personne autre qu'à moi, d'y entrer. Il y avoit des gens aux gages de la maison , demeurant hors de son enceinte, qui achetoient tout ce qui étoit nécessaire à la vie , & portoient les

* (z) Près d'une lieue de France,

lettres. J'avois donné au portier un ordre par écrit, dans lequel étoit détaillé tout ce qu'il pouvoit laisser entrer, & avec quelles précautions. Le boucher jettoit la viande dans de grands baquets pleins de vinaigre, & l'aide de l'économe l'en retiroit. Je ne permettois pas l'entrée aux pelleteries, à la laine, aux plumes, au coton, au chanvre, au papier, au linge, aux foieries; on laissoit passer les pains de sucre après en avoir ôté le papier & la ficelle. On piquoit les lettres avec une aiguille, &, après les avoir trempées dans le vinaigre, on les séchoit à la fumée du bois de genièvre. Il étoit permis à tous ceux qui y demeuroient de parler avec leurs parens & amis, qui se tenoient hors de la porte à une certaine distance (aa). Nous fumes obligés de faire acheter au mois d'Octobre deux cents paires de bottes & de fouliers; je les fis tenir pendant quelques heures dans le vinaigre, & sécher ensuite.

Je voyois tous les malades de la maison

* (aa) J'avois fait construire à la porte près du suisse deux barrières éloignées d'environ 12 pieds l'une de l'autre; les gens qui appartenoient à la maison se tenoient à la barrière intérieure, & ceux de dehors à l'extérieure,

deux fois par jour : deux chirurgiens examinoient les autres matin & soir ; & m'avertiffoient quand ils en trouvoient d'incommodés. Lorsque quelque chose me paroissoit suspect chez un malade , je le tenois éloigné des autres jusqu'à ce que je fusse sûr que ce n'étoit pas la peste. Il m'est arrivé de trouver de cette manière, sept fois la peste entre les soldats (*bb*) & les ouvriers de la maison des enfans trouvés ; mais comme je les séparois dès le premier indice du mal , aucun d'eux n'en infecta d'autres , excepté le maître ramoneur , qui donna la peste à son apprenti. Depuis le mois de Juillet nous ne prenions plus d'enfans , ni ne recevions plus de femmes pour faire leurs couches dans la maison ; j'avois proposé au conseil de louer en attendant à cet effet une maison au faubourg , ce qui ne fut résolu qu'au mois d'Octobre (*cc*). Il mouroit encore alors en ville au delà de mille hommes par jour.

* (*bb*) Il y avoit toujours une garde de 22 hommes avec un bas officier ; & depuis le mois de Juillet j'avois obtenu qu'elle ne fût point changée.

* (*cc*) Nous eumes bien de la peine à mettre cette maison de quarantaine sur pied ; il y avoit d'abord des obstacles à surmonter , qui dépendoient des circon-

Je faisois déshabiller nus les enfans qu'on apportoit dans cette maison de quarantaine; on brûloit d'abord leurs hardes, & après les avoir lavés avec du vinaigre & de l'eau, on leur donnoit d'autres habillemens. Je tenois ces enfans l'espace de quinze jours dans trois chambres séparées du reste; & ce tems passé, s'il ne paroïssoit aucun signe de peste parmi eux, ils étoient mis, après avoir changé d'habits, chacun suivant qu'il avoit fini ce premier tems d'épreuve, dans le corps de logis de cette maison de quarantaine, où ils restoit encore quinze jours, avant qu'on les transportât au grand hôtel. Je voyois chaque jour ces enfans, & les femmes en couches (*dd*). On ap-

stances fâcheuses où nous nous trouvions, puis il falloit avoir une maison convenable: ce qui retarda cet arrangement jusqu'au mois d'Octobre. En attendant on exposa plusieurs enfans à la porte du grand hôtel; je les tins dans une maison de bois du voisinage, & M. de Durnowo en retira aussi chez lui; je les mis tous dans la maison de reception ou de quarantaine en question, dès qu'elle fut prête, ce qui arriva au mois de Novembre.

* (*dd*) Dans cette même maison de quarantaine j'avois aussi établi un petit hôpital d'accouchement, pour

porta un enfant avec un bubon pestilentiel , & deux autres pendant le tems d'épreuve eurent la peste avec des bubons (*ee*). Je les mis dans des chambres à part avec leurs gardes & de cette façon la contagion n'alla pas plus loin. (*ff*) J'ai eu ainsi le bonheur

y recevoir les femmes grosses & soigner les pauvres accouchées pendant tous le tems que dureroit encore la peste. M. de Durnowo s'étoit chargé de l'économie de cette maison de réserve.

(*ee*) J'en a fait mention ci-dessus chap. III.

* (*ff*) Comme il pouvoit arriver que la peste, qui diminuoit en ville, continuât dans cette maison par les enfans qu'on y apportoit journellement, & par les femmes en couches : pour parer à tout événement, & pour suivre les ordres de la Souveraine, je présentai conjointement avec M. de Durnowo à la commission de santé le règlement que j'avois fait pour cette maison de quarantaine : il contenoit en détail les précautions que je viens de rapporter. La commission les approuva de la manière suivante :

„ Extrait d'une note remise au conseil des tutelles
 „ de la maison des enfans trouvés, de la part de la
 „ commission établie pour la préservation & la guérison
 „ de la peste, le 25 Novembre 1771.

„ L'arrangement, qui a été arrêté par le susdit con-

d'arracher à la mort environ cent cinquante

» feil , concernant la réception des enfans trouvés ,
» l'établissement d'un hôpital pour les pestiférés , &
» les moyens de préserver généralement toute la mai-
» son de la contagion , venant à être présenté à la
» commission par M. de Durnowo Brigadier des ar-
» mées & membre du dit conseil , ainsi que par M. le
» médecin Mertens , a été trouvé par la commission
» bien réglé , & sagement conçu dans ses parties. »

» La présente traduction a été faite à la chancelle-
» rie de la Légation de Russie à Vienne , & se trouve
» en tout conforme au véritable sens de l'original. Ce
» qui j'atteste par ma signature. A Vienne ce 23 Dé-
» cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA

» Conseiller de Légation de Russie. »

M. de Betzky dans sa lettre du 13 Décembre 1771 ,
après m'avoir parlé des moyens de rendre cette maison
de quarantaine moins dispendieuse , ajoute : » Je crois
» même , Monsieur , qu'en suivant à cet égard les sages
» réglemens que vous avez rédigés pour ce qui con-
» cerne la santé dans ces nouveaux établissemens , &
» que j'ai lus avec beaucoup de satisfaction , on pour-
» roit abrégé les détails dont je viens de parler , pour
» l'introduction dans la maison non seulement de ces
» enfans , mais encore des nourrices & de toutes les

enfants (gg) apportés depuis le mois d'Octobre. Au printems de l'année 1772, tout reprit son ancien train.

» personnes qui pourroient leur être nécessaires; &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

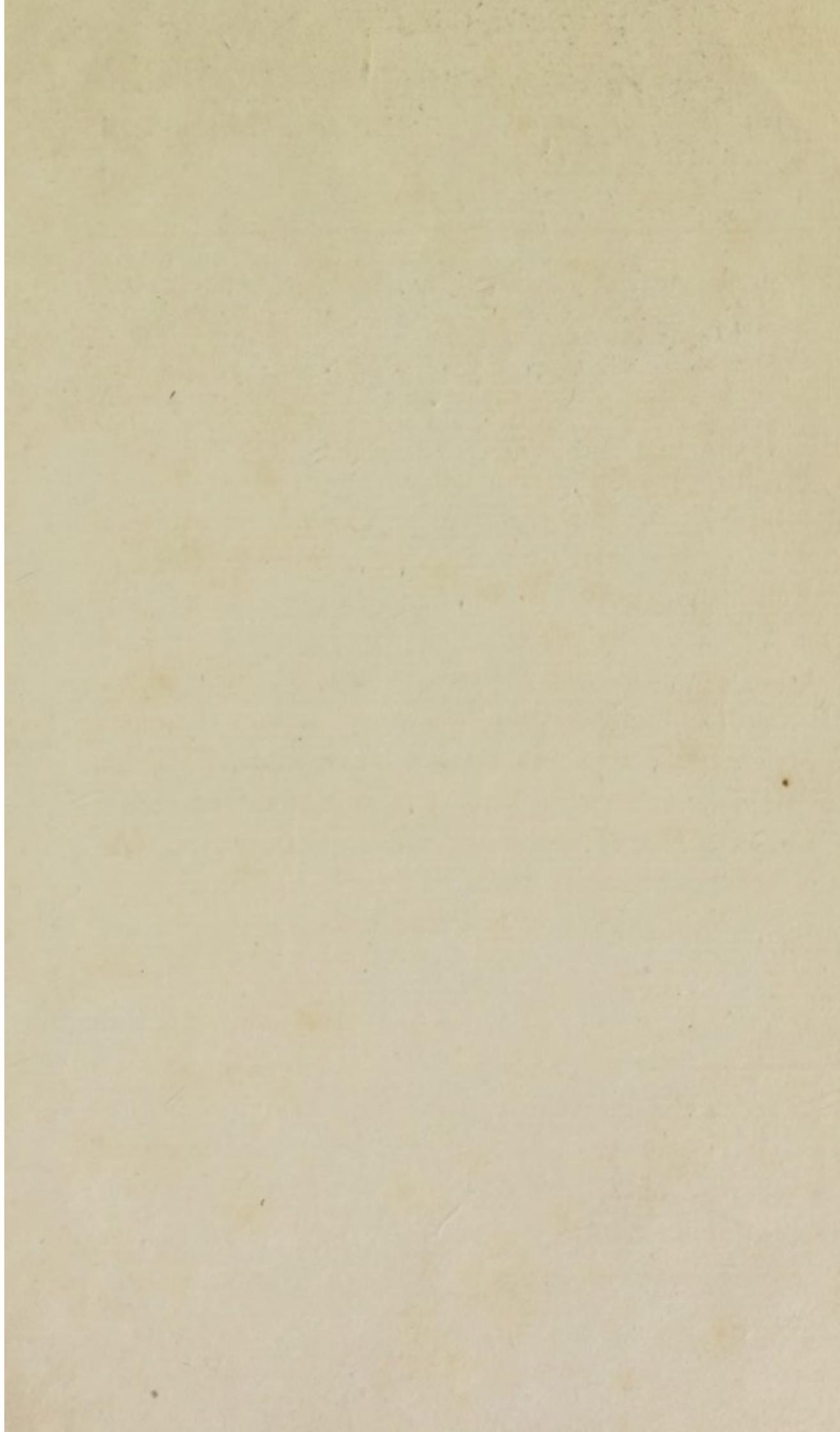
* (gg) Dans une autre lettre du 30 Décembre 1771, M. de Betzky s'exprime ainsi: » Je vois avec satisfaction, Monsieur, par votre dernière du 22 de ce mois, que l'arrangement projeté pour la réception des enfans a déjà eu son effet, & que vous en avez déjà même introduits 58 dans l'enceinte de la maison. On épargnera d'abord par cette opération beaucoup de soins, de détails & de dépense; & d'un autre côté, en suivant toujours cette marche, on fera à même de recevoir dans tous les tems de nouveaux orphelins & de nouveaux enfans dans cette maison de dépôt, &c.

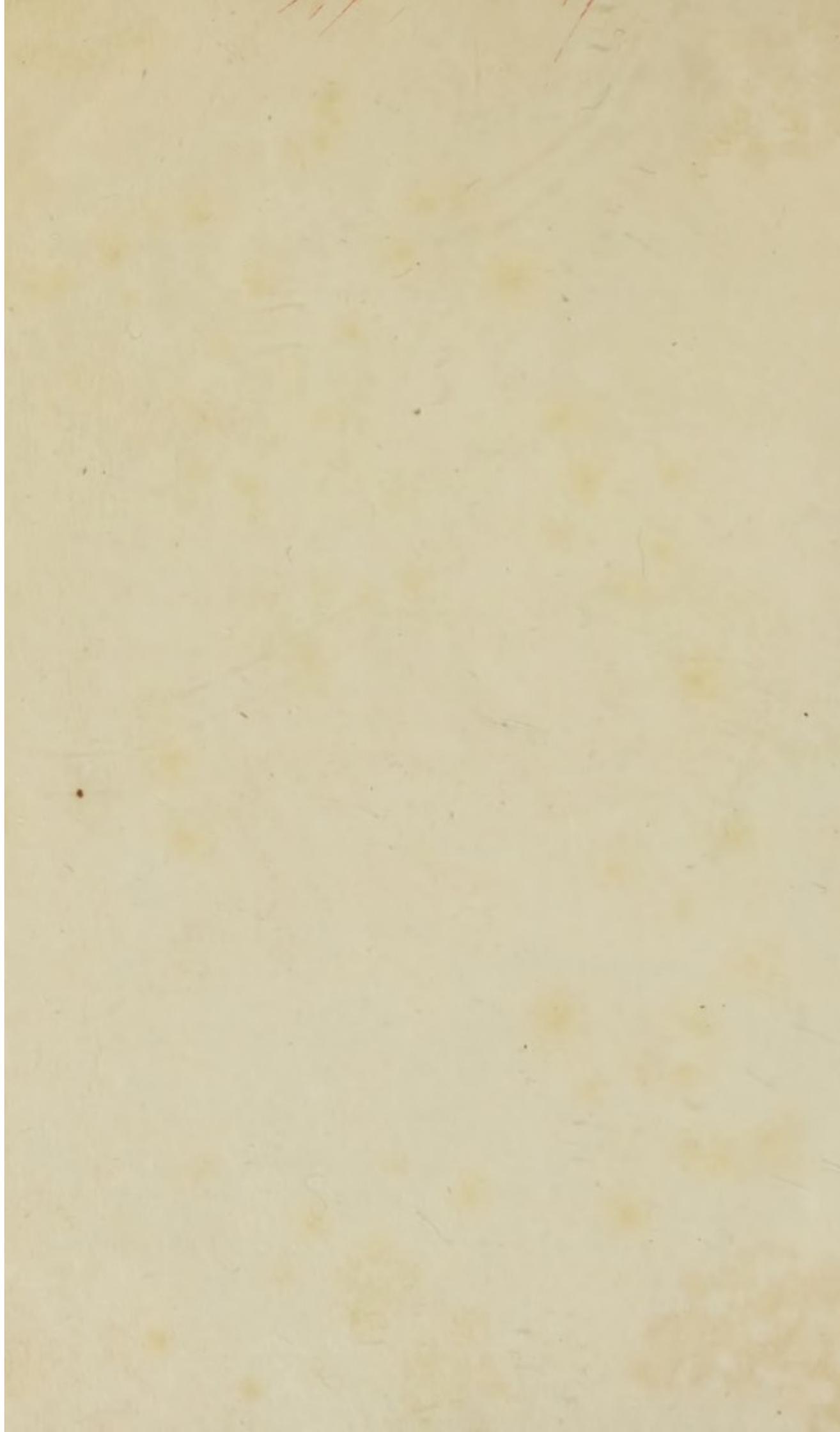
» J'ai l'honneur d'être &c.

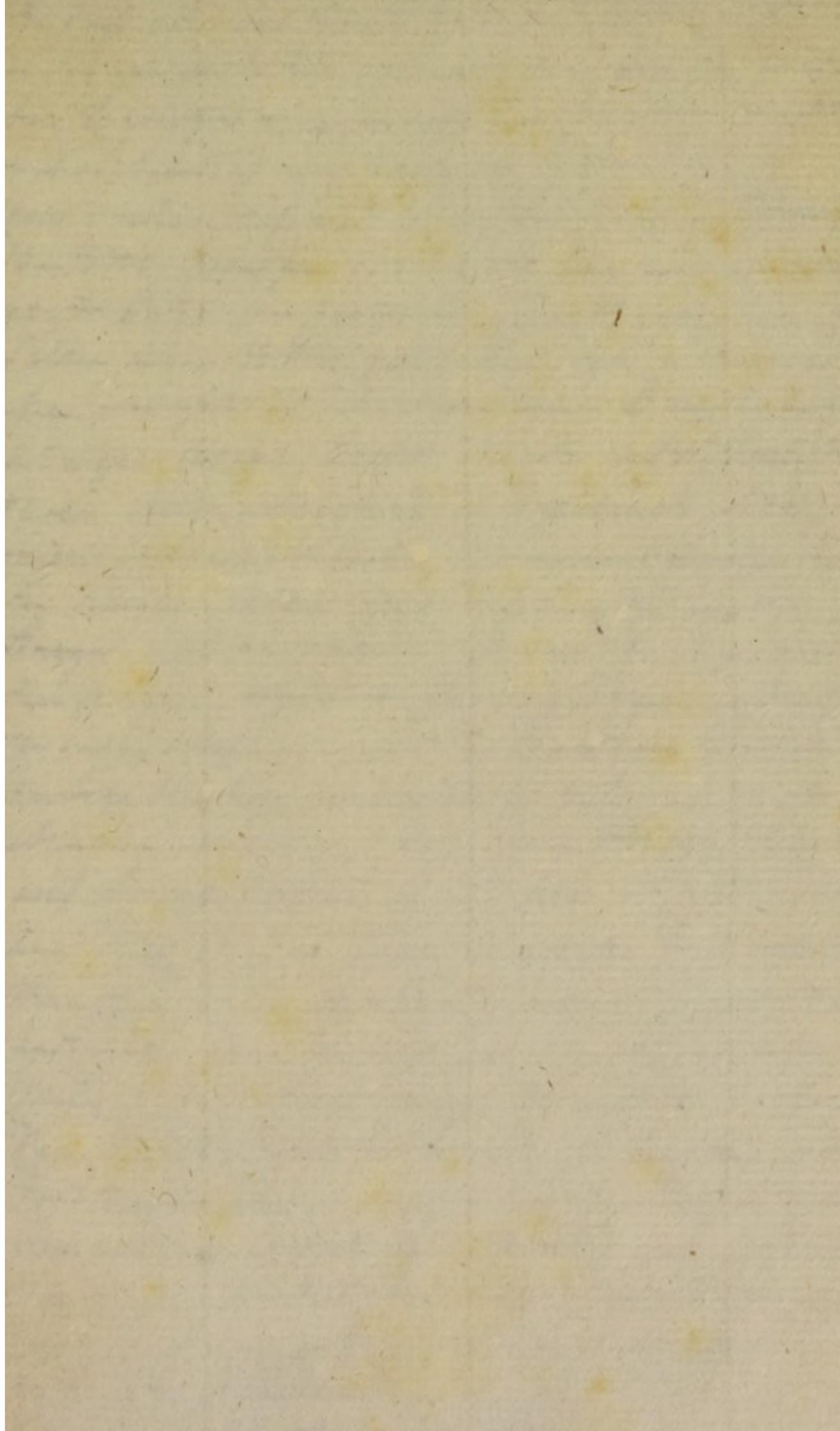
» J. BETZKY. »

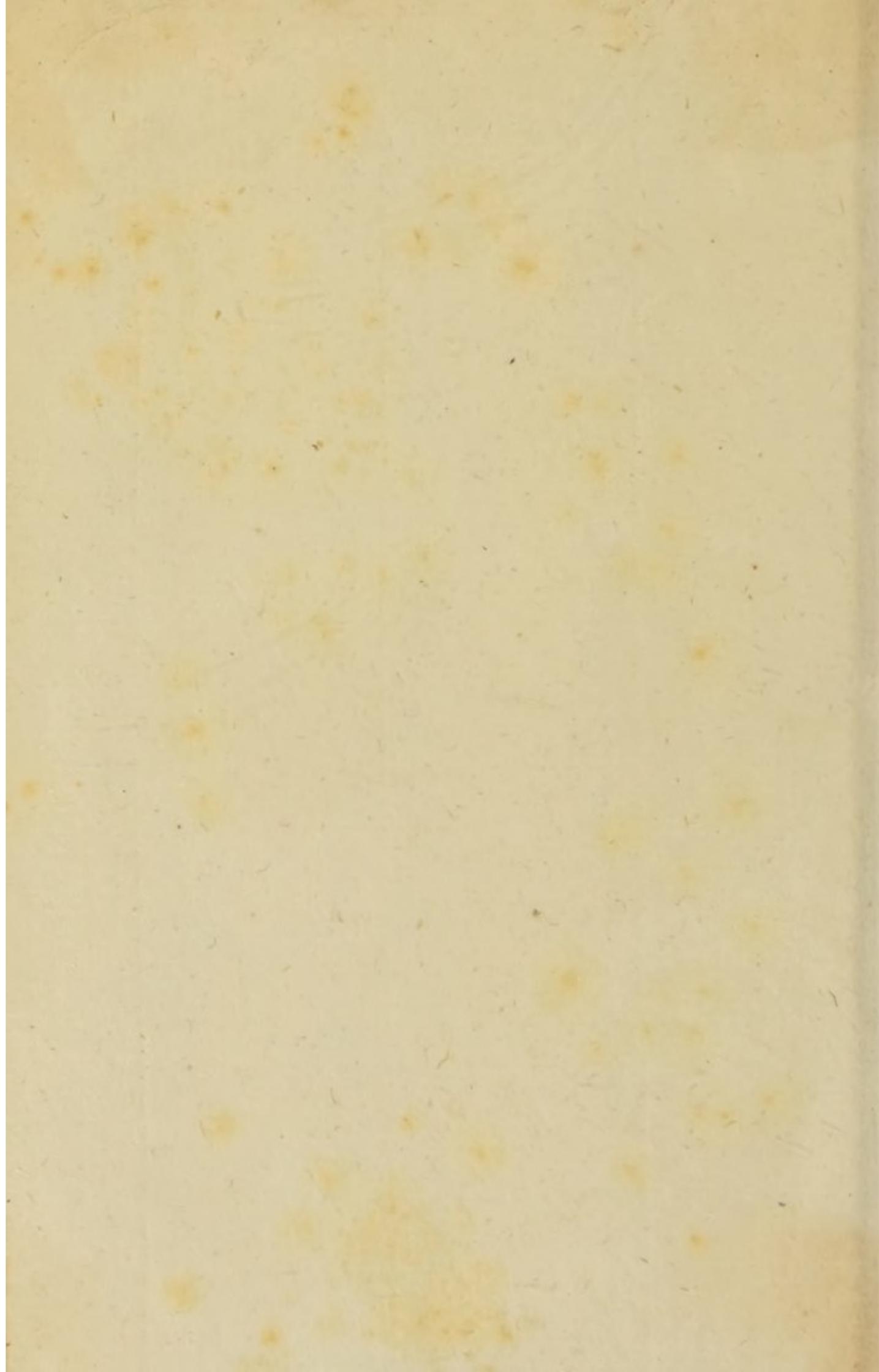
Je fis entrer peu à peu au commencement de l'année 1772, dans le grand hôtel le reste des enfans que j'avois recueillis dans cette maison de quarantaine. Leur nombre, tant des orphelins dont les parens étoient morts de la peste, que des nouveaux nés, se montoit à cent cinquante.

F I N.









dem Jahr von der Maszge Zeit, die zwischen 1333-1344
in der ganzen Welt gemessen hat, hat der 12. Teil
der Menschheit weggenommen. Die Engländer in China
haben nicht nur sich nach Japan in S. M.

China haben Maszge Zeit, die zwischen 1333-1344
10-15000 Menschen, so viel als fünf in hundert Jahren
großen Verlust in der ganzen Welt gemessen hat, hat der 12. Teil
solche über 13 MM. Jahre über sich, in dem Aussehen
von dem garrig überlebenden Lebewesen aus der
übrigen Asien. In dem Winkel der Welt, die
tatsächlich das Baratarische Reich Kaptoschat, Mesopota
mien, Syrien, Armenien, Maras mit Leuten haben
die Kunden haben ohne Achtung zu finden in der
Lage, Karmanien in der alten Türken mit; in
der Lage, sind die Lagerplätze, in dem Jahre
von 1333-1344 haben sie überlebenden Leuten in der
einigen Mächte Arabische Gesellschaften in der
Maras el nooman, Schisur in Fladen) bleiben
auf dem Meer mit Wasser sein. In der Lage
haben die 500, in der Lage in der Lage 6. M. M. M. M. M.
Menschen in der Lage in der Lage. In der Lage
hat aber die in der Lage in der Lage in der Lage
Mittel und in der Lage, in der Lage in der Lage
von, die in der Lage in der Lage, in der Lage
hat die überlebenden, die in der Lage in der Lage
in der Lage in der Lage, in der Lage mit der Lage
von China sind 23, 840, 000 Menschen weggenommen
sind die in der Lage in der Lage in der Lage
überlebenden Leuten:

Handwritten header text at the top of the page, possibly a title or date.

Florenz	60,000
Venedig	100,000
Marseille in einem Monat	16,000
Siena	70,000
Paris	60,000
St. Denis	14,000
Avignon	60,000
Strasburg	16,000
Lubeck	9,000
London	100,000
Norwich	51,000
Land für 1000 Mäuser in Reichthum	124,434
Moneten in Italien	30,000

Vertical handwritten notes on the right side of the page, possibly providing commentary or additional data related to the table.

Main body of handwritten text below the table, containing a detailed narrative or analysis of the data presented in the table above.

spanien, bis zum August 1346. In andern Ländern
blieben sie gewöhnlich unter dem Namen der
einzelnen Länder häufiger, bis zum August 1346.
spanien wurden bis über das Jahr 1350. durch
Alphonse XI. durch ein Jahr, bei der Belagerung
von Gibraltar am 26 März 1350. der einzige König in
Europa. In übrigen, sind die Krankheiten in
spanien geringer, als in Italien, wo sie aber so
bedeutend nur als in Frankreich.

der Zeit waren die ungeliebten Missethäter der
ganzen Europa, weil die meisten von Russland, aus
4 Jahren von 1347-1350. die Kräfte der Güter sind,
bis 1383 oft als minder besetzt die Hölder seien
sind, die man weiß nicht zu den großen
Dörfern, sondern es waren zu vielen Jahren,
afon Längere Zeit, wie in der Zeit in der
nicht der Jahr sind nicht, für die meisten der
aber alle die falken der Krankheit, der bei ja
die gewöhnlichen Krankheiten sind unter den
von denen, wie die zu großen, z. B. bei der
von der besten Krankheit.

Die Krankheit der Lungen, Norden von Island und
Grönlands, sind in der Zeit der Krankheit
Lungenkrankheit, die die gegen die Krankheit sind
die die Krankheit sind in der Zeit. In der
macht in Norwegen unter der Krankheit sind
von Grönland, sind. Die Krankheit sind
an der Krankheit von Ostgrönland, in der Zeit
gewöhnlichen Krankheit sind die Krankheit sind
die Krankheit sind die Krankheit sind die Krankheit sind

